Luis Algorri

Le Garçon de la piscine

Roman

Traduit de l'espagnol par Paquito Valdès

ODIN éditions
www.odin-editions.com

Dans la collection HORS PISTE :

Dix petites oies blanches, Lola Van Guardia, 2003.
Piétinez pas le gazon !, Lola Van Guardia, 2002.
L'Inavouable secret de Karina, Lola Van Guardia, 2001.
Les Yeux de Beatriz, Carlota Echalecu Tranchant, 2002.
Assis-pas-bouger !, témoignage d'un homo, catho, aristo, Henri de Portzamparc, 2005.
L'Homme qui aimait Yngve, Tore Renberg, 2005.
Emilien et le souci de définition, Etienne Deslaumes, 2007

Le garçon de la piscine

Luis Algorri

9782913167285

Titre original : *Algún día te escribiré esto*

ISBN original: 84-923083-9-7

Graphisme et illustrations : FRANÇOIS A. WARZALA

Sommaire

Dans la collection HORS PISTE :

Page de titre
Page de Copyright
PREMIÈRE PARTIE
DEUXIÈME PARTIE
TROISIÈME PARTIE
Hors Piste

Si no os hubiera mirado, no penara
pero tampoco os mirara.
Veros, harto mal ha sido,
mas no veros, peor fuera :
no quedara tan perdido
pero mucho más perdiera.

Madrigal espagnol de la Renaissance.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

PREMIÈRE PARTIE

Oui, c’est lui qui a ouvert la porte cet après-midi-là, je me le suis rappelé longtemps après. Je ne l’avais jamais vu. C’était l’anniversaire d’Ana. Il n’y avait pas encore d’ascenseur ; en riant, nous sommes montés à huit ou dix jusqu’au quatrième étage par cet escalier interminable, dont la vieille rampe en bois sentait la cire. La pierre grise des marches était usée par l’eau de javel.

Ana et moi avions fait connaissance un peu plus tôt, à l’occasion d’une balade à la campagne : nos deux groupes d’amis, les siens et les miens, sortaient ensemble pour la première fois. Je l’avais trouvée sympathique. Et surtout, je m’étais senti flatté par sa façon de me regarder et de sourire tandis qu’elle chuchotait quelque chose à l’oreille de Clara (dont on commençait à voir le ventre ; elle était sur le point de se marier avec Pepo). Ensuite, elle s’était approchée de moi, très nerveuse et m’avait invité à son anniversaire.

Lui, je l’ai vu brusquement, quand il nous a ouvert la porte. C’est moi qui avais sonné, nous nous sommes retrouvés nez à nez, son visage à cinquante centimètres du mien. Comme il avait l’air sérieux ! Pull foncé, jean. Dix-sept ou dix-huit ans, c’est-à-dire quatre ou cinq de moins que moi. Mince, de ma taille, les cheveux noirs, un peu longs, en bataille, presque frisés. Des yeux très noirs, petits, un visage ovale, une expression de mécontentement. J’ai eu un frisson. J’ai demandé à voir Ana.

— Vous venez à l’anniversaire ?

— Oui.

— Ils sont tous dans la salle à manger, au bout du couloir.

Nous sommes entrés. J’ai offert à Ana une grenouille verte en bois, avec un long ressort, qu’elle a immédiatement accrochée au plafond de sa chambre. D’autres lui avaient apporté des livres, des vêtements, des disques, que sais-je encore. Nous nous sommes bien amusés. Ana a dansé avec moi presque toute la soirée ; elle se moquait de ma maladresse, m’apprenait à bouger les pieds, m’offrait son magnifique sourire. Nous avons pas mal bu. Au début, je l’ai cherché parmi les gens présents, mais je me suis vite lassé de ne pas le voir et je n’ai pas tardé à oublier ce garçon antipathique qui nous avait ouvert la porte.

Mon anniversaire à moi tombait quinze jours plus tard. Naturellement Ana, Clara et les autres sont venus. Nous l’avons fêté à la campagne, avec mes parents. Là aussi, nous avons passé un bon moment : les peupliers resplendissants, l’odeur de la rivière, le feu, les patates sous la cendre, Patxi qui s’appliquait à nous faire chanter avec sa guitare… J’ai souri quand Ana m’a proposé, vaguement rougissante, d’aller faire un tour sur le chemin de halage

avec la moto de mon frère. Elle s’est agrippée à ma taille, j’ai démarré d’un coup sec et, pour mettre ses nerfs à l’épreuve, j’ai roulé à toute vitesse jusqu’au bout de la route. Là, nous sommes descendus, hors d’haleine. J’ai appuyé la moto contre un arbre. Mes jambes tremblaient.

— Les cheveux courts, ça t’irait mieux. À la garçonne.

— Tu crois ?

— Sûr et certain.

— Bon, j’ai rendez-vous demain avec Clara pour aller chez le coiffeur.

Quand nous sommes revenus ils étaient tous en train de finir de manger. En nous voyant, mon père a souri et a donné un coup de coude à ma mère : Ana et moi avions les cheveux en désordre et nos vêtements étaient couverts de ce duvet que les peupliers perdent au printemps. Elle me regardait avec des yeux brillants, sans me lâcher le bras. Elle portait mon blouson.

Les premiers jours ont été très intenses. Je me suis vite habitué à caresser, dans la rue, ce qui ne serait plus jamais mon blouson et protégeait à présent le bras d'Ana, qui me tenait par la taille ; et c'est tout aussi vite que, dans la rue et partout ailleurs, cette jolie petite tête aux cheveux fraîchement coupés a trouvé un creux à l'endroit précis de la jointure entre mon épaule et mon cou. Soudain, nous avons partagé le même enthousiasme pour Pablo Milanés, la montagne, Van Gogh, Laura (sa nièce de dix mois), Queen, Julio Cortázar, Mozart, la mystérieuse alchimie nécessaire à la réussite d'un bon gâteau à la crème… Nous n'avons pas tardé à accorder nos manières respectives d'embrasser ; après quelques jours, un regard et un sourire suffisaient pour que nous nous mettions, toutes affaires cessantes, en quête d'un porche sombre et isolé. Le monde était resté tranquille, hors de nous. Tout allait tellement bien.

— Si on montait chez moi ?

— T'es folle ? Et tes parents ?

— Mes parents ne sont pas là, ils sont partis avec ma grand-mère à Salamanque, pour voir mon oncle Ángel. Il n'y a que mon frère et il passe son temps à travailler sans sortir de sa chambre.

— T'es sûre, il sort pas de sa chambre ?

— Ça vaut mieux pour lui. Il a cinq matières à repasser en septembre.

— Mais… pourquoi veux-tu qu'on aille chez toi ?

Ana a souri.

— Tu manques à la grenouille que tu m'as offerte.

Avant de vraiment sauter le pas, c'est cette fois-là qu'on est allés le plus loin. Essoufflés, déchaussés, mon jean complètement déboutonné, le chemisier d'Ana par terre… Les coups contre la porte nous ont fait brusquement nous asseoir sur le canapé.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ani ?

— Attends une minute, bon sang…

De l'autre côté de la porte, la voix a dit quelque chose qu'on n'a pas bien compris. Ana a passé ses mains sur son visage et s'est levée pour aller ouvrir.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, on te demande au téléphone.

Les pieds nus d’Ana qui courait ont résonné. Une seconde interminable s’est écoulée. La porte était restée entrouverte. J’ai senti que le rouge me montait au visage quand je l’ai reconnu, debout dans l’obscurité du couloir. Les mêmes cheveux en bataille, le même pull foncé, la pâleur, les yeux petits et hostiles… De mon côté, je m’escrimais avec un bouton récalcitrant de mon jean.

— Ça va ?

— Oui. Salut.

— Je crois qu’on se connaît, non ? On s’est vus le jour de l’anniversaire d’Ana.

Il me toisait, des pieds à la tête. J’ai décidé de laisser mon bouton tranquille.

— Je sais pas. Pardon, elle revient tout de suite. On la demandait au téléphone.

Il a fait demi-tour et il est parti. J’ai entendu un claquement de porte quelque part dans la maison. Quand Ana est revenue, je venais d’allumer une cigarette.

— C’est qui ce gamin ?

— Jose ? Qui veux-tu que ce soit, c’est mon frère.

— Ton frère ? Mais ton frère, il s’appelle pas Eduardo ?

— Ça c’est mon autre frère… Tu ne connaissais pas encore Jose ?

— Je crois que je l’ai aperçu le jour de ton anniversaire. Mais je pensais que c’était un copain. Il y avait tellement de gens…

— Non, c’est mon frère ! – tout le visage d’Ana riait. Et j’en ai encore beaucoup… Je t’ai dit qu’il avait un tas de matières à repasser en septembre. C’est pour ça que cet été, il ne sort pas. Il va juste à la piscine de temps en temps. Ne t’inquiète pas, il dira rien… Dis-donc, mais… Pourquoi est-ce que tu t’es rhabillé si vite ?

J’ai pris son visage dans mes mains et j’ai frotté mon nez contre le sien.

— Je t’invite à manger une énorme pizza où tu sais.

Elle a ri de nouveau.

— Avec des gambas ?

— Avec quatre-vingts tas de gambas.

— Bon alors, je m’arrange un peu et on y va.

Nous fréquentions la même piscine. Ses parents et les miens n’ont pas tardé à faire connaissance ; ils ne déjeunaient pas ensemble, mais se saluaient et se serraient la main avec le sourire résigné de ceux qui savent de quoi il retourne, et qu’il vaut mieux laisser faire. Ana et moi, on ne se joignait pas à eux non plus. On étalait nos serviettes dans un endroit un peu à l’écart, entre le soleil et l’ombre des arbres. Nous restions allongés jusqu’à ce que la chaleur rende la baignade nécessaire. Ce qui se répétait plusieurs fois par jour. Parfois Clara, Pepo, Eduardo ou d’autres venaient nous retrouver. Mais il n’est pas facile de supporter l’ennui qui émane d’un couple d’amoureux tout juste formé, alors ils nous laissaient presque toujours seuls.

Un après-midi, j’étais à moitié endormi sur ma serviette, offert au soleil de seize heures. Près de moi, Ana lisait.

— Non mais regarde-moi ça. Il en a eu assez de travailler. Quel flemmard.

— Comment ?

— Jose. Aujourd’hui, il a pris son après-midi. Dire qu’il lui reste moins d’un mois et demi avant les examens…

J’ai levé la tête.

— Qui ça ?

— Pas étonnant, comme il sait que ma mère ne viendra pas aujourd’hui, il en profite.

— Mais de qui tu parles ?

— De Jose, mon frère, tu le vois pas, là-bas ?

— Non, où ça ?

— Dans le groupe qui va vers le solarium. C’est celui avec le maillot de bain bleu.

J’ai senti quelque chose de froid dans mon estomac. Il est passé devant nous le regard baissé, l’air toujours aussi sérieux, marchant à petits pas, pieds nus dans l’herbe, sans se presser. Le hâle de sa peau témoignait clairement que ce n’était pas la première fois qu’il prenait son après-midi, comme avait dit Ana. Ses bras trop longs trahissaient le gamin quittant à peine l’adolescence ; presque imberbe, il avait les biceps et les muscles du thorax légèrement marqués. Sa minceur se voyait à son maillot de bain. Bleu marine, en nylon, semblable à ceux que portent les nageurs, il lui était un peu grand. De face, l’aisance, la négligence du

cordon dénoué et le poids évident de ce qu'il cachait allongeaient le modeste sentier de petits poils qui descendait du nombril, suggérant la proximité du duvet pubien. Quand il nous a tourné le dos, le maillot de bain m'a laissé deviner un cul pommelé, serré, bougeant sous le nylon bleu avec un petit quelque chose qui évoquait une certaine timidité.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Comment ?

— Tu es couvert de sueur et blanc comme un linge, tu ne te sens pas bien ?

— Moi ? Je me sens parfaitement bien. C'est juste qu'il fait très chaud…

— Tu devrais mettre ta serviette derrière, à l'ombre.

— J'y vais. Attends que je finisse de me réveiller, je m'étais à moitié endormi. Je rêvais que j'étais une tortue en train de prendre le soleil. Et nous les tortues, nous bougeons tout doooouuucement.

Ana s'est mise à rire en tirant nos sacs de deux ou trois pas en arrière. Je me suis levé au bout de quelques minutes pour m'envelopper rapidement dans ma serviette et éviter ainsi des explications sur le curieux aspect qu'offrait mon propre maillot de bain.

J’ai commencé à l’épier. Les après-midi où il venait à la piscine, il faisait toujours la même chose : il entrait directement dans les vestiaires et en ressortait en maillot, la serviette sur l’épaule ; il montait un moment au solarium avec ses amis, avant d’aller se baigner. Ensuite, s’il trouvait un partenaire, il jouait un moment au tennis, retournait nager, prenait un dernier bain de soleil et, après s’être changé (son maillot bleu disparaissait chaque après-midi comme un éclair dans l’escalier des vestiaires), il s’en allait. Très souvent, il nous saluait en levant un peu la main. Uniquement quand Ana le regardait.

— Pourquoi est-ce que ton frère me fait la gueule ?

— À toi ? Quel frère?

— Jose.

— Il te fait la gueule ? Mais comment ce flemmard te ferait la gueule, il te connaît même pas ?

— C’est bien ce que je me disais.

— Non, le problème c’est qu’il est stupide. Et assez mal élevé. Et puis, qu’est-ce que ça peut bien te faire, qu’il te fasse la gueule ?

J’avais une réponse toute prête :

— Il va falloir que je m’entende bien avec ta famille, non ?

Ana a éclaté de rire et m’a ébouriffé les cheveux.

— Ce que tu peux être bête alors !

Ça m’a coûté beaucoup d’efforts d’oser aller vers lui, mais je m’étais mis à mal dormir la nuit. J’ai décidé de le provoquer. L’un de ces fameux après-midi, je l’ai vu se diriger vers le court de tennis, seul, avec sa raquette et deux boîtes de balles. Il portait un polo blanc. Il était à peine quinze heures et le soleil tombait depuis le milieu du ciel comme du plomb fondu. Il s’est placé à un bout du terrain et a commencé à s’entraîner au service. Quand il n’a plus eu de balles, il a changé de côté, les a ramassées et a remis ça. Il ne s’en tirait pas mal. Ana somnolait à côté de moi, sur sa serviette.

— Je vais aller embêter ton frère un moment.

— Comment ?

— Je vais taquiner ton ours mal léché de frère, attends-moi.

— Bon. Réveille-moi quand tu en auras assez, ça ne devrait pas être long. Ce

mec est tellement rasoir…

Je me suis appuyé à la grille du court de tennis. Il me tournait le dos. J’ai attendu qu’il rate trois services d’affilée.

— Tu ne sais pas bouger ton poignet.

Il s’est retourné et m’a regardé dans les yeux. Encore cet air acariâtre.

— Tu joues au tennis ?

— Je crois que je pourrais t’apprendre une ou deux choses. Il est resté indécis un instant.

— Et t’as une raquette ici ?

J’ai souri avec toute la rouerie du monde.

— Donne-moi cinq minutes.

Il m’en a fallu à peine trois. Quand je suis revenu, avec mon short blanc, mon polo et ma raquette, il était toujours en train de frapper des services. Je suis allé de l’autre côté du court. Il était évident qu’il se sentait mal à l’aise et faisait des efforts pour se montrer au moins un peu aimable.

— Tu tiendras le coup pour deux sets ?

Il a souri, une expression de mépris sur le visage.

— Si tu veux, on peut faire quelques balles d’échauffement. J’ai dit sur un ton moqueur :

— Pas besoin. Et puis, vu ta façon de bouger le poignet, je te laisse servir.

— Vous êtes trop bon, monseigneur.

Il a commencé par deux doubles fautes, mais rapidement ses nerfs se sont calmés. Les jeux étaient extrêmement longs et très équilibrés. Je servais mieux et j’étais meilleur en revers, mais sa volée était mortelle et, qu’il fût chanceux ou adroit, il plaçait en tout cas une quantité insultante de balles à deux centimètres de la ligne. J’avais élaboré la stratégie suivante : éclater d’un rire insolent chaque fois qu’il perdait un point. Jusqu’à ce qu’il n’en puisse plus et interrompe le jeu.

— Mais qu’est-ce qui te fait rire comme ça, tout le temps ?

— T’es tellement mauvais !

— Peut-être, mais c’est moi qui gagne.

— Je te laisse gagner, c’est pas la même chose.

— Menteur. Je suis en train de gagner pour de vrai, ça crève les yeux.

— Ah oui ? Eh bien tu vas voir.

Je lui ai pris trois points avec mon service. Ensuite, il a fait un jeu blanc. Il a remporté le premier set 8 – 6. Quand il a gagné le second, on suait à grosses gouttes. J’ai laissé tomber ma raquette par terre et me suis approché du filet, la main tendue. Il est venu également. C’est la première fois que je l’ai vu sourire. Si quand il avait l’air sérieux il était beau – mais d’une beauté inquiétante –, sourire le rendait resplendissant.

— Je te présente mes plus plates excuses. Tu m’as battu et tu joues mieux que moi. Bravo.

Il m’a serré la main.

— Tu parles… Tu joues bien. J’ai juste eu de la chance, je mettais tout dedans. Et faut pas croire, je mets pas toujours tout dedans…

J’ai dégluti. Il était clair qu’il ne voulait pas dire ce que *moi* je comprenais, mais… D’un bond, je suis passé de l’autre côté du filet et j’ai posé ma main sur son cou trempé de sueur.

— La douche s’impose, non ?

— Ouais, tu l’as dit.

Ana était assise sur sa serviette, en train de fumer. Elle a écarquillé les yeux quand elle a nous vus approcher. Ma main reposait toujours sur l’épaule du garçon.

— Ton culotté de frère m’a laminé en deux sets !

— Ne l’écoute pas, il s’est laissé battre – a murmuré Jose en reprenant sa mine renfrognée.

— Faux. Il m’a battu à la loyale. Mais j’attends ma revanche, jeune homme.

Ana a demandé :

— Et maintenant, où est-ce que vous allez ?

Je l’ai laissé répondre.

— Prendre une douche.

Elle a soupiré en s’allongeant sur sa serviette. Son visage affichait l’air de

celle qui est convaincue qu’avec tous ces fous en liberté, le monde ne peut pas tourner bien rond.

— Bon, bon… Et toi, mon petit coco, tu pourrais quand même travailler de temps en temps, au lieu de te débrouiller si bien au tennis, tu crois pas ?

— Je rentre à la maison tout de suite…

— Ouais. À la maison. Comme si je te connaissais pas, Jose. Je l’ai de nouveau pris par l’épaule pour l’entraîner vers les vestiaires. J’ai joué les imbéciles :

— Qu’est-ce que tu dois travailler ?

— Pfff, la galère… j’ai cinq matières à repasser en septembre.

— Lesquelles ?

Il a éclaté de rire.

— Presque toutes… Histoire, littérature, latin, physique, etc.

— Incroyable.

— Quoi ?

— Pour la physique et le “etc.”, je ne crois pas pouvoir faire grand-chose, mais pour les trois autres, je peux t’aider.

— Toi ?

— Bien sûr. Tu ne sais pas que ta sœur et moi on fait nos études ensemble ?

— Histoire de l’art, c’est ça ?

— Exact.

— Ah, je savais pas… – il a vaguement rougi. En fait, je sais pas non plus comment tu t’appelles…

— Quoi ? Ana t’a même pas dit mon nom ?

— Non… Tu as bien dû te rendre compte qu’on s’entend pas très bien.

Nous arrivions aux vestiaires. Je me suis arrêté devant les escaliers et lui ai tendu la main.

— Alors enchanté de te connaître, Jose. Moi c’est Javier.

Il s’est mis à rire et nous sommes entrés. Nos casiers étaient presque à côté. Nous avons laissé nos raquettes par terre. Il a rapidement ôté son polo et a ouvert

la porte métallique avec sa clé. J'ai frissonné.

— Et tu t'y connais aussi en littérature ?

Il a enlevé son short et son slip devant moi, avec beaucoup de naturel. Je transpirais à grosses gouttes. Son cul était exactement comme je l'avais imaginé : serré, petit, un peu musclé, glabre. La marque du maillot de bain séparait la zone blanche, à la nuance presque enfantine, du reste du corps, couleur miel.

— Oui. J'ai déjà donné des cours dans une boîte privée.

Je crois qu'il ne s'est pas rendu compte de ma nervosité tandis que je le regardais. Fatigué comme il l'était, son sexe n'avait pas fière allure. Les poils de son pubis étaient aussi noirs que ses cheveux. Il a attrapé une serviette pour se la nouer autour de la taille.

— Tu ne vas pas te doucher ?

Je me suis senti rougir comme un gamin. Le spectacle de Jose, nu devant moi, m'avait paralysé : j'étais là, stupidement immobile, encore habillé, à le regarder en faisant mon possible pour qu'il ne remarque pas ma nervosité.

— Hein ? Si, bien sûr. Attends, je viens avec toi.

J'ai hésité une seconde pour savoir si je devais me déshabiller devant lui ou en lui tournant le dos. « Allez » ai-je pensé, « Je vais voir la tête qu'il fait.» J'ai enlevé, beaucoup plus lentement que lui, mon tee-shirt, mon short et mon slip. Sournoisement, j'ai essuyé la sueur qui me recouvrait le corps avec mon tee-shirt trempé. Je me suis particulièrement attardé sur ma queue (qui n'était pas précisément au repos, même si elle n'était pas totalement réveillée), et sur mes couilles. « Voyons s'il se rend compte qu'il n'y a pas de comparaison. »

— C'est dingue, t'es vachement poilu… Et moi qui ai l'air d'un gosse…

J'ai souri.

— Visiblement, on n'est plus des gosses, ni toi ni moi… Son visage a brutalement changé et il a cligné des yeux très rapidement.

— Je dis ça parce que les gosses ne se crèvent pas à jouer au tennis à trois heures de l'après-midi en plein mois d'août. Il faut être givré, non ?

Il a éclaté de rire. Il était beau comme un dieu quand il riait. J'ai noué à mon tour une serviette autour de mes reins et nous sommes allés vers les douches. Il a pris la cabine contiguë à la mienne et a fermé la porte. Là, j'ai décidé que c'était

assez de torture pour une seule journée et j’ai commencé à me caresser. Ma queue semblait d’accord, elle s’est immédiatement dressée. Je ne pouvais pas voir Jose. Mais c’était encore mieux : j’entendais le bruit de sa douche, je l’imaginais le visage tourné vers le jet d’eau, les yeux fermés, se savonnant le cou, les bras, la poitrine, à moins d’un mètre de moi, il n’y avait guère que le mur de carreaux en faïence entre nous. Sa main pleine de mousse sur son cul parfait, sur ses petites couilles, sur cette queue qui, peut-être, le savon et le frottement aidant, n’était plus aussi morne qu’un moment plus tôt. Quand l’idée que Jose pût être en train de faire la même chose m’a traversé l’esprit, je n’ai pu tenir davantage et j’ai joui violemment. Mon sperme est allé s’écraser contre les carreaux.

— Qu’est-ce que tu dis ?

— Comment ?

— Rien, il m’a semblé que tu avais dit quelque chose.

— Moi ? Non, non.

Il avait entendu le gémissement qui m’avait échappé.

— Eh, j’ai fini. Je vais au solarium, d’accord ?

— Attends une minute, on sortira ensemble.

J’ai terminé de me doucher en un instant et j’ai gagné le couloir, toujours nu. Je l’ai vu, appuyé contre la porte d’une douche, les jambes croisées. Il portait son maillot de bain bleu. Il avait allumé une cigarette.

— Tu fumes toujours après avoir collé une raclée à ton partenaire de tennis ?

Il a ri.

— Et toi, tu te trimballes toujours à poil dans le couloir après ta douche ?

C’est moi qui suis devenu écarlate. Dans l’énervement, j’avais oublié mon maillot dans mon casier.

— Putain, c’est vrai. Qu’est-ce que j’ai dans le crâne !

J’aurais donné dix ans de ma vie pour qu’il sût ce que j’avais dans le crâne, mais c’était peu probable. Je suis allé récupérer mon slip de bain et nous avons quitté les vestiaires. À présent, je savais ce que je devais dire :

— Alors, quand est-ce qu’on commence ?

— Quand est-ce qu’on commence quoi?

— Bon Dieu, Jose ! Le latin, l’histoire, tout ça…

— Ben, je sais pas… Il faut que j’en parle à mes parents, pour voir ce qu’ils peuvent te payer…

Je l’ai fermement attrapé par la nuque et je lui ai secoué la tête. Il a ri. Déjà sèche, sa peau était d’une douceur presque insupportable.

Je crois que c’est là, quand j’ai touché son cou pour la première fois, fugitivement, quand j’ai fait semblant de ne pas caresser son cou, à l’instant précis où mes doigts, mes mains, ont senti l’éclair silencieux de son cou, que tout a commencé.

— Mais tu es bête ou quoi ? Qu’est-ce que ça veut dire “ce qu’ils peuvent me payer” ? Enfin ! Moi, aller demander de l’argent au propre frère de ma copine !

Nous avons un peu discuté. Gêné, il refusait que je l’aide gratuitement. Je ne l’ai pas laissé parler.

— Marché conclu. Dis-moi, à quelle heure tu travailles ?

— Pfff… de temps en temps. Surtout l’après-midi.

— Mais l’après-midi tu viens ici.

— Pas tous les jours.

— Presque tous.

— Bah. Je viens pas tant que ça.

Je l’ai regardé avec une expression de sévérité étudiée.

— Toi, ce qu’il te faut, c’est un peu de discipline. Le matin, tu t’occupes de la physique, etc. Moi, à partir de lundi, je viens chez toi de seize à dix-huit heures. Et après, si ça te dit, on fait un saut à la piscine. D’accord ?

Il m’a coulé un regard en souriant, la tête baissée.

— Bon, d’accord.

Et là, c’est lui qui a posé sa main sur mon cou, sur ma nuque, comme je venais de le faire. Il m’a tellement pris par surprise que je n’ai pas su réagir. Cette tête d’ange souriant enfin pour moi seul, cette main fine et innocente sur ma peau, cette voix embarrassée :

— Merci. Vraiment.

J’ai froncé les sourcils sans cesser de plaisanter :

— Attends quinze jours pour me remercier, parce que je vais t’en faire voir de toutes les couleurs.

— Ça vaut mieux pour moi, sinon, je suis mal barré.

— On verra. Dans un mois, t’auras tes cinq matières les doigts dans le nez. Et en prime, tu vas apprendre à jouer au tennis.

On est sortis. Il a levé la main en manière de salut et s’est éloigné vers le solarium. Je suis resté immobile. Quand j’ai vu qu’il arrivait à la hauteur de la haie, je lui ai crié :

— Eh, Jose !

Il s’est retourné.

— Tu me détestes plus autant, pas vrai ?

Il s’est mis à rire en faisant non de la tête. Il a agité la main avant de partir en courant. J’ai vu qu’Ana nous regardait. Allongée sur sa serviette, elle fumait. Je me suis senti mal pour la première fois depuis que je la connaissais ; pas vis-à-vis d’elle, mais vis-à-vis de moi-même. Je me suis approché, sourire aux lèvres et me suis couché sur le dos, dans l’herbe.

— Alors, comment ça s’est passé avec Jose ?

— Bien. C’est un garçon très sympa.

— On voit que tu ne le connais pas.

— Eh bien je pense que je vais en avoir l’occasion. Je commence à lui donner des cours lundi.

— Toi ? À Jose ?

— Oui, qu’est-ce que ça a de bizarre ?

— Non, rien… Mais ça va te bouffer l’été. C’est un bon à rien intégral. Et un fainéant.

— C’est pas l’impression qu’il me donne. Je crois tout simplement qu’il est un peu paumé et qu’il a besoin de quelqu’un pour l’aider, point.

— Je te le répète, on voit que tu ne le connais pas.

— Est-ce que je t’ai dit que mes parents étaient partis en vacances à Málaga hier ?

— Oui, et alors ?

— Il n’y a personne chez moi jusqu’à après-demain.

Ana m’a regardé intensément. Elle m’a pris la main.

— Tu dis ça sérieusement ?

— Et toi, ce à quoi tu penses, tu y penses sérieusement ?

— Je crois que oui – il y a eu un silence. Oui.

Je me suis levé et j’ai commencé à ranger nos affaires dans les sacs.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— J’avais cru comprendre qu’on partait.

Ana a eu une expression craintive.

— Maintenant ? Mais… Il n’est que cinq heures !

J’ai frotté mon nez contre le sien et j’ai détaché chacun de mes mots :

— Je sais. Si le problème c’est la lumière, on peut fermer les volets.

C’est la première fois que nous avons fait l’amour. Je me suis de nouveau senti heureux.

Ses cheveux longs en bataille se découpant à contre-jour, devant la fenêtre, chaque après-midi. Lui, tête baissée, feuilletant livres ou notes ; moi, debout à côté, m'attardant à observer la courbe de son cou, le profil de son petit nez, de son visage concentré qui, de temps à autre, se tournait vers moi et me souriait. Ou encore assis tous les deux, ma main sur son épaule si mince, je lui parlais des verbes déponents, de Tirso de Molina, de la guerre de Trente Ans… Ma main sur son épaule et parfois un doigt, semblant acquérir une vie autonome, caressait très tendrement, un court instant, le tissu de sa chemise, devinant la douceur de la peau cachée dessous, si proche, si loin. Parfois, quand il triomphait d'une traduction difficile, analysait un sonnet ou trouvait la date de la bataille de Rocroi, ma main, qui ne se retenait plus, plongeait dans la mer délicieuse de ses cheveux, les emmêlait et s'agitait, sans plus savoir comment sortir de là, aspirant à ne plus en sortir ; et moi qui oubliais le latin, l'histoire, la littérature, jusqu'à l'habitude de respirer, seulement préoccupé de ce qu'une impulsion soudaine ne porte pas mes lèvres vers sa tête, ses yeux, ou au moins vers ce long cou mince qui troublait mes songes. Et la lutte féroce entre d'un côté le désir que ces deux heures quotidiennes ne finissent jamais – pour continuer à l'avoir tout près, avec moi, à moi seul, ensemble – et d'un autre côté le désir de voir se terminer au plus vite la torture que représentait l'impossibilité de l'assassiner de baisers, de le prendre dans mes bras ou d'enfoncer sa tête dans mon cou…

— Comment est-ce que je m'en sors ?

— Tu veux la vérité ?

— Ah, ça veut dire que c'est pas bon.

— Non. Tu t'en sors bien, on s'en sort bien. Je suis chaque jour plus convaincu qu'on va réussir.

— On n'a plus beaucoup de temps.

C'était vrai. Il nous restait de moins en moins de temps avant les examens. Je ne supportais pas l'idée qu'ensuite, nos après-midi en tête-à-tête prendraient fin, comme l'été et la piscine, et qu'il redeviendrait le frère de ma petite amie, rien de plus, qu'il me croiserait de nouveau dans le couloir, bonjour-bonsoir, avec une tacite et cordiale reconnaissance que le temps finirait aussi par emporter, comme si rien ne s'était passé. Mais que se passait-il, en réalité ? Rien. Il ne se passait rien. Un garçon donnait des leçons de latin à un autre garçon. Pour lui, ces deux heures étaient certainement les plus désagréables de la journée. Pourquoi en serait-il allé autrement ? Ç'aurait été le cas pour n'importe qui. Quand, en plein cours, je le regardais et que cette idée m'assaillait, je ne pouvais

m’empêcher de m’asseoir près de lui pour le prendre par l’épaule et le serrer contre moi, comme si d’un instant à l’autre il allait m’échapper, d’un battement d’ailes :

— Allez, Jose, bordel, tu te laisses distraire, tu vois pas que c’est un accusatif?

Malgré sa timidité, il n’a jamais repoussé ce qu’il imaginait sans doute être les marques d’une innocente affection, voire des encouragements, ou qui sait quoi. Moi, ces petits gestes me rendaient la vie. Les deux heures me semblaient de plus en plus courtes, mais au moins je savais qu’après, un autre bonheur m’attendait : le moment de prendre nos sacs de sport pour aller à la piscine. Ana me regardait avec un drôle d’air.

— Vous arrivez de plus en plus tard.

— Il ne nous reste que trois semaines. Il faut qu’on se dépêche.

— *Vous* reste ? Je croyais que c’était lui qui passait des examens.

— Ouais, je sais. C’est une façon de parler.

— Tu prends cette histoire très au sérieux, hein ?

— Moi ? Pas du tout. Mais j’aime faire les choses bien.

— Depuis quinze jours, tu ne parles plus que de ça. Même Clara me l’a dit. Chaque fois qu’on va boire un verre et qu’on commence une conversation, tu en viens à nous raconter par le menu combien Jose s’en sort bien, ce que Jose a fait cet après-midi ou la veille ou le jour d’avant, et la guerre des Gaules ceci et Felipe II cela… Tu deviens un peu lourd, Javi. Vivement que les examens soient passés !

Ana ne pouvait pas savoir que j’aurais donné mon sang pour que les épreuves soient retardées d’une semaine, d’une quinzaine, pour qu’elles n’arrivent jamais. Je me rendais compte que j’avais de plus en plus les nerfs à vif ; toutes les fois que je la voyais, toutes les fois que je la prenais dans mes bras ou que je l’embrassais, je me sentais comme un aveugle qui avance le long d’une corniche.

L’un de ces fameux après-midi de piscine, alors qu’on revenait de se baigner, j’ai eu l’impression que la corniche cédait sous mes pieds. Nous nous dirigions vers le coin où se trouvaient nos serviettes. Ana me tenait par la main et, soudain, elle s’est figée. Elle m’a donné un coup de coude, en souriant, sarcastique :

— Regarde-moi ça. On dirait qu’il a du temps pour tout.

— Qui ?

— De qui est-ce que tu veux que je parle ? Jose. Et elle, elle est pas mal, non ?

Je me suis retourné et je les ai vus. Jose, dans son maillot de bain bleu, était assis en tailleur sur le gazon, près des courts de tennis, les bras sur les cuisses. La fille, agenouillée dans l'herbe près de lui, portait un bikini noir. Elle ne le quittait pas du regard. Elle lui parlait et riait en se caressant les cheveux, des cheveux longs et foncés. Jose souriait comme je ne l'avais jamais vu sourire. J'ai senti quelque chose de froid s'enfoncer dans ma poitrine.

— Allons-nous en.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Allons-nous en, s'il te plaît.

— Mais pourquoi tu es comme ça, d'un seul coup ?

— Je ne suis pas comme ça. Simplement, j'en ai assez de cet endroit, on vient ici comme des crétins tous les après-midi depuis le début de l'été, et j'en peux plus.

— Bon, alors on y va… Mais où tu veux aller à sept heures du soir ? Au cinéma ? Chez moi ?

— N'importe où, sauf chez toi. Bon, allons au cinéma.

Je n'ai jamais pu me souvenir du film que nous avons vu.

Lorsque je suis entré dans la chambre de Jose, à quatre heures précises, il était déjà au travail, comme à son habitude.

— Alors ?

— Salut, Javier, ça va ?

— Tu as fait la traduction que je t'ai donnée hier ?

— J'ai presque fini.

— Comment ça presque ?

— J'ai pas eu le temps.

Je l'ai fusillé du regard. Il a pris un air de chien battu puis il a baissé les yeux. Je me suis assis à l'autre bout de la table et j'ai commencé à lire.

— Je crois t'avoir déjà dit cent fois qu'en latin, il y a des prépositions qui ne signifient pas la même chose selon qu'on les utilise avec un indicatif ou avec un subjonctif.

— Ah oui. Pardon. Tu dis ça à cause du *cum*.

— Pour quoi d'autre ?

J'ai continué à lire, ou à faire semblant de lire, en serrant violemment les mâchoires. La feuille tremblait entre mes mains et je ne distinguais pas bien les lettres. Je ne sais pas combien de temps a passé. Je me rappelle avoir brusquement pris en plein visage la voix faible, angoissée, de Jose.

— Javier… T'es fâché contre moi ?

J'ai planté mes yeux dans les siens. « Plus maintenant » me suis-je dit, « Plus maintenant. »

— Y a-t-il une raison pour que je sois fâché contre toi ?

— Je sais pas…

— Ah, tu ne sais pas ?

Il n'a pas pu soutenir mon regard. Je me suis levé pour contempler le patio par la fenêtre, bras croisés, dos tourné.

— J'ai vraiment pas eu le temps de terminer la version. J'y ai passé des heures, jusqu'à tard la nuit dernière, mais il fallait que je fasse un peu de physique et…

— Ta traduction est bonne. Tu sais qu'elle est bonne, tu n'as pas besoin que je te le dise. À part ce *cum* avec subjonctif, évidemment.

— Alors… – Jose s'est également levé de sa chaise, il est resté immobile près de la table mais je ne me suis pas retourné. Alors qu'est-ce que tu as ? Je t'ai fait quelque chose ?

J'ai expiré profondément par le nez.

— Comment ça qu' est-ce que j' ai ? Tu veux vraiment que je te dise ce que j'ai ?

Je n'attendais pas de réponse.

— J'ai que je me préoccupe plus de tes examens que toi. J'ai que je me tape des heures à préparer les cours, à chercher des livres, des notes, des tas de trucs, pour te rendre les choses plus faciles et moins chiantes. J'ai qu'il ne nous reste que neuf jours avant l'épreuve d'histoire et que je me ronge les sangs pendant que monsieur a suffisamment de temps et suffisamment… d'énergie pour draguer une nana. Ça me fait mal aux couilles, Jose, de te voir aller draguer une pétasse de quinze ans justement maintenant, alors que tu devrais être cloîtré ici comme un moine ! Et c'est pour ça que je me tue ! Tu voulais savoir ce que j'ai ? Eh bien voilà ce que j'ai !

Immédiatement j'ai su que j'étais un beau salaud. Je lui mentais et je le savais. Un silence de plomb s'est abattu. L'envie incontrôlable de quitter cette chambre m'a saisi, mais je sentais les yeux de Jose posés sur ma nuque et ça m'a empêché de bouger.

— Je ne suis pas sorti avec Beatriz – a-t-il murmuré.

J'ai remarqué comme quelque chose de brisé dans sa voix. J'ai répondu sans me retourner :

— Je vous ai vus, Ana et moi on vous a vus. Hier, à la piscine.

— Javier, je suis pas sorti avec Beatriz, je te jure. On me l'a présentée hier après-midi. J'ai passé un quart d'heure avec elle et les autres. Après, je suis rentré à la maison. Tu peux pas… Tu ne peux pas me dire que…

Je suis resté muet. Dans le patio, il y avait deux pigeons en pleine parade d'amour. Le mâle, tout gonflé, tournait autour de la femelle en baissant la tête, tandis qu'elle, elle jouait les indifférentes. J'ai tremblé comme une feuille en sentant la main de Jose se poser timidement sur mon épaule.

— Javier…

Je me suis retourné et tout mon sang a reflué vers mon estomac. Mon Dieu, il pleurait. Il pleurait comme un gosse, les joues baignées de larmes, ses deux yeux noirs braquant sur moi une douleur intolérable.

— Tu ne peux pas… j'ai pas… je…

Alors, il m'a enlacé. Ou plus exactement, il s'est jeté sur moi et s'est laissé tomber. J'ai cru mourir de bonheur. Il a caché son visage dans mon cou, m'a entouré de ses bras et a éclaté en sanglots, il hoquetait en s'agitant convulsivement. Je n'en pouvais plus. Je l'ai pris par la taille, sa taille si fine, et je l'ai serré contre moi comme je crois que je n'avais jamais serré personne. Je lui ai caressé interminablement la tête, le cou, les épaules. Je n'ai pu empêcher mes lèvres de se poser sur ses cheveux, son oreille, le coin de sa joue. Il continuait à pleurer, complètement défait.

— Allez, Jose, calme-toi.

— Tu peux pas dire que… Tu peux pas te fâcher contre moi…

— Je ne suis pas fâché, Jose, qu'est-ce que tu racontes.

Il a dégagé sa tête de mon épaule, a pris mon visage entre ses mains et m'a regardé fixement, intensément, de derrière cette cascade de larmes. Sa bouche était à dix centimètres de la mienne. Il a un peu haleté pour essayer de se calmer.

— Je ne peux pas supporter que tu sois fâché contre moi.

J'ai serré les paupières de toutes mes forces mais je n'ai pu retenir mes larmes, moi non plus. S'il voulait me tuer de bonheur, il allait y parvenir. Je l'ai serré encore plus fort et, libérant ma tête de ses mains, j'ai appuyé mes yeux contre son épaule, ma joue caressant la sienne au passage.

— Ne me dis pas ça, Jose, je t'en prie.

— Mais c'est vrai, je te jure que c'est vrai. Tu ne sais pas ce que tu fais pour moi, tu ne sais pas ce que tu représentes pour moi, comment je me sens quand tu es là…

Il a de nouveau éclaté en sanglots en nichant sa tête dans mon cou. Nous sommes restés comme ça, fermement enlacés et pleurant tous les deux, pendant un moment que j'aurais souhaité éternel. « Dis-le moi » pensais-je, désirais-je de toutes mes forces, « Dis-moi enfin que tu m'aimes, idiot, dis-le moi et embrasse-moi, embrasse-moi jusqu'à me tuer une putain de fois pour toutes. »

Il ne l’a pas fait. Il se bornait à sangloter, de plus en plus bas et à haleter de temps en temps, en essayant de se calmer. J’ai décidé qu’il fallait cesser de tenter le diable. J’ai voulu faire une blague pour le rasséréner, lui dire qu’on était en train de sécher le cours, qu’on aurait mieux fait de terminer la version, mais mes lèvres ne m’ont pas obéi.

— Tu n’as pas la moindre idée de ce que toi, tu fais pour moi, imbécile – me suis-je entendu dire.

La terrible innocence de son regard planté dans le mien, ses cheveux en désordre, ce visage trempé de larmes sur lequel progressivement est né un sourire léger, mince, le plus beau sourire qui pouvait exister sur la terre, m’ont fait frémir sous la violence d’un bonheur si intense qu’il ressemblait à de la peur. C’est là que l’idée m’est venue. Une illumination.

— L’autre jour tu m’as dit que tu aimais bien la montagne.

— Oui.

— Tu connais les Pics d’Europe[1] ?

— Un peu. Je crois que j’y suis allé une fois avec mes parents, quand j’étais petit.

J’ai commencé à arranger ses cheveux sur son front.

— Si tu réussis les cinq matières, je t’invite cinq jours en camping dans la vallée de Valdeón. Un jour par épreuve réussie. Rien que toi et moi.

— C’est vrai ? – Jose clignait des yeux, il avait l’air d’un petit garçon le matin des Rois[2].

— Je te le promets.

— Mais j’ai pas de tente.

— Moi si.

— Mais je n’aurai pas d’argent et mes parents…

— Je t’ai dit que je t’invitais.

— Mais mon sac à dos est foutu.

— Je t’en prêterai un. Qu’est-ce qu’il y a encore ? Un autre problème ? Tu veux pas venir ?

— Bien sûr que je veux ! – a-t-il crié en m’étreignant à nouveau de toutes ses

forces. En fait, tu m’as tellement pris par surprise que…

— Eh bien remets-toi, parce qu’il y a une condition : tu dois réussir les cinq matières. Et il te reste… et il *nous* reste neuf jours.

Il m’a regardé avec un sourire radieux. Les dents serrées, il a promis :

— Tu vas voir ce que tu vas voir.

— Allez viens, au boulot.

Il s’est remis à rire, en écartant les bras.

— Bon… mais d’abord, il faudrait peut-être que tu me lâches, non ?

Je lui ai ébouriffé les cheveux, secoué la tête, puis j’ai collé mon visage contre le sien, en lui faisant des chatouilles. Je l’ai soulevé en l’air, on riait comme des bossus, et je l’ai porté jusqu’à sa chaise ; près de moi, très près de moi, en farfouillant dans les papiers j’ai allumé une cigarette pour chacun. Jose a commencé à tourner les pages de la grammaire latine à toute vitesse et moi, heureux, j’ai laissé mon regard errer sur les murs, la lampe, la vieille armoire au vernis sombre, la fenêtre, le soleil de l’après-midi…

C’est alors que je l’ai vue. Debout devant l’appui de la fenêtre de la salle à manger, qui donnait également sur le patio. Calme, le regard glacé, Ana me regardait. Lentement, j’ai retiré ma main de l’épaule de Jose.

— Où est-ce que je peux trouver cette histoire de *cum* ? Ana, sans cesser de me regarder, a refermé la fenêtre. Puis elle a fait volte-face et a disparu vers le couloir.

— Javier, où est-ce que je peux trouver le passage sur le *cum* ? J’ai entendu des pas rapides dans le vestibule. La porte d’entrée a violemment claqué.

— Regarde dans le chapitre sur les prépositions.

— Ah oui, c’est vrai.

J’ai allumé une cigarette. En la posant dans le cendrier, je me suis rendu compte que la précédente avait à peine commencé à se consumer et fumait.

— C’est là ?

J’ai écrasé la première cigarette sur le verre du cendrier.

— Non. Trois pages plus loin. « Les prépositions suivies du subjonctif. »

J’ai remis ma main sur l’épaule de Jose.

Enveloppée dans mon vieux blouson, elle ne disait presque rien. Je fumais sans arrêt, également muet. Les soirées se faisaient déjà fraîches, mais dans le parc devant chez moi, l'odeur intense de l'eau stagnante de la rivière et le vacarme des grenouilles continuaient à monter. Ana et moi aimions nous y balader après dîner ; des couples se dissimulaient dans l'ombre des arbres et des gens promenaient leurs chiens. Avant d'arriver au pont, elle s'est assise sur le parapet en pierre et s'est mise à regarder les lueurs jaunes des lampadaires. Après un moment elle s'est tournée vers moi.

— Pourquoi tu voulais que je me fasse couper les cheveux très courts ?

Je n'ai pas répondu tout de suite.

— Parce que tu me plais mieux comme ça.

— Je te plais mieux parce que j'ai l'air d'un garçon ?

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

J'ai vu sa lèvre inférieure trembler. Ça lui arrivait quand elle était très nerveuse.

— Je vous ai vus, Javi, je vous ai vus par la fenêtre.

— Je sais.

— Vous étiez en train de vous embrasser !

— C'est faux – ma voix comme un couteau.

— Je te dis que je vous ai vus !

— Tu n'as pas pu nous voir nous embrasser parce que nous ne nous sommes pas embrassés. Tout simplement.

— Mais alors, qu'est-ce que vous faisiez ?

— On pleurait.

— Quoi ?

— Il ne reste que neuf jours jusqu'aux examens et on était très tendus. Je me suis fâché contre ton frère parce qu'il n'avait pas terminé une version de latin et je lui ai dit des choses que je n'aurais pas dû lui dire. Ça l'a bouleversé, alors il s'est jeté dans mes bras. Et on s'est retrouvés tous les deux à pleurer comme des idiots. Voilà ce que tu as vu. Tu n'as rien vu de plus, parce qu'il n'y a rien eu de plus.

Ana a essuyé une larme avec la manche du blouson.

— Tu me dis la vérité ?

Je me suis assis près d'elle et je lui ai pris la main.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit le jour de mon anniversaire, quand on est descendus de la moto ?

— Oui. Que tu ne mentais jamais.

— Exactement.

Elle a soupiré et s'est mise à chercher des cigarettes dans les poches du blouson.

— Bon, alors dis-moi… tu aimes les garçons ?

« Je viens de te dire que je ne mens jamais, alors je ne vais pas te mentir », ai-je pensé. « Si tu m'aimes, il faudra que tu m'aimes comme je suis. » J'avais les mains moites.

— J'aime certains garçons, pas tous. Comme j'aime certaines filles, pas toutes.

— Ah. Je vois.

Elle n'a pas pleuré, elle n'a pas crié, elle ne m'a même pas regardé. Elle est restée calme, assise près de moi, le visage sans expression, les yeux perdus quelque part dans le parc.

— Tu as déjà couché avec un garçon ?

— Oui. Ça m'est arrivé.

— Avec Jose ?

— Non. Pas avec Jose, non.

— Bon – elle a soupiré. En fait, moi aussi j'ai déjà couché avec une fille.

Elle a dit ça d'une voix absolument tranquille. J'ai eu la sensation de manquer d'air.

— Ça t'étonne ? – elle a souri.

— Eh bien… Euh… Je n'aurais jamais pensé…

— Comme moi je n'aurais jamais pensé que tu pourrais tomber amoureux de mon imbécile de frère, Javi.

— Ton frère est loin d’être un imbécile. Il se sent méprisé par tout le monde, surtout par toi, et il souffre comme une bête parce qu’il a un cœur trop grand pour sa poitrine.

— C’est pour ça que tu es tombé amoureux de lui ?

— D’où tu sors ça ?

Ana s’est tournée vers moi, elle a pris mes mains entre les siennes et m’a regardé. J’ai vu dans ses yeux qu’elle faisait l’impossible pour me cacher sa peur.

— Javi, Javi, tu m’aimes ?

— Bien sûr que je t’aime. Je t’aime énormément. Comment peux-tu me poser cette question…

— Et… tu te sens bien quand tu es avec moi ? Je veux dire, je te plais ?

J’ai dû avoir l’air mauvais, parce qu’Ana a paniqué.

— Mais… qu’est-ce que tu fais ? Javi !

— Viens là.

Je l’ai entraînée à quelques mètres, où il y avait un épais bouquet d’arbres sous lesquels l’obscurité était presque totale. D’une poussée, je l’ai renversée sur l’herbe drue et j’ai commencé à l’embrasser avec rancœur, furieusement, tout en lui enlevant sa chemise, en arrachant son soutien-gorge, en déboutonnant son jean, puis le mien.

— Javi, s’il te plaît, s’il te plaît !… Tu me fais mal… Attends, idiot, on va nous voir…

— *On* n’a qu’à nous voir.

— Mais c’est que…

— Voyons si *on* comprend, une putain de fois pour toutes, à commencer par toi.

Je me suis laissé tomber sur elle et je l’ai pénétrée d’un seul coup. J’ai entendu son cri, sans en tenir compte. J’ai commencé à bouger en elle avec une véritable colère. J’ai tenu tant que j’ai pu, jusqu’à ce qu’elle gémisse, qu’elle halète ; je l’ai sentie arquer le dos et trembler des pieds à la tête, en un long râle nerveux. Alors j’ai joui. On est retombés sur le sol en soufflant bruyamment, j’étais toujours en elle.

— Je crois que j’ai pas de mouchoir.

— Moi si. Attends, dans la poche de mon pantalon.

À moitié habillés, enlacés, allongés sur le dos dans l’herbe humide, nous regardions le ciel étoilé à travers les branches, silencieux, reprenant haleine. Quelqu’un, non loin de nous, a longé le muret d’un pas pressé, sans nous voir. Ana a appuyé sa tête sur mon épaule et a caressé ma poitrine nue.

— Javi…

— Oui, ma puce.

— T’es pas tombé amoureux de Jose, hein ?

Le coassement des grenouilles nous parvenait de plus en plus faiblement. J’ai entendu une sirène dans le lointain, des aboiements, le bruit sourd de la rivière. J’ai murmuré :

— Je crois que si.

Comment ça, partie à Salamanque ? — Mais oui, avec Clara et Pepo, chez les parents de Clara… Je t'assure, elle m'a dit qu'elle te l'avait dit ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu pour avoir une fille pareille !

Asunción, sa mère, ne s'expliquait pas comment Ana avait pu s'en aller en *oubliant* de me dire au revoir.

— Enfin… Ça ne fait rien, elle appelera, ou alors je le ferai, moi. Bon, il faut que j'y aille, Jose doit m'attendre.

— Ça oui, il est déjà dans sa chambre… Ah, Javier, ce que tu fais pour lui… Si tu n'étais pas là, il raterait encore ses examens, je ne sais plus comment m'y prendre…

— Je n'y suis pour rien, c'est lui qui travaille. Et il lui reste à les passer, ces examens, nous n'avons pas encore gagné.

— Oui, mais s'il réussit, ce sera grâce à toi et…

— Mais non. Ce sera grâce à lui. Allez, j'y vais.

— D'accord, Javier. À bientôt.

J'ai passé les après-midi de ces huit jours dans la chambre de Jose, pratiquement sans sortir. Le dernier soir, quelques heures avant sa première épreuve, il tremblait comme un jonc dans la bourrasque. Il avait tout faux. Il confondait Richelieu et Mazarin, Louis XIV et Louis XVIII, Austerlitz et Waterloo. Plus je l'interrogeais, plus il stressait et plus la peur lui faisait perdre ses moyens.

— Il faut recommencer au début, Javier. Je me souviens de rien, je sais rien.

— Tu sais tout par cœur. Tu as juste besoin de te reposer.

— Non, j'ai besoin de continuer à réviser. Sur la campagne de Russie, j'ai pas le début d'une idée, je te jure.

— Pour ce qui est de la campagne de Russie, tu en sais presque autant que Napoléon.

— Je t'assure que non.

— Et presque autant que moi. Or, après un été pareil, j'en sais plus long que Napoléon !

Il a éclaté de rire. Devant son sourire, une idée lumineuse a surgi sous mes yeux, comme un éclair. Le voir rire me donnait toujours des idées.

— L’examen est à seize heures ?

— Oui.

— Tu as ton sac de sport ?

— Bien sûr.

— Alors attrape-le, on y va.

— À cette heure-ci ? Où ça ?

— Traverser la Bérézina. Au nez et à la barbe des Russes.

Jose n’y comprenait rien.

— Traverser quoi ?

— On va à la piscine. Piquer une tête, ça te dit ?

— Mais il est deux heures et demie du matin !

— C’est encore mieux. À cette heure-ci, les Russes sont tous en train de dormir.

Il m’a regardé avec des yeux écarquillés, il a secoué la tête, radieux, bouche ouverte. J’ai passé la main dans ses cheveux. Une demi-heure plus tard, nous étions tous les deux en maillot de bain, assis au bout du grand plongeoir, en train de fumer. Nos jambes se balançaient, deux mètres au-dessus de la noirceur de l’eau. Il n’y avait pas un chat. Nous avions sauté par-dessus la grille de l’entrée avant de nous changer sur la pelouse. Les lumières blanches du bosquet, qui restaient allumées toute la nuit, éclairaient à peine l’herbe au loin et l’allée près de la haie. Là-haut, nous étions enveloppés par la pénombre, où seules brillaient les braises de nos cigarettes. Le ciel était couvert. Jose fumait à grandes bouffées.

— Tu es bien ?

— Oui, je suis très bien.

— Tu n’as pas froid ?

— Bah. Il fait pas froid du tout.

— Bien, alors on va commencer.

— Commencer quoi ?

— Tu voulais pas réviser ?

— Ici ? T’es tombé sur la tête ?

— Je te pose des questions et tu me poses des questions. Le premier qui se trompe part à l’eau.

Jose a éclaté de rire, il a jeté sa cigarette pour immédiatement en allumer une autre.

— Congrès de Vienne.

— Hé, hé, celle-là tu me la poses tous les jours. 1814.

— Le mois, Jose, le mois.

— Ah, oui. Septembre.

— Bien. L’initiateur de l’unification italienne ?

— Dis-donc, c’est mon tour.

— Ah oui, c’est vrai. Vas-y. Je t’écoute.

— Euh… Je sais pas, comme c’est toujours toi qui m’interroges… Voyons… Lafayette.

J’ai soupiré.

— Lafayette était un général français parti combattre pour l’indépendance des Nords-Américains, qui en ce temps-là étaient des gens très ennuyeux passant le plus clair de leur temps à prier – j’ai aspiré une profonde bouffée. Un romantique à une époque où il n’y avait pas encore de romantiques. Un idéaliste. Imagine Che Guevara dans une veste rouge à boutons dorés. Quelqu’un qui aimait la liberté par-dessus tout, quelqu’un qui rêvait d’un monde où les gens pourraient être heureux. Libres et heureux, Jose. Quelqu’un qui serait venu à trois heures du matin, avec toi et moi, s’asseoir sur le plongeoir de la piscine.

J’ai levé mes jambes pour les croiser sur le lacis de cordes qui entourait la grosse planche, j’ai appuyé mon dos sur son dos nu et, doucement, j’ai laissé aller ma tête jusqu’à ce que ma nuque s’appuie contre sa nuque.

— Ça va ?

Jose n’a pas répondu.

— D’accord, je considère ma réponse comme bonne. Voyons… le traité d’Utrecht.

J’ai senti Jose porter sa cigarette à ses lèvres, expulser lentement la fumée,

tousser légèrement, sans éloigner sa tête de la mienne.

— Jose, me dis pas que tu te souviens pas du traité d'Utrecht.

Il a murmuré :

— Tu es mon meilleur ami.

Les lumières de la ville poussaient leur éclat jaune jusqu'au flanc des nuages. Un sifflement lointain indiquait qu'au-dessus de nos têtes, le vent de la nuit agitait les feuilles des peupliers. J'ai fermé les yeux.

— Mauvaise réponse – ai-je dit en lui donnant une brusque poussée vers l'arrière. Dans le silence de la nuit, le plongeon de Jose a résonné comme un coup de canon. Il a mis du temps à émerger puis il est resté sous mes pieds, à faire du sur place.

— Elle est bonne, la Bérézina ?

— Si je te coince… – a-t-il soufflé. 1713 !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis 1713 ! Utrecht ! Et on a perdu… – de la main, il m'a envoyé une giclée d' eau. … Gibraltar et Minorque ! Attends que je remonte, tu vas voir !

— Tu veux la guerre, c'est ça ? Alors prépare-toi, Bonaparte, les Russes arrivent.

J'ai plongé la tête la première. Je suis entré dans l'eau près de lui, elle était étonnamment tiède. En apnée dans l'obscurité bleue, j'ai trouvé ses pieds. Je les ai tirés vers le bas. Il s'est retourné et m'a attrapé par la taille. Nous avons bataillé pendant quelques secondes. Sous l'eau, sa peau avait le velouté du savon. Nous sommes remontés à la surface, le souffle court. Nageant jusqu'à me coller devant lui, j'ai crié :

— Sous le règne de qui ?

— Quel pays ?

— Quelle question ! Ici !

— Euh…

Il a soufflé en secouant la tête, il essayait de reprendre haleine :

— …Felipe V.

J'ai feulé :

— Merde, mais tu sais tout par cœur, crapule !

Je l'ai envoyé au fond d'une forte poussée sur les épaules et j'ai filé à grandes brasses rapides vers l'autre bout de la piscine. Mais Jose nageait comme une loutre. Il m'a vite rattrapé, tiré par les pieds, enfoncé la tête sous l'eau et il a gagné la course. Quand je suis arrivé au bord, il m'attendait bien tranquillement, les bras appuyés sur les carreaux. Nous avions pied tous les deux. Je me suis mis à côté de lui. Je respirais bruyamment.

— Tu es sans doute très calé en histoire, mais question natation, je te bats, pas vrai ?

— C'est la cigarette.

Il est resté silencieux. Un moment après il a tourné la tête vers moi. À présent, les lumières du bois, plus proches, éclairaient la moitié de son visage, ses cheveux mouillés, les gouttes qui luisaient sur sa figure, son sourire. Il a dit :

— Et c'était une bonne réponse.

— Quoi ?

Il a murmuré :

— Quand je t'ai dit que tu es mon meilleur ami.

J'ai souri.

— Non, Jose – ma voix était calme. À la rigueur, je suis le deuxième. Ton meilleur ami, c'est toi.

J'ai vu, j'ai deviné, j'ai su que ses yeux brillaient. Il a décollé ses bras du bord de la piscine, s'est mis face à moi et m'a doucement enlacé, en me passant un bras autour de la taille et l'autre autour du cou. Il m'a délicatement étreint. J'ai refusé de continuer à lutter contre moi-même. Je l'ai pris dans mes bras et me suis mis à caresser la peau de son dos, si douce et glissante sous l'eau. J'ai laissé ma main voyager au ralenti entre ses épaules et sa taille, sans oser aller plus loin. Et soudain, en changeant de position pour faire passer le poids de mon corps sur l'autre pied, j'ai senti une pression contre mon ventre. Sous son maillot bleu, Jose avait une érection. Il a senti la mienne et s'est complètement figé. J'ai continué à caresser son dos, de plus en plus lentement.

— Javier.

— Oui.

— Tu trembles.

— Je sais. Toi aussi.

— Tu veux qu’on sorte de l’eau ?

J’ai soupiré, profondément, en fermant les yeux et j’ai laissé mon front reposer sur son épaule.

— Non.

— Il doit être dans les quatre heures du matin. Et je ne sais pas trop ce que je vais dire à ma mère…

J’ai pensé : « Dis-lui que cette nuit tu étais dans mes bras, à la piscine, dis-lui que tu me désirais et que je te désirais, bien que tu n’oses pas me l’avouer, comme tu n’oses pas non plus te l’avouer à toi-même ; dis-lui que tu m’as embrassé, que tu m’as couvert de baisers, que tu m’as mordu le cou jusqu’à me faire crier ; que tu m’as caressé, que nous avons roulé ensemble, nus sur l’herbe ; dis à ta mère que nous avons fait l’amour sous les réverbères blancs ; dis-lui que tu m’aimes, que chaque seconde que tu ne passes pas avec moi, tu étouffes, que tu tuerais pour moi. Dis à ta mère que… » Je lui ai soufflé à l’oreille :

— Tu as raison, allons nous sécher. Tu as ton examen demain et il faut que tu dormes.

— Si tu veux, on peut rester encore un peu.

— Non, Jose – j’ai écarté son bras de mon cou, l’ai éloigné tendrement, j’ai coiffé ses cheveux mouillés du bout des doigts, j’ai caressé sa joue, en souriant. Demain on joue gros. On aura tout le temps de se voir après.

Nous sommes sortis du bassin pour nous diriger vers l’endroit où nous avions laissé sacs et serviettes.

— Et t’as intérêt à marcher aussi bien que tu nages, parce que c’est pas dans les Pics d’Europe que tu vas me faire boire la tasse – j’ai souri.

— Il faut d’abord que je réussisse.

J’ai saisi son bras pour l’arrêter et retenant ma colère, j’ai dit :

— Tu vas réussir. Tu vas réussir tes cinq matières, ou je ne te le pardonnerais jamais.

Il a ri :

— D’accord, d’accord. Si tu le dis…

— Je le dis – ma voix n’était plus qu’un grognement. Je veux que je le dis !

On s’est habillés. Sur le chemin jusqu’à chez lui, on est passés devant le parc près de la rivière et j’ai distingué des ombres qui s’agitaient dans l’obscurité. Jose n’a pas eu l’air de s’en apercevoir. Quand nous sommes arrivés devant la porte d’entrée, il était cinq heures moins dix.

— Eh bien, le grand jour est arrivé.

— Ouais.

— Tu te sens bien ?

Il a souri en me regardant dans les yeux :

— Évidemment.

— Mieux qu’en partant ?

— Tu parles – il est resté silencieux un moment et m’a donné un léger coup sur l’épaule. Quel chance elle a, Ana, d’avoir un mec comme toi.

J’ai posé les yeux sur lui, sans savoir que répondre. J’ai pris sa main, que j’ai serrée fermement. Je me suis efforcé de sourire.

— Allez, Napoléon, les Russes se lèvent tôt. Et il faut que tu te reposes, parce que ces gars-là ne plaisantent pas. Au lit !

Il a eu un geste complice de la tête.

— À demain, Javier.

— À demain, petit.

Il n’a pas bougé, comme s’il attendait quelque chose.

— Alors, tu me souhaites pas bonne chance ?

— Non. Tu n’en as pas besoin. Allez, file.

Son sourire. Son éternel geste, la main légèrement levée en signe d’adieu. La porte en verre se refermant devant moi, le faible éclairage de l’ampoule dans l’escalier… J’ai calculé le temps qu’il mettrait pour arriver en haut, je l’ai imaginé en train de grimper les marches deux à deux, comme à son habitude. J’ai traversé pour gagner l’autre trottoir, je me suis appuyé contre le mur et j’ai allumé une cigarette. Lumière à sa fenêtre, une minute, deux. Puis l’obscurité. Silence. Une insupportable sensation de solitude, de honte, d’échec, de soif. « Merde », j’ai jeté ma cigarette au loin, « De la merde, tout ça c’est de la merde et je suis qu’une merde. »

Je me suis dirigé à pas pressés vers mon immeuble. Après avoir ouvert la porte du vestibule, j'ai dissimulé mon sac derrière la grille noire de l'ascenseur et je suis ressorti à l'air libre de la nuit. Décidé, j'ai traversé la rue en franchissant le terre-plein, j'ai marché quelques mètres dans l'avenue illuminée avant de plonger dans la noirceur du parc. Sans hésiter, je me suis enfoncé dans les ténèbres du bosquet et je me suis installé au bout, sur le parapet en pierre, dos à la rivière. Les lumières de l'autre rive brillaient, mais trop loin. J'ai attendu que mes yeux s'habituent au noir. J'ai croisé les jambes et allumé une cigarette.

Çà et et là, protégées par le silence et l'obscurité régnant dans le bois, j'ai commencé à distinguer des silhouettes noires qui déambulaient doucement ; tantôt elles se croisaient, tantôt elles disparaissaient. L'une d'elles a paru jaillir de la haie la plus proche. Je l'ai vue se diriger lentement vers l'endroit où je me tenais. Quand elle est passée devant moi, à deux mètres à peine, j'ai pu mieux la distinguer : il s'agissait d'un homme d'une cinquantaine ou d'une soixantaine d'années, gros, avec des lunettes. Il me souriait. J'ai violemment détaché mon regard du sien et j'ai regardé sur ma droite : il n'y a rien de plus triste qu'un pauvre vieux affublé d'un blouson de cuir et d'un pantalon moulant. Il s'est arrêté un peu plus loin, à ma gauche, près du pont, et s'est lui aussi appuyé contre le parapet, sans cesser de me mater. J'ai continué à fumer.

Il est arrivé deux minutes après. Il est passé devant nous, m'a jeté un coup d'œil en coin et s'est installé à son tour sur le muret de pierre, à quelques mètres sur ma droite. Une vingtaine d'années, blond, une longue mèche de cheveux lui couvrait le front et presque tout l'œil gauche. Le jean ostensiblement déchiré, il était torse nu sous sa veste, également en jean. Les yeux fixés sur les lumières de l'avenue, il ne m'a pas regardé une seule fois.

Tout s'est passé en une seconde. J'ai entendu les pas du vieux qui approchaient. Je me suis redressé et j'ai marché vers le jeune. Je me suis arrêté devant lui.

— T'as du feu ?

— Ouais. Mais tu fumes déjà, mec.

— Je sais.

Il a ri. J'ai deviné, plus que vu, un beau visage. J'ai eu la sensation fugace d'avoir déjà croisé cette tête-là.

— D'accord, d'accord. Mais tu vas devoir me rendre un petit service en échange, O.K. ? Tu sais, quelque chose, un coup de pouce, un peu de blé…

Ton âpre, professionnel, insultant. J’ai aspiré une longue bouffée avant de jeter ma cigarette.

— Tu sais bien qu’à cette heure, Dieu en personne n’oserait pas se trimballer ici avec du fric dans les poches.

— Lui, là-bas, je suis sûr qu’il en a.

— Qui ?

— Le type qui te suit.

— Ah ouais, eh ben t’as qu’à aller le voir. Salut.

J’ai fait demi-tour pour me diriger vers le bois.

— Attends, te fâche pas !

Il s’est écarté du parapet et il est venu près de moi.

— T’es sûr que t’as pas de thune ? Rien ? Tu vois mec, je suis dans une mauvaise passe…

— Et moi c’est probablement pire. Si tu savais.

Il m’a scruté des pieds à la tête, puis il a regardé à droite et à gauche.

— C’est que moi, je suis pas porté sur les mecs, tu vois.

— Oui, je vois ça.

— J’ai une gonzesse, mec, une petite amie, une vraie. Mais j’ai besoin de thune.

— Eh bien désolé, mon vieux. Il y a d’ autres personnes ici et je suis sûr que tu obtiendras ce que tu veux.

Il ne bougeait pas, les pouces enfoncés dans les poches de son jean.

— T’as une clope ?

Je lui en ai tendu une. En éclairant son visage avec mon briquet, j’ai vu qu’il me regardait en souriant. Il a tiré sur sa cigarette avec la force de quelqu’un qui a compté les heures passées sans fumer.

— T’as quelque part où aller ?

— Non, et toi ?

Il est resté silencieux un moment, les yeux tournés vers le bois. Puis il a dit :

— Viens, il y a un endroit là-bas.

Je l’ai suivi, sans jamais me mettre à sa hauteur. Le coin où il m’a emmené était malodorant et obscur, derrière une espèce de baraque en ciment peinte en jaune. Devant et jusqu’au trottoir éclairé de l’avenue, un peu plus loin, s’étendait une sorte d’enclos délimité par un petit circuit goudronné où, l’été, les enfants des écoles apprenaient à conduire des karts et à faire du vélo.

— Ici on sera très bien, mec.

Il s’est adossé contre le mur. Ça sentait l’urine. Je me suis mis à côté de lui, sans le regarder.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Je te plais pas ?

— Si, tu me plais.

— Alors ? T’es encore fâché à cause de cette histoire de fric ? J’ ai respiré profondément, je me suis tourné à demi et je l’ai pris dans mes bras. Je l’ai embrassé dans le cou.

— Dis-donc, t’es un romantique toi, hein ?

Sans cesser de l’embrasser, j’ai avidement caressé son dos, sa poitrine (qu’il avait douce), ses hanches, ses épaules. Sa veste en jean est tombée par terre. J’ai appuyé ma taille contre la sienne et j’ai immédiatement remarqué que sa queue était tendue. J’ai mis mes deux mains sous son pantalon. Son petit cul s’est subitement durci. Alors, d’un brusque mouvement de la tête, il m’a embrassé sur la bouche. J’ai senti qu’il m’enfonçait sa langue presque jusqu’à la gorge. J’ai répondu avec violence, en mordant ses lèvres, que j’ai frottées contre les miennes, j’ai passé ma langue sur et sous la sienne, j’ai mouillé son menton de salive, je le lui ai sucé et j’ai poussé ma langue aussi loin que possible, tandis qu’il déboutonnait nerveusement ma chemise et que je faisais la même chose avec son pantalon.

— Putain, mec, comment tu embrasses ! T’arrête pas, continue, tu me mets dans un état…

J’ai senti sa main appuyer sur ma braguette et soudain, il s’est immobilisé, surpris.

— Qu’est-ce que t’as ?

— Je sais pas.

Grâce aux lumières de l’autre rive, j’ai pu voir sa façon de me regarder. Il

souriait avec tristesse. Il a déposé un petit baiser sur mes lèvres.

— T’es en train de penser à quelqu’un d’autre, c’est ça ?

J’ai fait oui de la tête. Il a hésité un moment, puis du dos de la main, très doucement, il a commencé à caresser ma poitrine nue.

— Tu veux qu’on arrête là ?

— Non.

J’ai senti ses jointures se mouvoir dans le duvet fourni de mon torse, puis ses mains, ensuite son avant-bras qui ne se contentait pas de me caresser, mais était occupé à voyager sur moi de bas en haut.

— Comme tu voudras…

Lentement, en le regardant droit dans les yeux, j’ai déboutonné mon jean et je l’ai laissé glisser sur mes chevilles. J’ai posé mes mains sur ses épaules et je lui ai dit :

— Arrange-moi ça, je suis sûr que tu sais comment il faut s’y prendre.

Il a souri avec une expression malveillante avant de s’accroupir. J’ai fermé les yeux. Immédiatement m’est apparu le visage trempé de Jose en train de me regarder, dans la piscine, un moment plus tôt. Avec délicatesse, le garçon a introduit ma queue dans sa bouche. Tu parles qu’il savait s’y prendre ! Sa langue glissant avec la plus extrême légéreté sur le bout, autour du gland ; sa bouche qui s’ouvrait, accueillait, abritait tout mon sexe et le tétait avec une lenteur exaspérante ; son nez, son front, sa mèche de cheveux blonds qui frottaient doucement mon ventre et s’écartaient, pour revenir aussitôt ; la chaleur, l’humidité que je sentais jaillir du centre de mon corps ; ses mains qui caressaient mon cul devenu dur comme du bois ; ses lèvres et sa langue qui s’attardaient de temps en temps sur mes couilles, dans le duvet de mon pubis, l’embrassant et le léchant, pour aussitôt recommencer à dévorer ma queue ; Jose qui m’enlaçait dans l’eau, son sexe dressé sous le maillot de bain bleu heurtant brusquement le mien, mes mains se promenant de sa nuque à ses reins ; Jose me regardant, Jose accroché à moi.

Le type a toussé et a retenu un haut-le-cœur.

— Mais où est-ce que tu vas comme ça…

— Continue, je t’en supplie.

Ma queue, humide de salive, pointait péremptoirement vers le ciel étoilé.

— Ne jouis pas tout de suite, hein ?

— T’inquiète pas. Continue.

— Putain, mais c’est que t’en tiens une bonne, mec. Quand je pense que tu partais mal.

Il me l’a sucée encore, mais plus vite cette fois, en rythme, tout en me caressant les couilles. « Si tu veux, on peut rester encore un peu », avait dit Jose. Pourquoi n’avais-je pas osé ? Pourquoi ai-je remarqué sa peur et vu qu’il tremblait ? Pourquoi n’ai-je pas fait le pas que peut-être (peut-être ?) il attendait que je fasse ? Je pouvais voir son visage, je pouvais voir chaque millimètre de son visage tout près du mien ; comment savoir s’il attendait un baiser, tandis que ma main, sous l’eau, frôlait à peine son dos… J’ai senti mes genoux mollir et tout se brouiller dans mon esprit.

— Arrête – j’ai relevé sa tête de mes deux mains. Du calme, il est encore trop tôt pour rentrer.

Il a eu un rire bref et s’est mis debout. Je l’ai attrapé par les aisselles pour l’appuyer contre le mur et je me suis agenouillé devant lui. Sa queue raide, pas très longue ni très grosse, semblait près d’éclater. J’ai commencé à mouiller ses couilles de salive, je les faisais tourner lentement, en les léchant de toute la surface de ma langue ou en les frôlant à peine avec la pointe. Ensuite, j’ai enfoncé son sexe dans ma bouche. C’était salé. Peu à peu je me suis mis à remuer la tête : mes lèvres entouraient le bout de sa bite puis avançaient, faisant pression comme un anneau sur chaque millimètre de peau, jusqu’à ce que ma gorge sente la présence de ce qui y entrait et s’ouvre docilement ; j’ai fait glisser ma bouche en arrière, puis encore en avant, de plus en plus vite. Je lui ai caressé le ventre, la poitrine, les tétons qu’il avait durs, la taille ; sans interrompre le mouvement de ma bouche, j’ai laissé mes mains courir sur ses cuisses, sur ses petites couilles fermes, puis j’ai passé un doigt sur le court espace qui les séparait du trou du cul. J’ai senti qu’il tremblait et que ses mains plongeaient dans mes cheveux. Il haletait.

— Putain… Putain…

Je me suis essuyé les lèvres d’un revers de main.

— Tu vas jouir ?

— Je crois que ça va pas tarder.

— Et… t’as rien d’autre en tête ?

Nos regards se sont croisés verticalement.

— Ça dépend de ce que toi, t’as en tête.

Je l’ai brutalement attrapé par les hanches pour le retourner et l’ai obligé à écarter les jambes. J’ai ouvert son cul avec mes mains pour y plonger ma langue aussi loin que possible. Il gémissait, hors d’haleine, la joue et les bras collés sur le mur en ciment sale. J’écrasais rageusement mon visage contre la surface charnue, durcie, la pointe de ma langue transperçait ce trou qui se dilatait, humide, salé, âcre, de plus en plus élastique, de plus en plus avide. Entourant sa taille, j’ai attrapé sa queue et commencé à le masturber. Sa main a aussitôt saisi la mienne pour me retenir. Il a soufflé :

— Du calme, du calme, mec, tu vas me tuer.

Il s’est retourné, le souffle court, la bouche ouverte, et m’a relevé. Il avait les cheveux en bataille, il était beaucoup plus beau qu’avant. J’ai frissonné quand il m’a caressé les couilles, la queue tendue. Ensuite, d’un geste rapide, il s’est débarrassé de ses tennis sales et de son jean ; complètement nu, il m’a tourné le dos, s’est plié en deux contre le parapet, la tête vers la rivière et il a écarté les jambes devant moi.

— Vas-y, dépêche-toi. Mais fais attention, hein ?

— On peut nous voir de n’importe où.

— Et alors, les gens n’ont qu’à aller se faire foutre. À cette heure-ci, aucun risque de voir débarquer les flics. Vas-y, mais doucement, mets un peu de salive.

J’ai craché dans ma main pour lubrifier une nouvelle fois le bout de ma queue et son trou du cul, dilaté, tiède. Quand j’ai appuyé pour la première fois, il s’est contracté.

— Attention, attention, mec.

— Je fais attention. Détends-toi.

D’abord un centimètre, puis deux. Je bougeais avec toute la délicatesse dont j’étais capable. Il était toujours tendu. Un peu plus, encore un peu. Quand mon gland est entré complètement dans son sphincter, j’ai pris sa bite pour la lui caresser.

— Tout doux, tout doux, mec, hein ?

— T’inquiète.

Soudain, j’ai senti qu’il cambrait la taille et commençait, très lentement, à

pousser vers moi. Manifestement, il n’en était pas à sa première expérience… Et il avait prétendu ne pas aimer les mecs. Petit vicieux.

— Vas-y, encore un peu. Comme ça. Pas si vite. Putain, pourquoi t’as pas apporté de Nivea…

— Quoi ?

— Rien, continue. Attends, laisse-moi la mettre, toi tu restes tranquille, d’accord ?

Peu à peu j’ai senti la tiédeur de son cul envelopper ma queue, l’absorber lentement, la serrant, se dilatant, puis serrant de nouveau. Il faisait avec son cul ce qu’il avait fait juste avant avec la bouche. J’avais les jambes tendues et mes genoux tremblaient violemment.

— C’est bon, elle y est toute là, non ?

— On en est à la moitié.

— La moitié ? Putain. Tu vas me déchirer, mec.

Ma bite était en train de me brûler. J’ai décidé de laisser tomber les atermoiements.

— T’as mal ?

— Presque plus.

— Très bien, tu l’auras voulu.

— Attends, attends, attends !

J’ai passé outre. Je l’ai agrippé par les épaules et j’ai poussé. J’ai senti qu’il s’ouvrait comme une orange. Ça n’a pas été une attaque violente, j’ai simplement poussé jusqu’à ce que son cul touche mon ventre. Il a frissonné, je l’ai entendu retenir un cri. Je suis resté un instant à m’enfoncer, immobile ; ensuite je me suis retiré pour entrer de nouveau, avec plus de force cette fois.

— Tu me tues, la vache, tu vas me tuer…

— On laisse ça pour une prochaine fois ?

— Alors là pas question. Vas-y.

Je l’ai pénétré à fond d’un seul coup, sans lui lâcher les épaules. Quelque chose comme un sanglot m’est parvenu. J’ai commencé à bouger, à lui frapper les entrailles, d’avant en arrière, pour lui faire sentir toute la longueur de ma

queue, encore et encore, tandis qu'envahi par un sentiment de vengeance, de rage, je voyais défiler devant mes yeux Jose en train de me regarder nu au sortir des douches, Jose pleurant sur mon épaule dans sa chambre, Jose le sexe dressé sous son maillot de bain bleu, me frôlant sous l'eau, fils de pute, de quoi as-tu si peur, pourquoi me regardes-tu comme ça, pourquoi faut-il que tu sois si férocement beau quand tu souris, pourquoi n'oses-tu pas m'aimer, prends ça, salaud, prends ça, là oui, violemment, jusqu'au milieu de ton ventre, jusqu'à faire jaillir ce *je t'aime* coincé au fond de ta gorge, prends ça, putain de salaud, prends ça, mon amour, mon amour, à présent tu ne peux plus te défendre, tu ne peux plus te fuir toi-même, tu ne peux plus me fuir, prends ça…

— Attends, une seconde !

— Quoi ?

J'ai ouvert les yeux. Il s'est redressé, a fait volte-face. Il était en nage, hors d'haleine, et fixait sur moi ses yeux écarquillés. Il a soufflé deux ou trois fois. D'un mouvement d'une extrême agilité, il s'est allongé sur le dos contre le parapet et a entouré mon cou de ses jambes, les chevilles croisées derrière ma nuque.

— Attrape-moi par les épaules, comme tout à l'heure. Et me fais pas tomber à l'eau.

J'ai compris ce qu'il voulait. J'ai encore mouillé de salive son trou du cul, davantage ouvert à présent, et je l'ai pénétré sans hésiter, rageusement, d'une seule poussée, le transperçant le plus loin possible. Les mains agrippées à ma chemise, il me regardait, le visage tendu, les yeux grands ouverts ; dans son expression je lisais quelque chose qui ressemblait à un sourire.

— Nom de Dieu. Comme ça, comme ça. Nom de Dieu…

J'ai replongé en lui, encore et encore, encore, encore. Il m'a semblé qu'il était en train de se déchirer la peau du dos contre la pierre, mais ça m'était égal. J'avais toujours dans la bouche ce goût de sel, de sang, de colère, pendant que je défonçais ce petit cul sans défense qui faisait l'impossible pour s'accrocher à moi. Il a lâché l'une de ses mains pour se masturber, sans cesser de m'observer. Moi, je le fusillais du regard comme si tout était de sa faute, en l'embrochant comme un mouton, comme un ennemi, comme les baïonnettes des soldats russes transperçant les Français sur la surface gelée de la Bérézina, Jose me résistant, presque en apesanteur dans l'eau sombre, la peau lisse de Jose fuyant mes mains, m'échappant, glissant entre mes doigts tel un poisson craintif et souriant. Jose qui…

— Continue, allez. Continue ! Vas-y ! Allez, baise-moi !

Il a tremblé, s'est tordu, s'arc-boutant jusqu'à former un pont, sa tête retombant en arrière, vers l'abîme noir de la rivière ; il m'a fait mal au ventre en s'enferrant sur ma queue d'une poussée brutale. C'est à peine si j'ai pu distinguer, dans la pénombre, le violent jet de sperme qui a giclé sur sa poitrine. Je suis resté immobile un instant. Sans me donner le temps de réagir, il a planté ses yeux dans les miens, a serré les dents, passé ses mains derrière mon cou et, se détachant du parapet, il s'est brutalement suspendu à moi. Ma queue s'est incrustée dans ses entrailles, plus profondément qu'avant. On a dû entendre son cri dans tout le parc. En le soutenant, j'ai tourné sur moi-même pour m'appuyer contre le muret et je l'ai laissé me masturber avec son cul, à la force de ses bras, se redressant puis s'empalant sur moi, sauvagement, férocement.

— Vas-y, vas-y… Comme ça… Embrasse-moi, salaud.

J'ai enfoncé ma langue dans sa bouche. Accroché à mon cou, nu, les chevilles appuyées contre l'aspérité de la pierre, il s'est cloué sur ma bite de toutes ses forces, une fois, deux, trois, je ne sais combien, jusqu'à ce que le fond de mes yeux soit envahi d'une nuée rouge, un lent coup de marteau qui me brisait la poitrine, tu ne sais pas ce que tu représentes pour moi, tu ne sais pas ce que tu es en train de faire, un vent liquide qui m'a embrasé les poumons, ma joue contre la joue de Jose, une subite sensation de vertige qui m'a contraint à ouvrir les yeux, ma queue enterrée jusqu'au dernier centimètre dans le cul de ce type, ma queue serrée contre le maillot de bain bleu de Jose, et j'ai explosé, j'ai inondé le ventre du garçon d'une marée de colère, de vengeance, de peur, de détresse, sa langue à lui se frottait impérieusement contre ma langue, ignorant que ce n'était pas lui que j'embrassais, lui et sa belle mèche blonde lui tombant sur le visage, les cheveux noirs et mouillés de Jose lui tombant sur le front, ses doigts dans mes cheveux, pressant ma nuque, plongeant ma bouche dans la sienne sans savoir qu'à cet instant, cette bouche n'était pas la sienne, le dos caressé par mes mains épuisées et qui ressemblait tellement, tellement, à la peau dont je conservais encore le contact humide et volatil sur mes doigts, ces lèvres qui s'écartaient des miennes pour se mettre à déposer de petits baisers sur ma figure, mon nez, mon front, mes yeux.

— T'es une sacrée bête, mec.

Ma bite, toujours raide, était encore en lui. Il me souriait en haletant.

— Ça va ?

— Bien. Très bien. Et toi ?

— Putain. Tu m’as crevé, mais tu baises comme un dieu. Attends, je vais sortir, d’accord?

Il a appuyé la plante des pieds sur le parapet, s’est libéré et s’est mis debout d’un bond. Il a arrangé ses cheveux, sans cesser de me regarder. J’ai dit :

— Attends, je vais prendre un mouchoir, t’as la poitrine dans un sale état.

— D’accord, merci.

J’ai reboutonné ma chemise et mon pantalon. Il a ramassé ses vêtements éparpillés sur le sol poussérieux et s’est rhabillé. J’ai allumé une cigarette.

— Tu m’en files pas une ?

— Ah, si. Pardon.

Nous nous sommes tous les deux accoudés au muret et nous avons contemplé le fleuve. À notre droite, très loin, derrière les montagnes encore invisibles, on commençait à deviner une timide lumière bleue. Il a tiré profondément sur sa cigarette. La braise a éclairé un instant son visage et j’ai pu constater qu’il était sérieux.

— T’as Jose dans la peau, pas vrai ?

— Qui ça ?

Il a recommencé à fumer et s’est tourné vers moi.

— Je sais pas. T’étais en train de me baiser et t’arrêtais pas de répéter : « Jose, Jose. »

— Moi ? J’ai rien dit.

Il s’est tu et a détourné le regard vers la rivière. Sur l’autre rive, une femme montait d’un pas rapide l’escalier du pont.

— Ça craint de se faire enfiler par un mec qui pense à quelqu’un d’autre.

— Je suis désolé. Excuse-moi.

— Non, je le savais déjà de toute façon, ça se voit comme le nez au milieu de la figure que t’es accroché. Et franchement, je m’en fous.

La femme est arrivée en haut de la passerelle et a avancé d’un pas décidé vers la rive où nous nous trouvions. Il m’a semblé qu’elle nous observait. J’ai consulté ma montre.

— Le jour se lève. On ferait mieux de partir, non ?

— Ah, d’accord – il y avait une soudaine âpreté dans sa voix. Ça t’a plu ?

— Oui, bien sûr.

— Super. Alors, je peux te demander une faveur ?

Je lui ai souri. J’ai vu qu’il était toujours sérieux. Un brusque coup de vent m’a fait frissonner.

— Pour te dire la vérité, j’en ai, de l’argent. Trois mille pesetas. Ça te va ?

Il a tendu la main, les yeux toujours rivés aux miens, me jetant au visage une expression de mépris que je n’ai pas compris.

— Ça me va – il a ramassé l’argent sans y accorder un regard, l’a froissé et fourré machinalement dans la poche de sa veste en jean. Mais c’était pas ce que je te demandais, mec.

— C’était quoi ?

Je me suis inquiété. La femme du pont avait disparu. On était absolument seuls.

— Rien, laisse tomber.

— Non, dis-moi.

— Ça fait rien, mec – il murmurait, fuyant à présent mon air inquiet. T’as eu ce que tu voulais, moi aussi. De toute façon, on se reverra.

Il a tourné les talons. Je l’ai immédiatement retenu par le bras.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Moi ? Rien.

— Alors ?

Il a sifflé haineusement :

— Alors lâche-moi le bras, tu veux ?

J’ai laissé retomber ma main. Nos regards se croisaient comme des poignards effilés. Il a ajouté à voix basse :

— Je voulais juste te demander de me rouler une pelle comme tout à l’heure, parce que t’embrasses super bien. Mais visiblement, t’es bien le même fils de pute que tous les autres. Je me tire. Adieu.

Il s’est dirigé vers le pont. J’ai mis un moment à réagir.

— Eh ! Attends !

Il s’est arrêté, retourné, m’a jeté un œil indifférent. Je me suis avancé vers lui. Il a voulu s’écarter, mais je ne lui en ai pas laissé le temps, j’ai pris sa tête entre mes mains. À la lumière du jour qui se levait, son corps mince et agile, ses cheveux en désordre, son visage où flottait l’amertume, ses yeux fatigués, je les ai trouvés très beaux. Je lui ai souri.

— Ça ne se fait pas comme ça, jeune homme.

— Quoi ?

— Le problème, c’est que tu embrasses comme si tu débouchais un lavabo. Regarde…

Sans que je lâche son visage, mes lèvres ont frôlé les siennes : un contact léger, sec, tremblant, indécis, se posant à peine sur sa bouche surprise, tranquille, comme un oiseau en papier se poserait sur un oiseau en papier. Il a voulu ouvrir les lèvres ; je l’en ai empêché. C’est ma langue qui s’est promenée sur sa peau, s’est frayé un passage et a joué un moment avec ses dents, avant de tracer son chemin lentement, très lentement, vers l’intérieur et ce goût déjà connu, vers ce lieu d’abord envahi mais à présent visité avec tendresse ; sa langue a heurté la mienne comme par hasard, elles se sont touchées, reconnues, ont échangé des secrets, des caresses et des lenteurs, des jeux enfantins, avec beaucoup de douceur et de simplicité… J’ai su brusquement que j’étais en train de lui caresser le visage, c’était enfin son visage et plus celui d’un autre, mes doigts frôlaient à peine son oreille qui frémissait, ses cheveux sur le front, son dos si doux qui avait la chair de poule. Je l’ai embrassé sur la joue.

— C’est mieux comme ça, non ?

Il m’a regardé longuement et son sourire est revenu.

— Oui. C’est sûr. Putain, ce que tu embrasses bien, Javi.

Nous sommes restés sereinement enlacés au beau milieu du parc, dans la lumière craintive de l’aube.

— Comment tu connais mon nom ?

— C’est toi qui me l’as dit.

— Je ne te l’ai pas dit.

— J’ai pas pu l’inventer… – il a ri.

Nous nous sommes séparés. Il m’a adressé un clin d’œil puis s’est dirigé vers

le pont en boutonnant sa veste. Moi, j’ai marché vers l’avenue et ses lumières jaunes loin du charme de la première clarté du jour, quand sa voix m’est parvenue.

— Javi !

Je me suis retourné.

— Tu oublies tes clopes !

Il m’a lancé le paquet qui est retombé quelques mètres devant moi, dans l’obscurité. Quand je l’ai ramassé, le garçon avait disparu sur le chemin du pont.

« Il ne m’a même pas dit son nom, ou plus exactement, soit il ne me l’a pas dit, soit je ne m’en souviens pas. » J’ai traversé l’avenue, grimpé sur l’herbe du parterre et je suis arrivé devant chez moi.

En ouvrant, je suis tombé sur Tacho, le concierge, qui passait la serpillière dans l’entrée en marbre. Je l’ai salué avant d’entrer dans l’ascenseur en bâillant. J’ai ouvert la porte de l’appartement en faisant très attention : mes parents dormaient encore. Sur la pointe des pieds, je suis allé à la salle de bain pour prendre une douche rapide. Un moment plus tard, dans ma chambre, cherchant une dernière cigarette avant de dormir, je suis resté interdit un instant. J’avais un paquet de cigarettes dans les deux poches de mon pantalon.

Il y avait plus d’une heure que j’attendais sur le trottoir en face du lycée, grillant cigarette sur cigarette, m’asseyant sur la rambarde d’un perron, me levant, me rasseyant, regardant ma montre toutes les trente secondes, comptant les voitures, les réverbères, les passantes habillées en rouge, calculant la durée de chaque couleur du feu tricolore, fumant de plus belle. C’était le matin de sa dernière épreuve. Quand je l’ai aperçu au milieu du groupe qui avançait sur l’allée centrale de la cour, j’étais sur le point d’exploser. Jose m’a vu de loin et a levé la main comme à son habitude, sans cesser de parler avec ses amis ; ils étaient cinq ou six. Sous le bras, il portait son cartable noir et son dictionnaire. J’ai vu qu’il souriait (« C’est de bon augure », ai-je pensé, « Même si avec lui, on ne sait jamais »). Mon cœur cognait dans ma poitrine mais j’ai joué les impassibles et je me suis assis tranquillement sur le muret. À la grille de l’entrée, Jose a laissé les autres. Après avoir regardé à droite et à gauche, il a traversé la rue en courant jusqu’à l’endroit où je me trouvais. Il m’a salué d’un léger coup sur l’épaule.

— Comment va ? T’es là depuis longtemps ?

— Non, je viens d’arriver.

— Mmmh, menteur.

— Pourquoi ?

— Parce que tout ça, je suis sûr que c’est toi qui l’as fumé.

Le sol était couvert de mégots.

— Ouais, ça fait peut-être déjà un moment.

Jose s’est assis près de moi. Il a pris la cigarette allumée que je lui tendais. Lui aussi s’efforçait d’avoir l’air impénétrable. La petite crapule.

— Alors, tu vas finir par me raconter, oui ?

— Quoi ?

J’ai expiré profondément.

— Jose, je vais devoir insulter ton père et tu sais que j’aime bien ce monsieur.

Il a ri, diabolique.

— D’accord, d’accord… tu veux que je commence par les mauvaises nouvelles ou par les pires ?

Mon sang s’est figé.

— Les mauvaises. Si je dois t’assassiner, je préfère que ce soit pour une bonne

raison.

— Bon, alors les mauvaises. On vient d’afficher deux autres notes, tu veux voir ?

— Non. Dis-les moi.

— Attends, je me rappelle plus…

Je me suis demandé un moment s’il valait mieux l’étrangler ou juste lui fracasser le crâne contre le sol.

— En physique, passable.

— Bien – j’ai retenu mon cri, mais je ne pouvais pas dissimuler le tremblement de ma main qui tenait la cigarette. Ça fait trois sur trois.

— Mais en littérature…

Je me suis mis debout d’un bond.

— Jose, arrête de déconner, ils peuvent pas t’avoir recalé en littérature, sur Calderón tu t’es débrouillé mieux que si c’était lui qui avait écrit ton devoir.

— Attends mon vieux, pas si vite… En littérature, très bien. Hé, hé. Ça nous fait donc quatre sur quatre…

Je me suis rassis. J’ai appuyé les coudes sur les genoux et mis la tête dans les mains.

— Très bien ?

— Oui.

— Sûr ?

— Évidemment, va constater par toi-même.

Je me suis moqué :

— C’est pas beaucoup, vu tout ce que tu savais.

Jose a éclaté de rire.

— Toi alors…

Je l’ai regardé. Il était radieux. J’ai avalé ma salive. J’ai prié le Ciel de toutes mes forces pour que le monde s’arrête pour toujours à la seconde exacte où Jose a posé les yeux sur moi, avec le sourire le plus aveuglant qu’il m’adresserait jamais. Je me suis rappelé l’expression renfrognée, hésitante, l’air revêche de

l’époque où l’on venait de faire connaissance. Comme il avait changé, combien il avait changé. Comment était-il possible que la confiance en soi ait affleuré de cette manière, progressivement, sur sa peau, son visage, dans ses yeux, jour après jour, semaine après semaine, lui transmettant une beauté resplendissante, intemporelle, presque angélique : la beauté que seul donne le bonheur. À cet instant, Jose était l’être le plus beau de toute la terre.

— Alors, tu dis rien ?

J’ai tiré profondément sur ma cigarette et j’ai jeté un coup d’œil vers la cour du lycée, avec une sérénité feinte.

— Et aujourd’hui ?

— Pfff, tu pourrais quand même me féliciter, non ?

Le doux plaisir de se refuser au plaisir. Je n’ai pas bougé. Je ne l’ai pas regardé.

— Comment ça s’est passé aujourd’hui, Jose ?

— Eh bien, pas mal, sans plus…

Il s’est jeté en arrière, a allumé une autre cigarette avant de croiser les jambes avec indifférence :

— La nana est arrivée avec presque dix minutes de retard.

— Ouais. Continue.

— Donc, dix minutes de moins pour l’examen, tu te rends compte… Parce qu’elle nous a dit que l’heure de sortie ne changerait pas ! Tu crois que c’est… ?

— Oui, oui, oui, oui. Allez, la suite.

— Bon, alors elle est entrée avec son tas de papiers et elle nous a pris la tête, il fallait qu’on s’installe autrement, qu’on se sépare, pour que personne ne copie. Encore cinq minutes de perdues. C’est incroyable, parce que…

J’ai hurlé :

— Jose !

— Quoi ?

— Comment s’est passé ton putain d’examen ! Tu vas me filer un infarctus ! Arrête de tourner autour du pot !

Son rire, perfide et heureux, m’a fait l’effet d’une cloche de verre. Il a jeté son

bras autour de mon cou et a posé sa bouche près de mon oreille. Prenant une voix caverneuse, il a murmuré :

— *Non es eques, Quare…*

— … *Non sunt tibi millia centum* – ai-je complété machinalement, sans croire ce que j'entendais.

— Très bien, prof, tu le sais vachement bien.

Je l'ai regardé avec des yeux exorbités. J'ai hurlé :

— *Omnia si quœras, et Rhodos exsilium est* !

— Exactement.

— Suétone !

— Ben oui.

— Tibère ! Les *Vies des douze césars,* de Suétone !

— Caius Suetonius Tranquillus – a-t-il complété en levant comiquement un doigt, se retenant de rire.

— Mais mon salaud, ce texte, tu le sais par cœur !

— Tellement par cœur que…

J'ai pris la main qu'il avait posée sur mon épaule.

— Alors, qu'est-ce que t'as fait ?

— Ben rien, la traduction, l'analyse, qui était très facile, le commentaire historique, une petite signature et au revoir.

— Mais… mais… ça t'a pris combien de temps ?

— Bah, pas beaucoup. À peu près vingt minutes. Je suis sorti le premier.

Je lui ai serré la main de toutes mes forces, puis je la lui ai tordue pour lui coincer le bras dans le dos. Mort de rire, il essayait de se libérer. Je hurlais en le ceinturant :

— Mais… espèce de fils de pute ! T'es le plus grand fils de pute que je connaisse ! Quand je pense que je suis resté planté ici toute la matinée, à compter les bagnoles !

Il m'a regardé, heureux :

— Je t'ai vu par la fenêtre.

— Mais, alors… – j’ai plongé ma main dans ses cheveux, je lui ai attrapé la nuque.…alors ça fait cinq sur cinq ! T’as tout eu ! T’as réussi !

— Tu as réussi – a-t-il rectifié, brusquement calme. Tu m’as aidé.

— Non, j’ai aidé à ce que tu t’aides. C’est toi qui as gagné la guerre, Bonaparte.

— Tu sais bien que non, Javier.

Il parlait à voix basse, ses yeux noirs me transperçaient le cœur. Il souriait, comme il souriait ! Il a repris :

— Bon, tu vas finir par me féliciter, oui, ou il faut qu’on attende la proclamation des résultats ?

Je me suis mis debout.

— Viens là, ravissant petit moustique.

Il s’est redressé lentement, sans cesser de me regarder, et s’est planté devant moi, illuminé par son sourire, plein de la tranquillité sereine d’un jeune dieu. Je me suis jeté sur lui. Je l’ai serré avec toute la fureur du monde, jusqu’à ce que sa poitrine me fasse mal en s’écrasant contre ma poitrine, jusqu’à ce qu’entre nous, il n’y ait plus de place pour autre chose, pour personne, lui pour moi, tout pour moi, rien que pour moi en cet instant lumineux où rien que lui et moi, personne d’autre que lui et moi, vivions dans l’univers, ses hanches étroites collées à mes hanches, à mon infini bonheur, au plus doux de mon âme, jusqu’à ce que son odeur soit la mienne, jusqu’à ce que les larmes de joie qui ont jailli de ses yeux deviennent mes larmes, nos larmes. Tous les deux, seuls au milieu de la rue, sous le soleil implacable de midi, enlacés comme personne ne s’est enlacé ni ne s’enlacera jamais sur cette terre, « Tu es génial, Jose » lui disais-je à l’oreille, « Tu es le meilleur », ma bouche plongée dans la houle maritime de ses cheveux, les inondant de la cascade de mon bonheur, ses bras cramponnés à mon cou avec la violence d’un naufragé qui revient à la vie, « Tu es le meilleur, mon joli petit moustique. » Je l’ai soulevé en l’air et sans le lâcher, j’ai tourné sur moi-même comme une toupie, un, deux, cinq tours, beaucoup, je ne sais plus combien, ses bras autour de ma nuque étaient l’image même de mes rêves les plus fous et son rire m’enveloppait complètement, « Lâche-moi, Javier, andouille, on va tomber », son rire grandissait en moi, depuis le plus profond de moi, depuis les tréfonds de mon émotion, comme un chant d’enfant, comme une mélodie de verre en cristal, comme une immense joie sonore qui m’inondait, me submergeait, m’emportait sans retour vers le tourbillon de son cœur. Quand ses pieds ont

repris contact avec le sol, je l’ai embrassé sans hésiter, je l’ai embrassé longuement, fougueusement sur la joue et puis j’ai continué à l’embrasser cent fois, mille fois, dans le cou, dans l’oreille, sur les cheveux, les yeux, jusqu’à l’entendre dire « Toi alors, Javier, toi alors » et là… il a osé. À cet instant, j’ai senti pour la première fois cet éclair sur mon visage, ses lèvres contre mon oreille, ses bras me prenant le cou en tenaille et ses lèvres noyées dans mon visage, arrêtées en un bref, intense baiser qui a fait se dérober le sol sous mes pieds, qui m’a obligé à fermer les yeux pour ne pas rester aveugle de tant de bonheur, qui m’a rendu la respiration après tant de semaines à languir, à agoniser, à mourir de soif auprès de lui.

Nous sommes restés enlacés pendant un moment que j’aurais donné ma vie pour figer définitivement. À voix basse, je lui ai dit, ma bouche contre son oreille :

— Félicitations, Jose.

Il m’a caressé le cou avec douceur avant de détacher sa tête de la mienne. Souriant, il a répondu en plantant ses yeux dans les miens :

— Merci. Et… on devrait peut-être aller bouffer, non?

— Eh bien… Eh bien oui, on devrait aller bouffer, enfin, on devrait plutôt aller fêter ça. Je vais t’emmener dans un endroit que…

— Non, Javier. Aujourd’hui je voudrais que tu viennes déjeuner chez moi. Je vais raconter ça à mes parents et j’aimerais que tu sois là, d’accord ?

J’ai souri. J’ai imaginé Asunción et ses larmes probables, me serrant contre elle, le serrant contre elle, toute menue, si fière enfin, rajustant sans cesse ses lunettes pour cacher son émotion, tournicotant dans la pièce exiguë comme un écureuil timide et heureux, à petits pas, téléphonant à tout le monde « Jose a tout eu, tu entends ça Carmen ? », « Tu sais quoi Ángel ? Jose les a eues les cinq, oui, les cinq, tu as bien entendu, Maman est avec toi ou elle est déjà couchée ? Ah, quel dommage, tun’auras qu’à le lui dire, toi, et qu’elle m’appelle dès qu’elle se lève, hein ? »

— D’accord. Aujourd’hui, on déjeune chez toi.

Nous avons remonté l’avenue. Il me tenait par l’épaule et mon bras ceignait sa taille. Sur notre gauche, le parc resplendissait sous le soleil. J’ai jeté un coup d’œil en coin : des vieux assis sur les bancs, à l’ombre ; des gens qui se dirigeaient négligemment vers le pont, une femme qui tenait des gosses par la main. J’ai vu le petit bâtiment jaune du circuit pour enfants, la barrière

métallique, les arbres chétifs qui se mouraient, assoiffés, près de la minuscule piste de goudron. Il n’y avait pas un chat. De jour, le parc était un endroit sympathique. Un instant, le visage du garçon aux cheveux blonds m’est passé par la tête, très nettement.

— Bon, Jose, une promesse est une promesse.

— Quoi ?

— Tu veux qu’on passe tout de suite chez moi pour récupérer le sac à dos, ou bien je te l’apporte cet après-midi ?

Il a sursauté.

— Mais… c’est vrai, on va y aller ? Dans les Pics, toi et moi ? Sérieux ?

— Cinq sur cinq, non ? C’était le contrat et tu l’as rempli.

— Je pensais que tu ne t’en souvenais plus.

Je l’aurais tué.

— On ira chercher le sac après manger. Tu prépares tes affaires et demain, à neuf heures et demie, on prend l’autobus. N’oublie pas d’emporter un coupe-vent. Là-haut, on ne sait jamais. Et pas la peine de t’encombrer de boîtes de conserve, on achètera toutes nos provisions dans les villages, à Posada ou Cordiñanes…

— Javier…

— Ton sac de couchage suffira, même s’il fait souvent froid la nuit. Parce que moi, j’emporte mon duvet, comme ça il n’y aura pas de problèmes.

— Eh, Javier…

— Quoi ?

— Euh… je sais pas. J’ai beaucoup de chance.

— Qu’est-ce que tu me chantes, là ?

— Oui, de t’avoir connu, que tu sois mon ami, que tu m’aies tellement aidé. T’es vraiment un mec génial. Si tu n’avais pas été là, je…

Je l’ai interrompu.

— Tu vas voir ta mère.

— Ma mère ? Qu’est-ce qu’elle a ?

Je lui ai ébouriffé les cheveux.

— Si tu continues à me dire ce genre de choses, je vais arriver chez toi rouge comme une tomate, alors ta mère va croire que j'ai attrapé une fièvre contagieuse et elle te laissera peut-être pas partir demain.

Il a ri et m'a serré l'épaule.

— Ah la la, toi alors !

— Moi ? Moi je suis un petit saint…

Bavardant et riant, nous avons tourné au coin de la place. Soudain, Jose m'a lâché.

— Attends une minute, Javier, je reviens tout de suite.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, je reviens tout de suite, juste une seconde, O.K. ?

Il s'est mis à courir pour traverser la rue. Sur l'autre trottoir, en plein soleil, une gamine aux longs cheveux noirs agitait les bras et le regardait en souriant. J'ai reconnu la fille de la piscine. Mon estomac s'est serré jusqu'à me faire mal. J'ai vu Jose parler avec elle, lui sourire, lever sa main à hauteur du visage, les cinq doigts tendus. Elle a poussé un cri qui m'a frappé de plein fouet puis elle a fait deux ou trois bonds avant de se jeter à son cou et de l'embrasser sur les lèvres. Je me suis détourné en tremblant. Je me tenais devant la vitrine d'un orthopédiste, où trônait une tête en plastique avec un bandage sur le front, des appareils métalliques, quelques boîtes de compresses et de pansements. « Des pansements… Il faut emporter des pansements, Jose risque d'avoir des ampoules. » J'ai cherché une cigarette. J'avais fini mon paquet.

DEUXIÈME PARTIE

Des dizaines, des centaines de personnes ; d'innombrables ballots, paquets, cartons fermés avec de la ficelle, valises lézardées, sacs en plastique. La gare routière, un samedi d'été à neuf heures du matin, ressemblait à une fourmilière humaine. Tous deux en chemise à carreaux, lui avec un jean et moi des knickers en velours bleu marine, chaussés de godillots et de chaussettes en laine, nous avons traversé la mêlée, chargés de nos sacs à dos. La file devant l'autobus pour les Pics était l'une des plus courtes. On a déposé notre chargement à terre.

— T'as une cigarette, Javier ?

— Oui, attends… Bordel de dieu, j'ai oublié mon paquet à la maison. Il faut toujours que j'oublie quelque chose.

— T'inquiète, je vais aller en acheter. Tu sais où c'est ?

— À cette heure-ci, le tabac du coin est encore fermé. Tu trouveras un distributeur à la cafétéria, juste en face. Mais dépêche-toi…

— D'accord, je reviens tout de suite.

J'ai croisé les bras et me suis mis à contempler le mur en carreaux verts crasseux couvert d'affiches annonçant des fêtes vieilles de plusieurs années, la pendule qui marquait neuf heures vingt, l'indéchiffrable tableau métallique avec les horaires de départ et d'arrivée des autobus… Devant moi, un couple de vieux attendait son tour, elle cramponnée au bras de son mari, lui avec un béret décoloré qui couvrait sa tête blanche. Il portait craintivement un lourd sac en cuir marron.

— Salut.

Je me suis retourné et un frisson m'a parcouru. C'était Ana.

— Salut, ma puce… – je ne savais pas quoi dire. Qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est justement ce que j'allais te demander. Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Je me suis efforcé de ne pas m'énerver, mais la peur me faisait une boule dans la gorge.

— T'as une cigarette ?

Elle m'a donné celle qu'elle était en train de fumer.

— Je vais dans la vallée du Cares quelques jours.

— Avec Jose, c'est ça ?

— Oui, avec Jose.

— Ah. Et pourquoi ?

— Une promesse. Je lui avais dit que s'il réussissait ses cinq matières, on partirait ensemble dans les Pics. Et il a réussi.

— Super.

Je me suis rendu compte que le mieux était d'ignorer son ton ironique. J'ai acquiescé d'un signe de tête. Elle a continué à me regarder, sans ciller, bras croisés.

— Quand es-tu rentrée ?

— Il y a deux heures, par le train. Et puis je me suis un peu baladée dans le coin.

— Tu n'es pas encore passée chez toi ?

— Non.

— Avant-hier, au téléphone, on m'a dit que tu ne rentrerais pas avant la semaine prochaine.

— Oui, mais hier soir j'ai eu ma mère et elle m'a annoncé la grande nouvelle. On dirait que j'ai un petit frère très intelligent, hein? Quand je pense que je ne m'en étais même pas aperçue…

La vieille devant moi nous a regardés du coin de l'œil.

— Je t'en prie, tu n'as pas besoin d'élever la voix.

— Je n'élève pas la voix.

— Bien, d'accord, tu n'élèves pas la voix. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu restes. Que tu ne partes pas.

— Je suis désolé, Ana, mais je vais partir. Enfin, pour être exact, je ne suis pas désolé. Je vais partir – ai-je prononcé en détachant les mots.

À cette minute, j'ai vu Jose au fond du hall. Pâle, ses deux paquets de cigarettes à la main, il nous regardait.

— Dans ce cas, je viens avec vous.

La file a avancé de deux mètres. J'ai traîné les sacs.

— Tu ne peux pas aller dans les Pics en mocassins.

— Alors ne prends pas les billets maintenant, attends le bus de trois heures,

comme ça on partira ensemble.

Elle était sur le point d'éclater en sanglots. J'ai éprouvé une immense tristesse.

— Non, Ana. Je pars tout de suite, nous partons tout de suite. Je suis désolé.

— Ah, alors maintenant tu es désolé ? Tu viens à peine de me dire que…

— Je suis désolé pour le mal que je peux te faire. Mais seulement pour ça.

— Alors, tu… tu vas…

— Salut, Ani, ça va ?

Jose a fait son apparition, livide, souriant de toutes ses forces. Il m'a lancé un paquet de cigarettes avant d'embrasser sa sœur. Elle l'a regardé sans rien dire. Les vieux ont quitté le guichet. C'était mon tour. Ana m'a pris le bras. J'ai gardé mon calme.

— Oui, qu'est-ce que vous voulez ?

Derrière ses lunettes sales, le type me toisait.

— Ne pars pas, Javi. Ne pars pas – a-t-elle murmuré en me tirant par la manche.

— Deux pour Santa Marina.

— Pour où ? Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

— Javi, je t'en supplie. Je t'en supplie…

— Santa Marina. Deux.

Ma voix était rauque. J'ai cherché mon argent et j'ai payé. Pendant que j'attendais les billets, j'ai senti qu'on se déplaçait brusquement derrière moi ; je suis resté impassible, à regarder le guichetier. J'essayais désespérément de trouver une issue à cette situation idiote. « Tu es partie à Salamanque sans rien dire » – je préparais, je calculais, joueur d'échecs imbécile à qui l'on flanque toujours un coup de poing sur l'échiquier quand il s'apprête à gagner. « Tu n'as pratiquement pas téléphoné, tu n'as rien voulu comprendre, tu n'as pas su accepter, tu savais, je t'avais tout dit. » Ça aurait l'air tellement stupide, tellement mesquin. Je me suis senti rougir.

— Javier… – c'était la voix de Jose mais je ne me suis quand même pas retourné.

— Une seconde.

— Javier, attends, il vaudrait mieux partir cet après-midi.

— Comment ?

— Voilà, deux pour Santa Marina.

J'ai ramassé la monnaie et me suis écarté de la file. J'ai cherché des yeux.

— Elle est partie – a dit Jose, grave et très pâle.

— Je vois.

— Pourquoi on resterait pas ?

Je lui ai montré les deux morceaux de papier maladroitement imprimés, remplis au bic bleu. La grosse écriture penchée et illisible propre aux guichetiers de la gare routière.

— Voilà les billets. Tu veux rester ?

— Je… ce que je veux pas, c'est qu'à cause de moi, tu aies des embrouilles avec Ana.

— La cause de mes embrouilles avec ta sœur, c'est elle et moi. Ou plus exactement, c'est surtout moi. Tu n'as rien à voir avec ça. Si tu veux rester, alors reste – pourquoi ma voix était-elle si dure ? – en tout cas moi, je pars.

— Tout seul ?

— Non, je ne pars pas tout seul. Je pars avec Suétone. J'ai son livre dans mon sac. Je voulais voir à quel point tu avais pompé pendant ton examen, crapule.

Il a souri. J'ai réussi à le faire sourire. Il a planté ses yeux dans les miens.

— Tu es bien capable d'avoir emporté du latin.

— Évidemment que j'en suis capable – j'ai hissé mon sac sur mon dos. Et toi… tu viens ou tu vas me laisser cinq jours en tête-à-tête avec ce casse-pieds de Tibère ?

Il était incroyablement beau lorsqu'il souriait.

— O.K. C'est toi qui vois. Mais après, ne rejette pas la faute sur moi, d'accord ? Déjà qu'Ani peut pas me sentir…

Le haut-parleur annonça le départ de l'autobus pour Santa Marina. J'ai attrapé Jose par le bras et je l'ai tiré vers le quai à toute vitesse. Nous sommes arrivés juste à temps pour mettre nos sacs dans l'énorme coffre. L'autobus était à moitié vide. On s'est jetés sur la banquette du fond tandis que le moteur démarrait avec

deux ou trois accélérations brusques qui ont fait trembler la vieille structure de métal. J’ai pris une cigarette.

— C’est pas vrai…

— C’est pas vrai quoi ? Qu’est-ce qu’il y a encore ?

— Rien, elle est là.

J’ai jeté un coup d’œil par la fenêtre. De l’autre côté, Ana me regardait en souriant, le visage baigné de larmes. J’ai senti mon cœur monter dans ma gorge. Pendant que l’autocar amorçait sa manœuvre, lentement, en marche arrière, Ana, toute seule là-bas, avec sa coupe de garçon et ses bras si maigres, plus petite, plus misérable et plus triste que jamais, répétait : « Je t’aime, je t’aime », sans parler, juste pour que je le lise sur ses lèvres. Elle a posé un baiser dans sa main et l’a soufflé vers moi, en souriant, en pleurant. Moi aussi, j’ai mis un doigt sur ma bouche et j’ai collé mon baiser sur la vitre. Je l’ai vue me demander, d’un geste de la main, de lui téléphoner. Quand le bus a pris de la vitesse en quittant la gare routière, je l’ai à peine vue faire demi-tour et marcher vers le hall, solitaire, essuyant ses larmes sur la manche de mon vieux blouson.

Je me suis détourné. Jose fumait en silence, une expression amère sur le visage ; il était appuyé contre la vitre de l’autre côté, regardant défiler les arbres, les voitures, les gens, à mesure que l’autocar s’éloignait dans l’avenue.

« Mais comment peux-tu faire une chose pareille ? », a murmuré quelqu’un ou quelque chose, depuis un lieu secret enfoui à l’intérieur de moi.

Une heure plus tard, on s’est arrêtés dans un grand village. Le conducteur a annoncé une pause de quinze minutes. Jose et moi sommes descendus pour nous dégourdir les jambes et prendre un petit-déjeuner. Tandis qu’il terminait son café, j’ai demandé l’annuaire téléphonique et trouvé le numéro que je cherchais. « Oui, c’est ici », m’a-t-on répondu. « En effet, livraison de fleurs à domicile. Comment ? Vous êtes sûr ? Attendez, il me faut votre numéro de carte de crédit… »

La fille qui s’est occupée de moi a dû faire une drôle de tête, mais elle m’a assuré qu’Ana recevrait cinq jours d’affilée, chaque matin à neuf heures et demie précises, un bouquet de douze roses rouges. Quand j’ai raccroché, les gens remontaient dans le bus. Je n’ai pas bu mon café. Jose m’observait, l’air préoccupé.

— Elle est toujours fâchée ?

— Qui ?

— Devine.

— Ce n’est pas ta sœur que j’ai appelé.

— Ah, j’avais cru comprendre…

On s’est rassis à l’arrière. Jose était toujours complètement silencieux et j’ai eu le sentiment qu’il fuyait mon regard. Je me sentais de plus en plus mal.

— Parfois j’ai vraiment l’impression d’être un parfait salaud, Jose.

Il ne m’a pas répondu, ne m’a même pas regardé. Il s’est blotti contre la fenêtre et a fermé les yeux. Mais l’autocar remuait trop pour qu’il puisse trouver le sommeil. « Viens » ai-je dit. Il s’est allongé de tout son long sur la banquette et a posé sa tête sur ma cuisse, muet, les bras croisés, les paupières closes. Je le considérais sans rien dire. Derrière les vitres, on commençait à voir les montagnes ; la route se tordait en virages serrés et le bruit du moteur, de plus en plus tendu et aigu, indiquait que nous étions en train de grimper. Jose a soupiré profondément. Se retournant pour s’installer sur le côté, la joue sur ma jambe, il a dit :

— Je ne sais pas ce qui vous arrive mais s’il y a une chose dont je suis sûr, c’est que t’es pas un salaud.

Je lui ai caressé la tête. Deux minutes plus tard, il dormait comme un bébé.

L’autobus a stoppé et un instant plus tard, le moteur a expiré dans une violente secousse. — Eh, eh, Bonarparte ! Remue-toi, j’ai pas l’intention de te porter.

Jose a quitté les brumes du sommeil. Il regardait de tous côtés en clignant des paupières à un rythme effréné, avec une adorable tête d’idiot qui ne sait même plus qui il est.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Quelle heure il est ? Où on est ?

— Au terminus !

On est descendus les derniers. Pendant que je m’occupais de sortir les sacs à dos du coffre, Jose est resté à observer autour de lui, bouche bée, les pouces enfoncés dans les poches de son pantalon. Sous le soleil du matin, la vallée de Valdeón resplendissait comme un trésor inondé de lumière. Sur la droite se dressaient les silhouettes du Massif Central des Pics d’Europe, solennels, gigantesques, le gris de la pierre teinté de bleu par la brume, les crêtes lointaines tachetées de petits glaciers inaccessibles. Sur la gauche, la forêt de hêtres qui couvrait tout le versant vers Panderruedas se préparait déjà pour l’automne : les feuilles commençaient à abandonner le vert de l’été pour s’essayer à des rouges, des dorés, des ocres, des mauves, des grenat qui transformaient le mont en une flambée de couleurs, en une fête sans fin, baroque, irisée sous les rayons solaires. Au fond, l’horizon se découpait sur les tours pierreuses du Massif Occidental, aux pieds duquel s’ouvrait la vallée, verte et scintillante, avec ses petits villages éparpillés ici et là, comme dans un rêve d’enfant.

— Voilà, nous y sommes. Qu’en penses-tu ?

Jose avait toujours sa tête d’idiot ahuri.

— Ça ressemble à un conte de fées.

— Normal – j’ai souri. Où est-ce que tu crois qu’ils ont tourné *Bambi* ?

Il m’a regardé, les yeux écarquillés :

— Mais qu’est-ce que tu racontes, *Bambi* c’est un dessin ani…

En entendant mon éclat de rire, il a brusquement compris que je plaisantais et s’est mis à rigoler en rougissant.

— Évidemment, tu profites de ce que je suis encore tout endormi…

— Eh bien il vaudrait mieux pour toi que tu te réveilles, parce qu’on a une bonne trotte qui nous attend.

— Mais ça descend, non ?

— Oui, oui. Tu vas voir que la descente…

Nous avons hissé nos sacs et nous nous sommes mis en route. Un moment après, nous avons traversé le village de Santa Marina. L’odeur caractéristique du fumier, de l’herbe et de la fumée nous a enveloppés. Quelque part, des poules caquetaient. Assise sur un banc en bois, devant une maison de pierre, une vieille vêtue de noir des pieds à la tête nous a regardés passer en souriant. Nous l’avons saluée.

— Vous allez où, sur le sentier ?

— Oui, madame.

— Bien, bien… C’est beau la jeunesse. Mais vous êtes un peu légers, hé…

— Légers ?

— Comme ça, avec vos tenues de beau temps. Vous allez peut-être vous faire mouiller, hé…

— Avec un soleil pareil ?

— Ah, on voit que vous connaissez pas le coin, hé… Regardez par là, en bas. Le temps est à la pluie, c’est moi qui vous le dis. Vous verrez, cet après-midi les nuages vont se lever sur Caín. Il vaut mieux que vous vous trouviez un abri.

Jose et moi on s’est regardés, sourire aux lèvres, incrédules : dans le fond de la vallée il y avait un peu de brouillard, mais au-dessus de nos têtes éclatait un soleil radieux. Nous avons pris congé de la vieille qui disait «hé…» à chaque fin de phrase pour poursuivre notre route. Le chemin descendait progressivement, le long de la rivière Cares ; les deux blocs rocheux, ces grands massifs qui forment la vallée, paraissaient s’approcher lentement. Je laissais Jose me devancer de quelques mètres pour le simple plaisir de le voir marcher, mince, svelte, ses cheveux noirs agités par la brise venue des hauteurs, les mains accrochées aux bretelles de son lourd sac à dos. Parfois, je venais à son niveau et je lui indiquais des détails : « La montagne qui ressemble à une cathédrale, c’est la Torre del Friero… Le rocher fendu sur lequel on voit l’ombre des nuages, c’est le Horcados Rojos… Dans cette église, en haut, deux de mes frères ont fait leur première communion et j’ai joué de l’orgue pour la cérémonie… » Les petits yeux de Jose me regardaient, il m’offrait la douceur de son sourire, me posait des questions (« Non, Bonaparte, le Naranjo de Bulnes n’est pas visible d’ici, il se trouve derrière ces rochers, tu le verras demain »), tendait ses bras dans toutes les directions, s’arrêtait sur les ponts pour contempler avec un étonnement enfantin la force avec laquelle le Cares s’écrasait contre les rocs, se pulvérisait

en écume blanche, rugissait comme un être vivant et furieux qui aurait couru vers quelque endroit de rêve connu de lui seul, du cours d'eau lui-même. Il n'y a rien de plus beau que de voir le bonheur sur le visage de celui qu'on aime. Et Jose était heureux.

Nous avons traversé Posada de Valdeón sans nous arrêter. À Cordiñanes, on a acheté des sandwichs. Quand on a fait une pause pour se reposer, un peu plus bas, au belvédère d'El Tombo (un impressionant balcon d'où l'on peut contempler toute la majesté du massif Central), le ciel commençait à se couvrir progressivement.

— T'es fatigué ?

— Qu'est-ce que tu racontes. Celui qui marche toujours derrière, c' est toi.

— C'est au cas où tu te sentirais mal, pour te ramasser.

Quand nous sommes arrivés à La Peguera, un pré délicieux dans lequel un minuscule ruisseau d'eau glacée descend des neiges éternelles pour se jeter dans le Cares, une masse de nuages d'un gris menaçant nous enveloppait. Les premières gouttes nous sont tombées dessus après l'hermitage de Corona. Nous avons enfilé nos cirés et pressé le pas. La lumière de l'après-midi s'est assombrie et en quelques minutes, un véritable déluge s'est abattu sur nos têtes. Quand on a aperçu les lumières de Caín, le dernier village de la vallée, on était trempés. D'intarissables filets d'eau dégoulinaient sur le visage de Jose. J'ai vu qu'il grelottait. Nous sommes arrivés au bistrot dans un état pitoyable. L'endroit était petit, éclairé par un unique tube fluorescent, mais au moins il faisait chaud. Trois ou quatre clients jouaient aux cartes et nous ont regardés avec une compassion moqueuse. On a commandé deux cafés avec de l'eau-de-vie. Jose a posé son sac contre le mur et s'est laissé tomber sur une chaise, sans cesser de trembler.

— T'as vu ça, la vieille, hé ? Elle l'avait bien dit, hé…

— Ah oui, hé…

— Ça alors !

La voix m'est parvenue comme un claquement de porte inattendu. C'était Pedro, le vieux propriétaire du bar : petit, osseux, les cheveux blancs, des yeux bleus pleins de bonté, un large sourire qui découvrait ses dents jaunes, des mains énormes, rugueuses, calleuses, qui ont serré et secoué les miennes avec joie.

— Dis-donc, t'as eu une drôle d'idée de monter ici un jour pareil !

— Don Pedro, quand nous sommes arrivés à Santa Marina, il faisait un soleil

magnifique.

— Oui mon garçon, mais c’est quand même pas la première fois que tu viens. Tu sais bien que dans le coin, le temps est diabolique. Dans quel état vous vous êtes mis ! Et ce petit-là, il a l’air d’avoir de la fièvre. Qui c’est ? Ton frère ?

Jose me regardait, le visage rougi, essayant de sourire.

— Non, c’est pas mon frère, don Pedro – j’ étais un peu mal à l’aise. C’est mon ami. Enfin, c’est le frère de ma fiancée.

— Ah d’accord. Il est beau gosse. Mais il a mauvaise mine, hein… Allez, petit gars, fais-moi voir ça.

Pedro a posé son énorme paluche sur le front de Jose et a eu l’air contrarié.

— Ce gamin a attrapé froid… Casilda !

Le vieux est passé derrière le comptoir et a disparu à grandes enjambées vers l’intérieur de la maison. J’ai approché ma chaise de celle de Jose.

— Tu vas bien ?

— Ouais. Enfin, j’ai un peu froid.

Sans hésiter, je l’ai embrassé sur le front. Les trois ou quatre types qui jouaient aux cartes nous ont regardés avec curiosité.

— T’as un peu de fièvre, Bonaparte.

— Oui, je le sens. Et toi, comment tu vas ?

— Moi je vais bien si toi, tu vas bien.

Jose m’a souri avec une expression fatiguée. Des pas sonores descendaient l’escalier. Le vieux a reparu, suivi de sa femme, la soixantaine bien tapée, un énorme nez aplati, habillée de noir, avec à la main un verre et deux cachets blancs.

— Voyons voir. Pour le rhume, il n’y a rien de mieux que ça, vous pouvez me croire. Deux aspirines et un cognac bien chaud. Vas-y petit, avale tout d’un coup et demain, tu seras comme neuf.

Jose m’a jeté un coup d’œil apeuré ; ensuite il a regardé le vieux, l’air résigné, et il a fourré les deux cachets dans sa bouche.

— D’un seul coup pour que ça passe bien, c’est compris jeune homme ?

Il a aspiré une goulée d’air avant de vider le verre d’une seule traite. Il a été

pris d’une violente quinte de toux. Je me suis levé. Le vieux s’est mis à lui taper dans le dos.

— Voilà, voilà, il a dû avaler de travers. Il faut dire qu’il est bien jeune. C’est passé ?

Jose a fait oui de la tête et s’est affalé contre le dossier de la chaise, appuyant sa nuque sur le mur de pierre, les yeux clos. Je me suis rassis.

— Et vous aviez l’intention de passer la nuit où ?

— Eh bien… On pensait monter la tente pas loin, dans les prés à la sortie du village, du côté de la rivière.

— Une tente, allons donc – a râlé le vieux. Comme si le temps était à se balader avec des tentes, Sainte Vierge, ces jeunes, alors ! Dis-moi, tu sais où j’ai ma nouvelle bicoque ?

— Non, don Pedro.

— Là-bas, à l’entrée du village, quand on arrive à la fontaine. Elle est toute restaurée. Il n’y a pas de porte, mais au moins vous aurez un toit pour dormir et vous ne serez pas mouillés. Tu vois où je veux dire ?

— En fait…

— Allez, je vous accompagne. Casilda, descends-moi le parapluie. Vous avez de la lumière ?

— Oui, ça oui.

Nous sommes sortis tous les trois dans l’orage, Jose protégé par l’immense parapluie du vieux, moi essayant de couvrir avec mon ciré la lampe à gaz. Nous avons descendu le chemin jusqu’au village. À l’écart, dans un pré proche de la rivière, la maisonnette était en pierre, comme toutes les constructions de la vallée, et elle sentait le mortier. En tout cas, il n’y avait pas de fuites d’eau ni de courants d’air.

— Il faut qu’il enlève ses vêtements mouillés. Et couvre-le bien, vous avez des couvertures ?

— On a tout le nécessaire, don Pedro, ne vous inquiétez pas.

— Bon, bon. Alors ça va. S’il y a quoi que ce soit, vous savez où me trouver, hé…

— Ne vous faites pas de souci, don Pedro.

— Alors bonne nuit. Et dis-donc, toi…

— Oui.

— Arrête de m’appeler don Pedro, putain, tu me fais plus vieux que je ne suis…

Son petit rire s’est perdu dans la nuit. Je me suis agenouillé devant Jose. Il avait le souffle court, les yeux fermés. J’ai caressé son visage. La fièvre avait rendu la peau de sa joue rugueuse.

— Voilà ce qui se passe quand on est trop intelligent, Bonaparte.

Jose a entrouvert les paupières et m’a souri.

— Si tu n’avais pas réussi tes cinq matières, en ce moment tu serais dans ton lit, bien au chaud et au sec.

Il a répondu d’une voix sourde :

— Si j’avais pas tout réussi, je serais pas là avec toi. Et c’est ce que je…

La toux ne l’a pas laissé finir. J’ai dégluti. Jose avait le don pour me transpercer le cœur d’une seule phrase, de deux mots inattendus qu’il lançait vers moi, avec la plus simple des innocences. J’ai ébouriffé les cheveux trempés qui lui tombaient sur le front.

— D’abord, tu vas commencer par enlever ces vêtements. Qu’est-ce que tu as apporté pour dormir ?

— Pour dormir ?

— Ben oui, un survêtement, un pyjama, quelque chose, je sais pas, moi…

— C’est-à-dire que j’ai pensé qu’il ferait chaud…

— Tu vois… – un sourire m’a échappé – …tu vois ce que c’est, les Pics d’Europe… Bon, c’est pas grave. Tu vas mettre le mien. Allez, retire tes godasses.

J’ai sorti les sacs de couchage. Celui de Jose était vieux et trop fin. Il allait mourir de froid.

— Tu sais ce qu’on va faire ? On va étendre ton sac de couchage par terre et on va se couvrir avec le mien, c’est un véritable radiateur. Comme ça, on n’aura froid ni l’un ni l’autre. Ça te paraît bien ?

— Ouais, super.

Pendant que je sortais mon survêtement gris du sac, Jose a fini d'enlever ses chaussures et ses chaussettes en laine, également trempées. Ensuite, sans la déboutonner, il s'est débarrassé de sa chemise en flanelle en la passant par-dessus sa tête. Il avait la chair de poule. Quand il a ôté son jean, j'ai senti un violent frisson me parcourir. Il portait – trop grand pour lui, comme d'habitude – avec le cordon blanc défait – comme d'habitude aussi – son maillot de bain bleu.

— Tu me passes le survêtement ?

— Ah oui, pardon. Allez, allez, couvre-toi. Mets ces chaussettes, elles sont sèches. Si tu voyais la touche que t'as…

— Moi ?

— Ce survêt' est vraiment trop grand pour toi, Jose, on dirait Pedro, l'homme au parapluie…

Il s'est glissé sous mon sac de couchage en me regardant avec un sourire fatigué et il a doucement laissé tomber sa tête sur l'étui de la tente, que j'avais mis là en guise d'oreiller. Il a fermé les yeux. Je me suis déshabillé et j'ai commencé à étendre le linge mouillé sur les sacs à dos.

— Tu vas rester comme ça, en caleçon ?

— Non – j'ai répondu sans me retourner, j'avais cru qu'il s'était endormi – j'ai aussi un tee-shirt.

— Et tu vas pas avoir froid ?

— T'inquiète pas, je t'ai dit que mon sac de couchage est un vrai radiateur. Tu verras que c'est toi qui vas avoir trop chaud dans deux heures.

J'ai enfilé mon tee-shirt et me suis allongé à côté de lui. Je l'ai regardé longuement. Le duvet en plumes jusqu'au menton, sur le dos, les yeux fermés, respirant déjà tranquillement et le visage à peine éclairé par la lampe à gaz, Jose était l'image même de la douceur. « Regarde-le, surtout contente-toi de le regarder » me suis-je dit, « Ne brise pas cet instant fragile comme du cristal. » J'ai subitement eu la certitude que ce moment précis, la vision de Jose couché près de moi, les yeux fermés, sa tête douce et fatiguée, se graverait dans mon âme et marquerait ma mémoire à tout jamais. Quand je penserais à lui, bien des années plus tard, le seul souvenir de son nom ferait immédiatement surgir dans ma tête, plus qu'aucune autre évocation, celle où Jose, en sueur et fébrile, respirait à mes côtés, sans autre bruit que le crépitement de l'eau sur le toit en ardoise.

— T’éteins pas la lumière ? – a-t-il dit sans ouvrir les yeux.

— Mais si j’éteins, je pourrais plus te voir.

— Et pourquoi est-ce que tu veux me voir? – il a souri. Je dois avoir une de ces gueules…

— Là-dessus, tu as tout à fait raison, tu es horriblement laid. Répugnant… On dirait qu’on vient de te sortir de la Bérézina, trempé comme une soupe.

Il a ri avec effort. Il a extrait une main du duvet et a passé ses doigts sur son front pour en essuyer la sueur.

— J’ai toujours de la fièvre ?

— Je suppose que oui – ai-je dit sans bouger.

Mon cœur s’est accéléré.

— Tu peux vérifier, s’il te plaît ?

Je me suis redressé en soupirant et je l’ai longuement embrassé sur le front. Une, deux, trois fois, très lentement, avec toute la douceur dont j’étais capable, laissant mes lèvres frôler la chaleur inquiète de sa peau, le caressant presque sans toucher ses cheveux humides, m’efforçant de lui faire sentir, à travers le contact de ma bouche hésitante, l’amour qui me consumait.

— Oui, tu as un peu de fièvre. Trente-huit, quelque chose comme ça.

Jose a ouvert les yeux et m’a souri. Il a dit à voix basse :

— Tu sais, ma mère m’embrassait exactement comme ça quand j’étais petit.

— Ah bon – j’ ai rougi. Qu’est-ce qu’elle faisait, après ?

— Elle restait avec moi jusqu’à ce que je m’endorme.

« Ne l’oblige pas » j’ai entendu ma propre voix résonner dans ma tête, « Il faut que ce soit lui, il faut qu’il en ait envie, lui. » Mais mon cœur prenait le mors aux dents.

— Et toi, comment tu embrassais ta mère ?

La main qui avait essuyé la sueur sur son front s’est posée sur ma tête et a attiré ma joue jusqu’à ses lèvres. Tendant un peu le cou, Jose a appliqué sur mon visage un petit baiser bref, sans défense, plein de fatigue, avant de se laisser retomber sur la tente roulée.

— Évidemment, t’es pas ma mère, toi – il a souri.

— Non, je ne suis pas ta mère.

Il s’est tourné péniblement et blotti contre moi, puis il s’est immobilisé sous le sac de couchage, la respiration difficile.

— Mais je vais quand même rester avec toi jusqu’à ce que tu t’endormes.

Il n’y a pas eu de réponse.

— Bonne nuit, moustique.

J’ai entendu un soupir épuisé dans lequel j’ai deviné un vague « À demain. » Après avoir éteint la lampe, je me suis allongé. Sachant qu’il ne pouvait plus m’entendre, j’ai murmuré :

— Bonne nuit, mon amour.

J’ai fermé les yeux, concentrant ma volonté pour écouter le crépitement de la pluie sur le toit, pour distinguer les gouttes, toutes les gouttes, chacune des gouttes qui, ensemble, formaient un orage et s’abattaient sur l’ardoise. Je les séparais mentalement, m’efforçant de les écouter l’une après l’autre, lentement, distinctement, pour que ce bruit irritant étouffe le fracas, le cri avide et blessé qui essayait de s’ouvrir un chemin dans mon cœur.

Les yeux d’Ana, blancs, sans pupilles, me regardant au-dessus de la cour, depuis la fenêtre de la salle à manger ; moi enlacé à Jose qui n’était pas José, mais une silhouette de fumée, un spectre intangible au milieu duquel j’agitais les bras, cherchant, donnant de vains coups tandis que ces yeux me fixaient, me menaçaient, se rapprochaient lentement, suspendus dans l’air ; et moi qui essayais de faire un pas, un seul, en direction de la porte pour tenter de fuir, incapable de bouger les pieds. Les yeux blancs flottant dans le vide noir, se rapprochant encore, la nuit, lui entre mes bras qui se serrait contre moi dans la piscine, Jose qui n’était pas non plus Jose, ou qui, soudain, n’était plus Jose mais un énorme lézard à la peau visqueuse me plongeant ses crocs dans le cou jusqu’à me faire saigner et qui m’arrachait mon maillot de bain ; moi, au milieu du bassin, j’essayais de me sauver, de nager, de courir loin de ces griffes qui me déchiraient le ventre, loin de ces yeux horribles qui venaient vers moi mais je ne pouvais pas avancer, l’eau sombre s’enroulait autour de mes jambes comme un enchevêtrement d’algues, toute la force de mes cuisses luttant pour faire un pas, rien qu’un pas pour me délivrer de l’agonie ; soudain le cri, ah oui, un cri brutal poussé dans le vide, tandis que mes pieds vacillaient, que les yeux flamboyants fondaient sur moi et que les griffes pointues me serraient le cou en tenaille, enfonçaient ma tête sous l’eau ; mon cri provoquant une explosion de bulles rouges vers l’inaccessible surface ; le froid de la mort envahissant ma gorge.

— Javier, Javier ! Qu’est-ce que t’as ?

— Quoi ?

— Ça va ?

— Jose ?

— T’étais en train de crier.

Les mains de Jose me secouant le bras. J’ai avalé ma salive plusieurs fois, mes yeux papillotaient. L’obscurité était totale. La voix venait de loin, il était à genoux près de moi. Une sueur froide m’a trempé le visage.

— Attends, je vais allumer.

— Non, non. Tout va bien. T’inquiète pas.

— Tu trembles, qu’est-ce que t’as ? T’es malade ?

— C’est rien, c’est rien. Un cauchemar. Un truc horrible, mais c’est fini, t’en fais pas.

— Bon, je m’occupe de la lumière.

— Non, laisse tomber. C’est pas la peine. Dors, mon petit moustique. Il pleut plus ?

Jose a avancé à quatre pattes vers le bout de la cabane.

— Non. Il y a des étoiles.

J’ai laissé retomber ma tête sur la tente. J’avais mal aux os, aux reins, aux muscles des jambes.

— Le problème c’est que ton duvet donne vraiment chaud. Moi aussi je dors mal, tu sais.

S’habituant peu à peu à la faible clarté qui nous parvenait par la porte, mes yeux distinguèrent Jose qui enlevait son bas de survêtement, le balançait sur le sac à dos et venait se remettre sous le sac de couchage.

— T’es sûr que ça va ?

— Oui. Enfin, je crois que oui.

— Tu m’as fait peur.

— Désolé. Excuse-moi.

— Dis-moi ce que je dois faire pour que tu ailles mieux.

La voix s’est échappée de ma gorge.

— Quand j’ai des cauchemars, je dors mieux si on me prend dans les bras. Ça t’ennuie ?

— Hé, hé. Pas du tout. Viens, lève la tête. Tu poussais de ces cris…

Il a passé son bras sous mon cou et m’a attiré vers lui. J’ai posé ma tempe sur son épaule et j’ai enlacé sa taille.

— Là, tu es bien ?

— Super. Et toi, tu es installé confortablement ?

— Oui.

Il s’est endormi en moins d’une minute. Je tremblais. Soutenu par le bras de Jose, ma jambe frôlant légèrement sa jambe nue, ma main brûlait, immobile sur son survêtement, à la hauteur du nombril, paralysée par la peur à dix centimètres de son maillot de bain bleu. À un moment, j’ai su que je ne serais pas capable de résister davantage, que les tourments dont je souffrais étaient trop atroces et que je finirais par le caresser. Étant donnée ma position, je ne pouvais même pas

retirer ma main de son ventre pour me masturber et m'en tenir là. Sans compter que je ne *voulais pas* le faire.

Dehors, un oiseau a chanté. Je m'efforçais de ne pas dormir, mais une image ne quittait pas mon esprit : ma main glisssant vers l'intérieur de son maillot de bain bleu ; le rêve de mes lèvres enfin sur les siennes, le désir ardent de ma peau près de sa peau, sur sa peau, le bonheur de le serrer nu contre moi. Je suis tombé dans un demi-sommeil épuisant dans lequel je rêvais que j'étais en train de rêver ; dans le rêve que je rêvais je luttais pour rester éveillé et être certain de ne pas le toucher, j'émergeais vers une lucidité rêvée et dans ce rêve, je renonçais à lutter, le caressais sans retenue, puis de nouveau je rêvais que je tombais dans les profondeurs du rêve…

Le bruit d'une toux subite m'a fait complètement ouvrir les yeux. Le jour s'était levé. Oui, j'avais fini par m'endormir pour de bon. Quand j'ai voulu lever la tête pour voir si Jose avait toujours de la fièvre, je me suis rendu compte que ma main se trouvait sur la peau de son ventre et qu'elle remuait presque par inertie, sans le moindre effort de ma volonté, de gauche à droite, avec une extrême douceur, frôlant d'un doigt la limite, la frontière crainte et désirée, le bord soyeux de son maillot de bain. Je ne savais pas depuis combien de temps je faisais cela, ni s'il le remarquait. J'ai cru que mon cœur allait sortir de ma poitrine, mais une voix noire a surgi, quelque part à l'intérieur de moi : « Puisque tu es arrivé jusque-là, tu ne vas pas te retirer maintenant. Il ne te reste qu'un pas à faire, rien qu'un. Allez, lance-toi. » Immobile, Jose semblait dormir, il respirait placidement. J'ai serré les dents et, m'armant de courage, j'ai continué à lui caresser le ventre, le plus tendrement possible, d'abord sans laisser mes doigts aller *au-delà*. Je voulais croire, j'avais besoin de croire qu'il sentait et pouvait interpréter cette caresse au pire comme le geste de tendresse d'un ami inquiet à cause de sa fièvre de la veille, ou de la peur de mon cauchemar nocturne, ou que sais-je encore.

Mais ma main avait conquis une vie autonome et se moquait bien de mes peurs, de mes craintes d'une réaction violente, de mes stupides sueurs froides. À peine retenue par ma détermination à vouloir que ce soit lui qui prenne l'initiative, ma main pesait de plus en plus, progressivement, imperceptiblement, sur le bord délicat de son maillot de bain. J'ai remarqué, au milieu exact de cette ligne subtile, le nœud – toujours défait – du cordon blanc. Caresse après caresse, de droite à gauche, ma main s'arrêtait chaque fois un peu plus à cet endroit, se faisait insinuante. Est arrivé le moment où, sans que je puisse l'éviter, ma main a caressé le nylon au-delà de l'endroit où aurait dû être le nœud et a découvert,

touché, s'est promenée sur un promontoire doux mais sans équivoque. Jose avait une érection qui m'a semblé urgente. À partir de là, ma main est passée de plus en plus près, de plus en plus déterminée, sur la surface soyeuse du maillot de bain bleu, se délectant à chaque allée et venue sur l'extrémité de ce qui se dressait.

Mais ce n'était plus ma main qui se rebellait. C'était moi. Moi, me rendant à l'évidence que j'étais allé trop loin, que je ne pouvais plus faire marche arrière, qu'il n'y avait pas moyen de retenir, de brider plus longtemps le désir impétueux qui me poussait vers lui : cette caresse ne pouvait en aucune façon être interprétée comme un geste de tendresse amicale. Quand j'ai touché, avec une douceur craintive, les poils qui dépassaient à peine sous son sexe dressé, Jose a soupiré. Il était réveillé… Bien sûr qu'il était réveillé. Il faisait certainement semblant de dormir depuis bien avant que ma main, mue par les ténèbres du rêve, n'ait commencé à le caresser. À présent, sans nous voir, nous étions tous les deux face à face. Je savais qu'il ne dormait pas. Et lui savait que je savais. Sur cet épuisant échiquier des sens, c'était mon tour, à moi de bouger. J'ai trouvé trop moche de commencer à attaquer comme ça, d'un coup, sans un mot. Mais… que pouvais-je lui dire ? Un tas de phrases idiotes me sont venues à l'esprit. C'était moi, Javier, son ami, la personne qui croyait le plus en lui, qui l'avait tellement aidé, à qui il devait tant ; j'étais celui en qui il avait confiance, qu'il appréciait, admirait ; et aujourd'hui j'étais là, allongé près de lui, dans ses bras, en train de le caresser timidement à travers son maillot de bain. Aligner deux mots qui se tiennent, oser faire sortir ma voix de ma gorge ne m'a jamais autant coûté. Sans lever la tête de son épaule, j'ai chuchoté :

— On dirait que t'es excité, pas vrai ?

Jose a tardé avant de répondre.

— Mmmh.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que ça fait longtemps que j'ai pas… pfff, que j'ai pas… *déchargé*. Et comme tu as commencé à me caresser…

Je devais jouer quitte ou double. Tout, ou rien. J'ai inspiré à fond. Je me suis lancé, la sueur me coulait sur la joue :

— Tu veux que je t'aide à… finir… ça ?

J'ai compté les secondes de silence en retenant ma respiration. Cinq, dix, quinze…

— Si tu veux.

Ma main s'est ouverte et a complètement recouvert ce membre dressé, irrépressible, qui repoussait vers le haut le tissu du maillot de bain. Je l'ai caressé, doucement d'abord, ensuite avec toute la rouerie du monde, laissant mes doigts voyager sur ses couilles, sur les poils du pubis qui semblait bouillir sous le nylon, sur la queue durcie et pressante, le ventre nu, le haut des cuisses. Après, sans hésiter, j'ai glissé ma main sous le tissu pour attraper son sexe en un geste que je m'efforçais encore d'imaginer, idiot que j'étais, comme simple et tendre. Ça brûlait. Elle n'était pas très grande, mais sa forme était parfaite et sa tension palpitait, irrésistible, entre mes doigts. J'ai commencé à bouger la main, très lentement au départ, de haut en bas, encore et encore, puis de plus en plus vite. Jose était toujours silencieux, mais je sentais que la fin appprochait.

— Eh, je vais tout tacher.

Il s'est soudain redressé, a repoussé le sac de couchage qui nous couvrait d'un côté et, d'un geste rapide, il a baissé son maillot de bain sur ses chevilles. Puis il s'est de nouveau allongé et a fermé les yeux. Pour la première fois, il était devant moi avec le sexe dressé. Faisant mon possible pour ne pas le regarder en face, j'ai continué à le masturber avec toute la perfidie dont j'étais capable. Dans ma tête, tout s'est brouillé.

— Attends, putain, on va faire les choses bien.

Je me suis tourné et, sans hésiter une seconde, j'ai plongé sa queue dans ma bouche. Jose s'est arqué comme une baguette d'osier. J'ai commencé à sucer ce morceau de chair palpitante, à passer ma langue sur son gland, sur toute la longueur de son membre mince qui ne cessait de grandir, de grandir ; tout en lui caressant les couilles, je me suis planté la bite de Jose dans la gorge, encore et encore, encore et encore, la serrant avec mes lèvres à me faire mal, presque jusqu'à m'étouffer, jusqu'à sentir les doigts de Jose qui s'enfonçaient dans mes cheveux et m'obligeaient à continuer, ses doigts qui m'agrippaient la nuque et imposaient le rythme qu'il voulait, alors j'ai deviné son explosion imminente et là, c'est moi qui ai repris les commandes : je sortais cette queue humide de ma bouche et, me laissant tirer par les cheveux, je prolongeais son exténuante agonie en plongeant simultanément ma langue et mes doigts vers la petite surface tendue de ses couilles, un instant rien de plus, pour revenir à l'extrémité tremblante de sa queue et me l'enfoncer, d'un coup, au fond de la gorge.

— Stop… Javier, attends, non… Stop…

Ç'a été un tir brûlant, brutal ; puis un autre et un autre, une rafale interminable

qui m’a ébouillanté la bouche entière, qui m’a obligé à avaler aussi vite que j’ai pu, sans cesser de sucer en montant et en descendant, « Tu vas voir » ai-je pensé, « Ça, t’es pas près de l’oublier », de haut en bas, et puis j’ai senti sa main devenir molle sur ma tête, ses muscles céder, son dos s’effondrer, sa nuque retomber, inanimée, sur la tente ; Jose tout entier semblait comme évanoui, les paupières fermées, respirant avec agitation.

Je me suis redressé et je l’ai observé. Il est resté immobile un moment. Je ne savais pas quoi faire.

— C’était bien ? – ai-je murmuré, hésitant.

— Ah oui, très bien.

Soudain, d’un seul élan, sans croiser mon regard une seule fois, il s’est assis, a remis son maillot de bain et s’est levé.

— Je vais pisser.

Il est sorti, comme ça. Il était clair que pour lui, le chapitre était clos. Quant à moi, j’avais la queue comme le tronc d’un arbre et mes testicules exigeaient douloureusement un soulagement, mais ils ne pouvaient manifestement pas compter sur Jose. En tout cas à ce moment-là. Je me suis assis et j’ai allumé une cigarette. Il est revenu au bout de deux minutes :

— Bon, qu’est-ce qu’on fait ?

— Ce que tu veux.

— Non, vieux, on fait ce que toi, tu veux – il a eu un sourire forcé. Le connaisseur c’est toi, non ?

Je l’ai regardé en essayant de ne pas laisser affleurer sur mon visage le flot de rancœur qui m’était soudain monté de l’estomac. Il n’y avait pas le moindre doute : Jose n’était pas prêt à faire ce que *moi, je voulais*. Mais j’ai été beau joueur. J’ai souri.

— D’accord, eh bien le plan c’est de continuer à monter vers Caín de Arriba et de planter la tente là-bas. Ensuite on prend le chemin de randonnée. Et ta fièvre ?

— J’en ai plus.

— Fais voir.

— Pas la peine – il m’a eu l’air de rougir, mais comme il était à contre-jour, je n’ai pas bien vu. C’est vrai, j’ai plus de fièvre.

— Parfait – je me suis levé brusquement, il a vu mon érection et a immédiatement détourné les yeux. Eh bien on va ramasser tout ça. Il faut profiter de la journée.

Cinq minutes plus tard nous marchions dans le bourg, sacs au dos. Il était dix heures et, après l'orage de la nuit précédente, le soleil brillait au milieu d'un ciel sans nuage. Jose, les cheveux en bataille, contemplait, bouche bée, les énormes rochers qui entouraient le village et semblaient toujours sur le point de s'effondrer dessus.

— Viens, c'est par ici.

— Par là ? Mais où est-ce qu'on va monter la tente ?

J'ai tendu le bras.

— Là-haut. Tu vois la maison, là-bas ?

Jose m'a regardé, souriant et fronçant les sourcils.

— T'es fou ? Il faut qu'on grimpe *jusque-là* ? Mais c'est…

— Au diable vauvert, je sais. Sauf que c'est là qu'on va.

J'ai senti que mon sang revenait dans mon cœur quand j'ai de nouveau été capable de lui sourire. J'avais encore dans la bouche le goût salé de son sperme et sur les joues la couleur du mépris avec lequel il m'avait ignoré après avoir joui, mais le pire était la certitude que quelque chose de très important avait changé : en touchant enfin son corps, en sentant sa queue dans ma bouche, après avoir rêvé de ce moment pendant des mois, en sentant l'évidence de son plaisir, de son immense plaisir, contre moi, pour moi, grâce à moi, à ce que je lui avais fait, quelque chose à l'intérieur de moi m'a averti. J'allais me trouver pris au piège de ma propre imprudence, de mon désir ou de mon amour. J'avais franchi une ligne que je ne pourrais plus passer dans le sens contraire. Tout ce qui avait été à moi jusqu'à cet instant ne m'appartenait plus. Ce qui venait de se passer risquait de nous métamorphoser en deux personnes différentes. J'ai eu la vague sensation que le sol commençait à bouger sous mes pieds, que quelque chose m'échappait des mains : jusque-là, j'avais été le plus âgé, le professeur, celui qui consolait, enseignait, celui qui en savait le plus long, qui avait le plus de pouvoir. À présent je n'en étais plus si sûr. Jose avait aujourd'hui quelque chose à me pardonner – cela ne s'était jamais produit auparavant.

Mais lui, Jose en personne, était en train de me sourire avec cette tête comique qui voulait dire *t'es devenu fou, comment on va monter là-haut ?*, il essayait de

faire comme si de rien n'était, proposant presque par son silence que nous oubliions ce qui était arrivé afin de retrouver le passé, de restaurer son bonheur d'hier, sa confiance en moi. Même sans vouloir le croire, je savais que ça n'était pas possible ; comme je l'avais dit moi-même quelques instants plus tôt, j'en étais réduit à faire *ce qu'il voudrait, lui*. Cependant… si je faisais semblant, si je jouais avec lui au jeu dangereux du « Aujourd'hui, il ne s'est rien passé », peut-être pourrais-je retrouver ma propre joie et préparer mon esprit à vivre le moment (toujours rêvé, depuis le jour où je l'avais rencontré) où, grâce à un miracle impossible à imaginer, les portes de son cœur céderaient ; car, pour moi, c'était un territoire connu : il me les avait déjà ouvertes à plusieurs reprises. Mais si je considérais ce qui s'était produit comme du solide et que je me laissais emporter par l'impérieuse envie de l'embrasser à chaque pas, tout s'effondrerait. De sorte que j'ai saisi la perche qu'il me tendait avec un sourire innocent.

— Quoi, ton sac à dos est trop lourd, petit moustique ?

Il a ri.

— Je peux aller partout où tu peux aller.

— C'est ce qu'on verra – ai-je murmuré en me mordant presque la langue.

Jose disait toujours des choses qu'on pouvait interpréter de différentes manières. Nous avons entamé la randonnée. Je me suis mis en tête et j'ai pressé le pas. La montée vers Caín de Arriba est un chemin de chèvres, un sentier incroyable creusé à coups de marteau dans la roche vive, une côte infâme et glissante. À droite, le mur vertical. À gauche, à un mètre à peine, l'abîme de plus en plus profond qui se précipite vers la rivière. Au milieu, la sente pierreuse. J'avançais en calquant le rythme de ma respiration sur celui de mes pas. Jose était en arrière.

— Tu es fatigué ?

— Non…

— Alors on continue.

« Qu'il aille se faire foutre » ai-je pensé, vindicatif. Quand nous sommes arrivés en haut, dans la petite prairie que je connaissais bien, Jose soufflait comme un buffle, le visage rouge, la sueur dégoulinant sur ses joues.

— On… est… arrivés ?

— Non, on en est à la moitié.

— Sé… sérieux ?

— Non, espèce d’idiot – j’ai éclaté de rire. C’est ici. Bon, allez, on va monter la tente. Trouve-moi un caillou pour planter les sardines.

En dix minutes notre tente bleue et orange était installée. Jose s’est assis dans l’herbe encore humide de la pluie nocturne et s’est mis à contempler le paysage. Je suis resté debout à côté de lui.

— Alors, qu’est-ce que t’en penses ?

— Je sais pas. C’est impressionnant.

Face aux quatre lisières mortes de Caín de Arriba se dressait, bleue à cause de la distance, imposante et grandiose, la Peña Santa de Castilla, veinée de neiges éternelles. Un peu plus près, la Peña Luenga, une montagne qu’on dirait taillée à la serpe, verticale et menaçante. Un sentier impraticable zigzague en montant vers les grottes froides où les villageois laissent s’affiner le fromage. À cent mètres du pré paumé où nous nous trouvions, les maisons abandonnées de l’ancien village résistaient à l’effondrement causé par le passage du temps et l’oubli. Haute, belle, l’herbe poussait anarchiquement, partout, formant des haies ; les chênes énormes et les fougères semblaient voguer sur une mer verte en perpétuel mouvement.

— Eh, viens voir, je veux te montrer quelque chose.

Jose s’est approché jusqu’à la pierre énorme qui occupait le centre du pré.

— C’est quoi, à ton avis ?

— On dirait de la cire…

— Exactement. C’est moi qui l’y ai mise, la dernière fois que je suis venu. Ici, la nuit, on allume un feu et on met des bougies. On le fera ce soir, quand on rentrera.

Jose m’a regardé, souriant, heureux. En tout cas, j’ai eu l’impression qu’il était heureux. Je l’ai pressé.

— Bon, faudrait peut-être qu’on y aille, qu’est-ce que t’en dis ?

— Déjà ?

— Ben oui, tu veux faire quoi, sinon ?

— Eh ben… Je sais pas, on pourrait se laver un peu…

J’ai posé les yeux sur lui.

— Tu te doutes bien qu’ici, y a pas de douches… Mais en bas, en suivant ce sentier, tu tomberas sur la rivière. T’inquiète pas, personne n’ira t’espionner, on est seuls. T’as du savon ?

— Oui.

— Alors je t’attends là et moi, j’irai quand tu reviendras – ai-je dit avec ironie. Et fais gaffe à l’eau.

— Pourquoi ? C’est profond ?

— Non. C’est gelé, tu verras.

Naturellement, je l’ai suivi sans qu’il s’en rende compte. Il est arrivé à la nappe d’eau dormante du ruisseau, a regardé dans toutes les directions et a commencé à enlever ses vêtements. C’était la deuxième fois que je le voyais complètement nu ; mais là, il ne le savait pas. L’image de Jose dans la lumière du soleil matinal, marchant maladroitement sur les pierres, mince et beau, trempant un pied dans l’eau et le retirant immédiatement comme s’il s’était brûlé, puis l’y replongeant, avançant d’un pas ou deux, s’accroupissant au milieu de la rigole transparente pour s’asperger le visage, c’était la résurrection d’un dieu ancien. Je n’avais jamais rien vu de plus beau, de plus innocent, de plus suggestif et excitant à la fois. Trop pour ce que j’étais capable de supporter après la frustration de la cabane. J’ai sorti ma queue de mon pantalon et je me suis mis à me caresser, doucement d’abord, ensuite avec plus d’énergie. Tout en s’efforçant de maintenir son équilibre dans l’eau, Jose a savonné lentement ses bras, sa poitrine, son sexe recroquevillé. J’ai senti mes dents s’entrechoquer. Quand la main de Jose est passée sur son cul, avec une lenteur exaspérante, et après sur ses couilles, en y laissant une traînée d’écume savonneuse, j’ai explosé avec toute la furie qui m’habitait ; j’ai joui violemment, sauvagement, avec rancœur ; trop de désirs ardents bridés, mon sperme longtemps retenu a jailli vers le haut comme un geyser avant d’aller s’écraser sur les pierres du chemin, quelques mètres plus loin. Jose s’était assis dans le ruisseau et rinçait le savon qui couvrait son corps, étranger à tout cela. « Tu vas me le payer, mon petit » ai-je pensé en haletant, « Je te jure que tu vas me le payer, et très cher. » Je me suis faufilé, presque à quatre pattes, sur le sentier pour retourner à la tente. Je me suis arrêté un moment au dernier endroit d’où je pouvais voir la rivière. Jose était sorti de l’eau et se séchait à toute vitesse. Quand il s’est rhabillé, j’ai de nouveau tremblé : il n’a pas mis son maillot de bain bleu mais a enfilé son jean directement. L’idée que Jose allait passer toute la journée nu sous son pantalon déchiré m’a de nouveau asticoté.

Lorsqu'il est arrivé, souriant, secouant ses cheveux mouillés, j'étais allongé dans l'herbe, en train de fumer.

— Alors, comment était l'eau ?

— Une horreur, tu avais raison. Mais on s'habitue au bout de deux minutes.

— Bien, à mon tour. Je fais vite, d'accord ?

— D'accord.

En me déshabillant, au bord de l'eau, j'ai été assailli par une idée (folie ou prémonition ?) : peut-être que Jose était en train de m'épier… Ça m'a immédiatement excité. L'air de rien, j'ai jeté un œil vers la cachette que j'avais occupée. On ne voyait rien, pas un mouvement, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il n'était pas là ; les recoins pour se dissimuler ne manquaient pas. J'ai ôté mes vêtements lentement, le dos tourné au chemin… S'il me reluquait, il devait se trouver à peu près dans ce coin. Au ralenti, j'ai déboutonné ma chemise, posé mes godillots, baissé mon pantalon ; j'ai descendu mon caleçon avec toute la rouerie du monde et, complètement nu, j'ai avancé très naturellement vers l'eau. Elle était glacée mais je ne me suis pas permis un seul frisson. J'ai mouillé mes mains puis mon corps tout entier, toujours dos au sentier. Je me suis savonné. La tête, les aisselles, la poitrine couverte de poils, le ventre… Quand mes mains pleines de mousse sont arrivées sur ma queue, je me suis retourné, très tranquillement, pour montrer aux arbres, aux pierres, au chemin, aux montagnes solennelles, à Jose peut-être, mon impétueuse érection. Le soleil m'éclairait en plein. J'ai écarté les jambes, fermé les yeux et commencé à me masturber avec douceur, lentement, pour que le savon lubrifie ma bite ; je me caressais sauvagement les couilles, contemplant sous mes paupières closes l'image de Jose nu sous son jean. Je ne respirais plus que par le nez ; je me sentais bizarre, exhibitionniste, comme les acteurs de films pornos dont l'excitation est multipliée quand ils se savent observés, comme les mecs des sex-shops se masturbent devant les hommes qui, cachés derrière l'opacité des vitres dans les cabines, donneraient tout pour toucher ce qu'on ne leur permet que de voir. Là, debout, la main gauche appuyée à la base du dos, poussant mes hanches en avant, alors que je remuais la droite de plus en plus vite sur toute la longueur de ma queue glissante, je me suis senti merveilleusement sale, satisfait, malveillant, impitoyable, magnifique et misérable ; séduit, oui ; accroché, oui ; prisonnier de mon désir, oui, mais aussi séducteur et vindicatif, comme seul peut l'être quelqu'un qui aime au-delà de lui-même. J'ai senti que la fin était proche. J'ai entrouvert les yeux : je n'ai vu aucun signe de la présence de Jose, mais ce

que j'ai bien vu, très clairement, ce sont les pas qu'il ferait ce jour-là, la cadence de son cul parfait qui bougerait librement, dans peu de temps et rien que pour moi, sous son jean trop grand, sa bite se laissant deviner à chaque foulée, tendant chaque fois un endroit différent du pantalon ; j'ai vu ce que j'étais certain de voir durant les heures qui viendraient. Excité, transporté, plein d'une sensation très proche de l'ivresse, je me suis mis de profil pour son éventuel poste d'observation et, sans la moindre hésitation, avec un mouvement sinueux, j'ai plongé ma main gauche entre mes fesses, mes doigts ont effleuré mon trou du cul, j'ai caressé au ralenti la zone le séparant des couilles tout en me masturbant, de plus en plus vite, de plus en plus violemment ; je me suis entendu dire « Jose, Jose », je me suis entendu le penser ; je ne savais plus si je parlais à voix haute ou si c'était juste le vacarme de mes élucubrations qui éclatait dans mes oreilles, rien que ce mot, rien que l'improbable image de Jose caché derrière les fougères, en train de me regarder, avalant sa salive, « Jose, Jose, tu vas me le payer… » Mon sperme a de nouveau jailli, illuminé par le soleil, comme un insecte brillant que j'aurais envoyé voler depuis le plus profond de mes entrailles. J'ai gémi avec exagération, exprès : qu'il m'entende, en plus de me voir. Après, affichant un sourire étudié, j'ai ramassé dans la paume de ma main les restes de liquide épais qui s'écoulait de ma queue et je l'ai étalé sur ma poitrine, en frottant, le mélangeant à mes poils noirs et au savon. Enfin, je me suis allongé comme lui, sur le lit pierreux du ruisseau et j'ai joué avec l'eau pour me relaxer, me rincer.

Quand, une fois sec, j'ai commencé à m'habiller, j'ai jeté mon caleçon dans le sac de linge sale et j'ai enfilé mon pantalon à même la peau. Souriant avec rancœur, je me suis dit « Si c'est à ça que tu veux jouer, on va y jouer. » Je suis arrivé à la tente. Jose était assis en train de fumer, il me tournait le dos.

— J'ai mis longtemps ?

— Non, non, pas du tout.

— Tu t'ennuies ?

— Moi ? Pourquoi ? Non, qu'est-ce que tu vas chercher, pas du tout, pourquoi veux-tu que je m'ennuie ?

J'ai rangé tout l'équipement dans la tente et j'ai accroché un petit cadenas à la fermeture-éclair.

— Bon, eh bien allons-y. Tu passes devant, maintenant ça descend. Fais attention aux pierres isolées, à cette heure-ci, c'est très glissant.

— O.K, O.K.

— Qu’est-ce que t’as ? Tu te remets à trembler.

— Moi ? Moi, trembler ? Non, non. Je me sens bien. Allez, on y va.

Nous avons commencé la descente. Je l’ai regardé. Il était très rouge.

Il avait tout vu.

J’ai souri, les dents serrées.

Il n’en avait pas perdu une miette.

Nous avons traversé le village d'un bon pas et, après avoir passé le pont, nous sommes entrés dans le défilé, la Garganta del Cares. Au début, ce ne sont que tunnels et humidité ; Jose passait la tête dans les ouvertures, émerveillé de voir se dresser sous ses yeux les deux immenses murs verticaux, fendus par la rivière, à peine séparés par huit ou dix mètres. Ensuite, le sentier se poursuit en pleine lumière et le paysage est de nouveau saisissant. On avait juste une gourde, des cirés roulés autour de la taille et un appareil-photo dont je n'arrêtais pas de me servir : Jose souriant, passant la tête dans l'un des trous ouverts dans les tunnels, devant un gigantesque lierre qui tombait de très haut ; Jose nerveux, tremblant de vertige sur la fine surface en ciment du Puente de los Rebecos suspendu au-dessus de l'épouvantable abîme ; Jose à Puente Bolín, lançant des cailloux vers la rivière, tout en bas ; Jose à contre-jour, face à l'impressionnante ouverture verticale du défilé ; Jose assis ; Jose debout ; Jose de dos, en train de marcher (il n'y aurait que moi qui pourrais voir sur cette photo son joli petit cul remuant sous la toile bleue, sa peau nue frôlant les coutures du jean) ; Jose en train de me sourire…

— Mais pourquoi faut-il que tu fasses cette tête d'andouille – me moquais-je, l'appareil devant les yeux.

— Moi ? Quelle tête veux-tu que je fasse ?

Il rougissait, abandonnait son expression figée et souriait enfin comme je voulais. Clic.

La promenade, plus de vingt kilomètres aller et retour, nous a pris toute la journée. Au départ, on avançait tranquillement, contemplant le paysage, prenant des photos, discutant de tout et de rien. Ensuite, un peu avant d'arriver au village de Poncebos, un col à la pente terriblement raide a fait évoluer la marche en un exercice presque purement sportif. Moins habitué à la randonnée, Jose se fatiguait.

Nous avons pris un café dans le bistrot du village, pause qui a duré à peine dix minutes. Le chemin du retour, avec le soleil couchant, nous l'avons fait d'un pas rapide et presque en silence. On a commencé à sentir l'humidité du soir qui tombait des rochers et j'ai imposé un rythme vif pour qu'on ne se retrouve pas obligés de grimper dans le noir jusqu'à la tente.

— Eh, Javier…

— Je t'écoute.

— Si on s'arrêtait un moment ?

— T’es fatigué ?

— Un petit peu, pas beaucoup.

— Plus que deux virages et on arrive à la cascade où on pourra changer l’eau de la gourde. Tu tiendras ou il faut que je te porte ?

— Je tiendrai, je tiendrai – Jose a souri.

Il me considérait de nouveau avec un regard dégagé. S’il avait décidé d’ignorer ce qui s’était passé ce matin-là, c’était réussi. Mais je savais, comme lui, que quelque chose entre nous était douloureux, qu’il y avait un espace vide qu’on devait inévitablement combler. Comme si ma voix m’était étrangère, j’ai été surpris par la sérénité avec laquelle j’ai parlé, l’absence de tension, les mots surgissant sans la moindre trace de cette peur qui m’avait tiraillé pendant que je le caressais dans la cabane, quelques heures plus tôt. Nous étions assis près de la cascade.

— Tu veux qu’on parle ?

— Ouais, de quoi ?

— Eh bien, ce matin il s’est passé quelque chose entre toi et moi. Quelque chose qui ne s’était jamais produit avant. Tu t’en souviens déjà plus ?

Il a allumé une cigarette.

— Si, évidemment que je m’en souviens.

— Et qu’est-ce que t’en penses ?

Jose fumait, les yeux sur les montagnes.

— Rien, j’en pense rien. Enfin… si, je pense. Je veux dire que ça n’a pas d’importance, ce sont des choses qui arrivent entre copains. Ça veut rien dire, ça signifie pas que… Tu vois ce que je veux dire.

— Ouais. Tu l’avais déjà fait avant ?

— Non, jamais, tu parles.

Et c’est là que ça s’est passé. Une gaffe atroce, je sais. Mais je jure que la question est sortie toute seule, innocemment, elle n’était pas préméditée ; un de ces moments où la tête pense une chose et où la langue en dit une autre.

— Et tu le referais ?

Jose a brusquement planté ses yeux dans les miens. Son visage était serein,

mais dans le fond brillait quelque chose de torve.

— Bien sûr, pourquoi pas.

J'ai dégluti.

— Tu ne m'as pas compris. Ce que je…

— Si, je t'ai parfaitement compris. Et je t'ai répondu qu'il n'y avait aucun problème, d'accord ? – il a tiré avec force sur sa cigarette et l'a jetée au loin. Mais bon Dieu, fais pas cette tête…

Souriant tranquillement, il m'a donné un léger coup sur l'épaule et a serré mon bras :

— Allez, on y va, la nuit est en train de tomber.

Nous nous sommes remis en marche. Subitement, étrangement loquace, Jose souriait, me posait des questions sur la montagne qui avait l'air de nous surveiller, sur la distance qui nous séparait de la rivière, sur le parapluie de don Pedro, notre ami de Caín ; il m'obligeait à parler, plaisantait… Je me sentais pitoyable. Il ne m'avait pas compris. Tout ce que je voulais savoir, c'était s'il avait déjà eu l'idée de faire l'amour, de baiser, comme il voudrait appeler ça, avec un autre garçon, quel qu'il soit. Mais ma question avait été tellement maladroite qu'il l'avait interprétée comme une proposition immédiate, pour le soir même, entre lui et moi. Et il m'avait dit oui. Mon orgueil saignait abondamment. J'en crevais d'envie, mais je me suis juré cent fois, mille fois, en serrant les dents de toutes mes forces, que pour rien au monde je ne retoucherais un centimètre de ses vêtements. Ce n'était pas ça, ce qui peuplait mes rêves n'était pas du tout comme ça. Je le désirais, je le cherchais, je faisais tout pour qu'il m'aime, mais je n'étais absolument pas en train de mendier du cul. Je voulais de l'amour, pas la charité. Je ne me contentais pas de moins.

— Eh prof, pourquoi t'es tellement silencieux, tout à coup ? Dis-donc, quel sérieux…

— Je suis silencieux ?

— Attends, viens, laisse-moi te prendre en photo.

— Il n'y a plus de lumière, Jose.

— Ben avec le flash… Il a un retardateur, ton truc ?

L'appareil, posé sur une pierre, a saisi l'image suivante : moi avec une tête d'idiot, un sourire forcé, assis, les mains croisées entre les genoux ; Jose souriant

comiquement, le bras sur mon épaule, son visage tout près du mien.

Est-ce que vous auriez des bougies, s’il vous plaît ? — Des bougies ? Oui, jeune homme, juste là. Combien tu en veux ?

— Des longues, deux. Enfin, trois.

— Très bien, trois. Autre chose ?

— Une bouteille de Ballantine’s.

— De quoi ?

Madame Casilda, énorme derrière son comptoir, comme toujours vêtue de noir, n’entendait pas bien. J’ai tâché d’aider Jose à se tirer de là.

— De rien. Ne faites pas attention à lui. Allez, mon vieux, on s’en va.

— Non, non – Jose a désigné une étagère du doigt –, une bouteille de whisky, s’il vous plaît, celui-là.

— Vous avez l’intention de faire la fête, hein ? Alors amusez-vous bien. Ah, ces jeunes… Bon, voyons voir : deux boîtes de moules, deux d’anchois, du pain, des cigarettes, les bougies, la bouteille… Ce qui nous fait en tout…

Nous avons payé. Jose n’a pas attendu d’être sorti du village pour déboucher la bouteille et s’envoyer une rasade qui l’a fait violemment tousser. J’étais inquiet.

— Mais pour quoi faire, du whisky ?

— Parce que, comme a dit très justement la dame, on va faire la fête, non ?

— Comme tu voudras… mais attends d’arriver en haut, parce que si tu t’en envoies encore deux comme celle-là, tu vas t’écrouler en route.

— Bon, d’accord… Où est-ce qu’on va trouver le bois ?

— Quel bois ?

— Tu m’avais dit que ce soir on ferait un feu.

Je n’ai pas pu retenir mon sourire. Maudit, merveilleux crétin. J’ai ébouriffé ses cheveux et l’ai traîné vers le chemin menant à Caín de Arriba.

— On va en voler là-haut, dans une étable d’hiver, t’inquiète pas. Mais on va se dépêcher, parce que dans une demi-heure il n’y aura plus guère que les chats pour y voir encore quelque chose.

— Allez, passe devant.

— Non. Toi d'abord, si je te laisse en arrière tu vas te siffler le whisky tout seul. Crapule.

Sans le poids des sacs, la trotte jusqu'à notre tente a été beaucoup plus légère. Jose a commencé à ranger un peu pendant que je me dirigeais vers une cabane proche. Quand je suis revenu, un énorme tas de bois sec sous le bras, la grande pierre du pré ressemblait à un autel. Avec la machette, Jose avait coupé les bougies en petits morceaux ; il les avait disposés dans les fentes de la roche et finissait de les allumer. Il m'a souri, le briquet à la main.

— Alors, ça te plaît ?

— J'adore – je lui ai souri, ému. T'es un ange, Bonaparte.

— Bon, alors maintenant c'est ton tour, hein ?

Dix minutes après nous être assis sur l'herbe, appuyés contre la grande pierre, enfin détendus, nous contemplions les flammes qui se dressaient et crépitaient au milieu d'un tourbillon d'étincelles. Derrière la Peña Santa, vers le ponant, le ciel conservait un faible reste de lumière violacée. À l'autre bout de la vallée, les deux grands rochers escarpés qui formaient le défilé que nous avions traversé émergeaient dans une obscurité presque totale.

— Bon, tu me laisses boire maintenant ?

— Moi d'abord. Une gorgée chacun son tour, d'accord ?

Nous avons bu. Jose a penché la tête en arrière jusqu'à ce que sa nuque repose sur l'aspérité de la roche. Il a souri, les yeux dans le ciel étoilé.

— Aujourd'hui, j'ai trouvé ça génial.

— Oui ?

— Sans l'ombre d'un doute. Le chemin que tu m'as montré est ce que j'ai vu de plus joli.

— Pourtant, tu avais l'air fatigué.

— Moi ? Fatigué, moi ? – il a attrapé la bouteille par le goulot et a bu une rasade interminable. C'est juste que toi, tu as vachement l'habitude, alors tu vas plus vite, mais j'étais pas fatigué.

— Comment tu te sentais, alors ?

— Bien – il a souri en me regardant. Bien avec toi.

— Ce qui veut dire ?

J’ai senti une piqûre mais j’ai continué à observer la danse frénétique des flammes, en gardant soigneusement l’air distrait.

— Qu’avec toi je suis toujours bien. Passe-moi la bouteille, allez, c’est mon tour. Dis, tu crèves pas de chaud ?

— Non.

— Moi si. C’est un feu d’enfer.

Il a bu longuement et a déboutonné sa chemise. Je n’ai pas bougé, je ne lui ai pas accordé un regard.

— Tu bois pas ?

J’ai souri.

— Comme dit ma mère, il faut bien que quelqu’un garde les idées claires dans cette famille. Mais si, vas-y, donne.

Il m’a tendu la bouteille d’un geste malhabile et a reposé sa nuque contre la pierre. Il a fermé les yeux.

— Comment tu trouves Beatriz ?

J’ai avalé de travers.

— Qui ?

— Beatriz, la fille de la piscine. Celle qui a les cheveux longs. Tu m’as passé un sacré savon à son sujet.

— Je sais pas, je la connais pas.

— Mais tu la sens pas, hein ?

Il a ricané. Il commençait à avoir la langue pâteuse :

— Elle est canon. Et elle a peur, tu crois pas ?

Je suis resté muet.

— Tu crois pas qu’elle a peur ? Non ? Elle a une de ces paires de nichons… Évidemment, comme toi t’es avec Ani…

Silence.

— Tu veux que je te dise un secret ?

— Tu dis ce que tu veux.

Il s’est redressé avec difficulté et s’est rapproché de moi. Nos bras se touchaient.

— Ana peut pas me blairer. Elle me déteste. Mais moi, je m’en fous.

J’ai menti :

— Ana t’aime plus que ce que tu crois, vous avez juste besoin de vous parler. Et je suis sûr que tu t’en fous pas.

— Si je m’en fous, si je m’en fous ! Tu parles que je m’en fous ! Parce que j’ai tout ce qu’elle aime. Où est-ce que t’as fourré la bouteille ?

Il me l’a arrachée des mains d’un coup sec, a bu nerveusement, s’est essuyé la bouche avec la manche de sa chemise. L’éclat du feu illuminait son visage. J’y ai vu un sourire dur.

— Qu’est-ce que tu as qu’Ana aime ?

— Je t’ai, toi – a-t-il murmuré en traînant sur les syllabes, la langue maladroite, sa tête tombant lourdement sur mon épaule. Toi, t’es mon ami, t’es ici, avec moi. Ça, ça la fait super chier, non ? Hein c’est vrai que t’es mon ami ?

— Évidemment, Jose. Arrête de boire, on va foutre en l’air la fête.

— Mais je suis bien – a-t-il dit avec difficulté. Bon, disons que j’ai un peu mal au cœur, hi, hi. Eh, c’est en train de s’éteindre, tu veux que j’aille chercher du bois ? Tu me dis où c’est et j’y vais, sans déconner. Non, moi j’y vais, te lève pas.

J’ai ajouté quelques bûches dans le feu. À la lumière des flammes qui ont repris de la vigueur au milieu d’un nuage d’étincelles rouges et blanches, j’ai vu que Jose enlevait ses chaussures, ses chaussettes, sa chemise et qu’il s’allongeait sur l’herbe, près de la pierre. Les bougies étaient sur le point de mourir.

— Tu vas attraper froid.

— Mais non, tu vas voir. Viens, mets-toi là.

Je me suis assis exactement à l’endroit où j’étais avant. Pieds nus, seulement vêtu de son jean, Jose m’a enlacé par la taille, sa tête se refugiant au creux de mon épaule.

— Mais qu’est-ce que tu fais ?

— Comme ça j’ai plus froid.

— T’as trop bu, Jose.

— Et alors.

J’ai allumé une cigarette et suis resté silencieux, fixant de nouveau le feu. Je me suis dit : « Non, ne recommence pas à tout gâcher, cette fois c’est non. » J’ai prié pour que Jose s’endorme dans mes bras.

— Tu veux que je te dise un autre secret ?

— Vas-y – j’ai soupiré.

— Mais ça reste entre nous, hein ? Tu le raconteras à personne.

— Non, Jose, promis. Dis.

— Mais… À personne, O.K. ? Sérieux ?

— Non Jose, je te le promets. Alors, c’est quoi?

— Rien… je connais quelqu’un qui en pince vachement pour toi.

— Oui, je sais. Ana. Si c’est ça que t’as à me raconter…

— Non – a murmuré Jose en frottant sa tête contre ma chemise. Pas Ana. C’est un mec.

— Quoi ?

J’ai éclaté de rire.

— C’est un copain de la piscine. Il travaille là-bas, à la cafétéria. Il s’appelle Migue. Tu le connais ?

— Non.

— Eh ben lui, il est dingue de toi. Il me l’a répété cent fois. Je lui ai dit que tu sors avec ma sœur, qu’il a aucune chance. Tu l’as forcément croisé, mais t’as pas dû faire attention.

— Je vois pas du tout.

De sa main incertaine, Jose a cherché la mienne, celle qui tenait la cigarette. Il l’a portée à ses lèvres. J’ai senti qu’il me caressait les doigts. Il a pris une bouffée et s’est de nouveau blotti, comme un enfant, sur ma poitrine.

— Je te dis ça pour que tu comprennes que ça me gêne pas d’avoir des copains qui vont avec des mecs, tu vois ?

Je me suis répété : « Non, tu ne le feras pas, tu ne vas pas le faire. Il est ivre. Il s’est saoulé exprès pour s’armer de courage et te prendre dans ses bras comme

ça, parce qu’il sait que tu le désires, parce que tu l’as persuadé qu’il veut faire ce qu’il est en train de faire. Tu sais qu’il croit en toi, qu’il a confiance en toi, qu’il dépend de toi, que tu es ce qu’il a de plus solide dans la vie et tu lui as fait du chantage, tu l’as poussé. Mais tu ne vas pas le toucher. Tu ne le toucheras pas, qu’il le veuille ou non. Laisse-le s’endormir et après, tu le porteras jusqu’à la tente, tu le mettras dans le sac de couchage et de toutes tes forces, tu oublieras cette nuit, comme lui demain, quand il aura la gueule de bois. Il ne se rappellera rien. Toi, tu auras tout effacé de ta mémoire. Et la vie continuera : tu souffriras comme une bête et lui sera enfin heureux. Donc, ne le touche pas. »

De mes lèvres est tombé, léger, un baiser qui s’est posé doucement sur sa tête. « Ne le touche pas, tu ne dois pas le toucher. » Ma main a effleuré avec une extrême légèreté la peau frémissante de ses côtes, son épaule, son bras, sa poitrine, dans une caresse que je me suppliais, que je m’exigeais innocente, plus qu’amicale, presque maternelle (« Ne le touche pas, ne le touche plus ! »), glissant le long de son corps ; la tiédeur, la chaleur, l’ardeur du feu nichée dans sa peau, la sueur qui commençait à tremper mon front, mes doigts m’échappant sans bruit, fatalement, fuyant ma volonté pour voyager centimètre après centimètre sur le bras, puis sur le flanc nu et soyeux de Jose, de nouveau sur le paysage doux de sa poitrine ; « Jose, mon amour, mon petit, pardonne-moi », ma tête lasse, indécise, hésitante, mon ultime reste de sérénité refusant de le caresser, obstiné à ne pas le caresser, retranché, cramponné au dernier éclair de lucidité qui me dictait de ne pas le caresser ; ma main me trompant pourtant, se moquant de moi exactement comme le matin, ma main arrivant sur son corps véhément et immédiat ; ma main prisonnière irrémédiable de sa peau, se saisissant de la chimère que ces caresses étaient encore celle d’un enfant, d’un lézard, d’un feu irréparable, un vestige de résistance à l’amour me submergeait, m’anéantissait comme une vague recouvre un trou dans le sable, « Ne va pas plus loin, ça suffit, arrête de le toucher maintenant » ; un autre minuscule baiser a plongé mon nez, ma bouche, mes yeux dans ses cheveux noirs. Un autre baiser, puis un autre encore.

— Non, fais comme ce matin.

— Qu’est-ce que tu dis ?

— Sur le pantalon – sa voix n’était plus qu’un murmure –, caresse-moi là, tu es très doué pour ça, tu m’excites.

J’ai rougi violemment. « Ne le fais pas, ne fais pas ça », a dit une voix que j’ai senti monter de quelque part en moi, de plus en plus lointaine, « Dis-lui non, il

vaut mieux qu'on aille dormir, on est saouls et épuisés tous les deux », tandis que ma main avançait lentement, inéluctablement, le long de son bras, de ses côtes, de son ventre, jusqu'à ce que mes doigts se cognent à la frontière fragile du pantalon et commencent à remuer d'un côté, de l'autre, avec une douceur amère, une soif impétueuse, un tremblement coupable ; mes yeux observaient mes doigts me désobéissant, naviguant au ralenti sur le ventre frissonnant de Jose, la lenteur de ma caresse frôlant le bord rugueux de son jean, le sexe de Jose se dressant soudain, violemment, le soupir qui lui a vidé les poumons, ses yeux clos.

— J'ai jamais embrassé un garçon.

— Je sais, moustique.

— En fait, je l'ai jamais fait avec un garçon. Juste le truc de ce matin.

— Tu me l'as déjà dit. Dors, t'es crevé. Je veille sur toi, d'accord ?

Il a ouvert les yeux. M'a regardé intensément. À la lumière clignotante du feu j'ai vu combien l'alcool troublait l'éclat pur de son regard.

— Eh ben, qu'est-ce que t'as ?

— Rien, Jose.

— Alors, tu vas pas m'embrasser ?

— Non, Bonaparte…

J'ai soupiré et lui ai souri avec une immense tristesse.

— …Je vais pas t'embrasser.

— Qu'est-ce qui se passe, tu veux plus, c'est ça ?

— C'est ça. Je veux pas.

Son geste a été si rapide que je n'ai même pas eu le temps de réagir. Il m'a emprisonné la nuque avec ses mains et m'a attiré vers lui.

— T'es un crétin – m'a-t-il soufflé avec un sourire qui s'élargissait, la langue toujours hésitante, son visage touchant presque le mien. T'es un crétin de merde.

Il a tiré ma tête vers le bas et a plaqué sa bouche sur mes lèvres. Il m'a presque mordu. Notre premier baiser, le tout premier… Mais pas comme ça, Seigneur, ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Subitement j'ai vu rouge. Je me suis écarté de lui, violent, furieux, je l'ai repoussé, j'ai plié les genoux dans l'herbe, je l'ai attrapé par les aisselles comme un pantin, je l'ai hissé vers moi, je

l’ai empoigné par le cou ; sa tête dodelinant, son visage, ses lèvres, ses yeux perdus à dix centimètres des miens. J’ai rugi sourdement :

— C’est toi qui l’auras voulu… Si tu le fais, au moins fais-le bien.

— Oui. Excuse-moi – l’ai-je entendu dire, vaincu.

De ma bouche, j’ai frôlé ses lèvres sèches, tremblantes. Je les ai humectées. Ensuite je l’ai obligé à les ouvrir et j’y ai introduit ma langue, très progressivement, cherchant la sienne. Sans plus de détours, Jose a pressé sa bouche contre ma bouche et m’a pratiquement enfoncé sa langue dans la gorge, suçant violemment, m’emplissant de salive au goût d’alcool. Je me suis écarté.

— Pas comme ça. Plus tendre.

— Ah.

— Et ouvre les yeux.

— C’est que j’ai un peu mal au cœur – il a souri.

Il m’a fait rire. J’ai semé sur ses lèvres des petits baisers enfantins, chaque fois à un endroit différent, sans le laisser deviner où se poserait le suivant. Ensuite j’ai recommencé à faire glisser mes lèvres sur les siennes et à guider ma langue dans le refuge tiède de sa bouche. Nos langues se sont cherchées, se sont trouvées, ont eu besoin l’une de l’autre, ont dansé durant des minutes interminables, Jose se laissant faire, obéissant, inexpérimenté, il suivait mes mouvements en silence ; Jose apprenant à embrasser vraiment, la texture de ses lèvres effleurant avec innocence les miennes, le dialogue humide de nos langues se trouvant enfin, s’accrochant, s’accueillant ; mes dents mordillant avec douceur la lèvre inférieure de Jose, les doigts de Jose se posant tendrement sur mon visage, me caressant les joues, le cou, cherchant avec incertitude, hésitation, les boutons de ma chemise, les défaisant un à un ; les mains de Jose, ses longs doigts fins sur mon torse, jouant, s’enroulant puis se libérant de mes poils épais et noirs ; les bras de Jose entourant mon dos sous la chemise sans interrompre le baiser, buvant à mes lèvres, se rassasiant en moi, ses bras m’attirant progressivement vers lui ; Jose s’allongeant sur l’herbe et m’obligeant à m’étendre sur lui, à frotter interminablement ma poitrine large et puissante contre sa poitrine glabre, élastique, presque enfantine ; le sexe de Jose collé contre mon sexe dur, le cherchant, l’appelant, le défiant à travers nos jeans ; nos hanches remuant, serrés l’un contre l’autre presque jusqu’à la douleur, jusqu’au plaisir ; les mains de Jose, avides à présent, nerveuses, caressant mon dos, l’enlaçant, le parcourant de plus en plus vite, pénétrant soudain dans mon

pantalon. Ses mains se sont arrêtées sur mon cul qui s'était durci. Jose a interrompu notre baiser et a souri, sans ouvrir les yeux.

— Tu portes pas de caleçon ?

— Toi non plus.

— Comment tu le sais ?

Je l'ai embrassé sur la joue.

— Je t'ai vu ce matin quand tu te lavais à la rivière.

— Ah, tu m'espionnais ?

— Oui.

Il a toussé et s'est mis à rigoler quand finalement il a ouvert les yeux :

— En fait, moi aussi je t'ai vu. Mais juste un moment.

— Juste un moment ? T'as vu quoi ?

— Ben, quand tu te lavais, comment tu te savonnais, et tout ça… Tu sais bien…

— Non, je sais pas, raconte.

— J'ai honte…

Toujours rigolant, il a cherché la bouteille à tâtons et a bu en restant couché ; un filet de whisky s'est échappé de la commissure de ses lèvres.

— Tu t'es fait une branlette comme les mecs des magazines.

J'ai avalé une longue gorgée.

— Quels magazines ?

— Hé, hé. Ceux de Migue, le mec qui bosse à la piscine, je t'en ai parlé tout à l'heure, celui qui a craqué sur toi.

— Ouais.

— Y en a une où l'un des mecs te ressemble. C'est ce que dit Migue, en tout cas.

— Alors, il me ressemble ou pas ?

— Eh ben, hé, hé. Un peu. Toi, t'as plus de poils sur le torse, évidemment. Et le… la… Enfin, ça, là, tu l'as plus grande… Eh, attends, t'es vachement lourd, tu

m’écrases. Viens, mets-toi à côté.

Je me suis laissé tomber près de lui. Il haletait, un bras autour de mon cou ; sa poitrine nue montait et descendait précipitamment.

— Où est-ce qu’on a foutu le paquet de clopes ?

— Attends, j’en ai.

J’ai allumé une cigarette pour chacun. Silencieux, Jose fumait en regardant le ciel.

— Ani, tu l’embrasses comme ça ?

Un soudain coup de vent a ravivé les flammes. L’une des bûches s’est cassée en deux, avant de retomber sur les braises avec un bruit plaintif.

— Non. Je crois que non.

— Et pourquoi ?

— Je sais pas. C’est pas pareil.

Jose a tiré une bouffée et a jeté au loin sa cigarette à peine entamée. Il m’a ensuite pris la mienne et l’a également lancée dans l’obscurité.

— Eh ben elle sait pas ce qu’elle perd.

Sa paume s’est posée sur mon cou et a attiré mes lèvres vers lui. Cette fois, je l’ai laissé m’embrasser. Il l’a fait lentement, incertain et maladroit, s’efforçant d’imiter avec sa langue, ses lèvres et ses dents les gestes que je venais de lui montrer. Sa tête partait dans tous les sens. J’ai joui de son baiser comme on jouit d’un verre d’eau quand la soif taraude : jusqu’à la dernière goutte, jusqu’au dernier soupir, jusqu’au dernier atome de douceur. Ensuite j’ai écarté ma bouche de la sienne et j’ai commencé à mordre tendrement le lobe de son oreille, son cou fragile, la base de son menton. Je l’ai entendu gémir, j’ai senti son corps qui se tendait. Il a cherché ma main et l’a portée, doucement, vers son ventre, vers l’endroit où sa peau hérissée disparaissait sous le jean.

— Allez, fais-le moi. Comme ce matin.

Ma langue a débuté ses pérégrinations en même temps que mes doigts se sont mis à effleurer la peau de Jose, le plus lentement possible, d’un bout à l’autre de sa taille, au bord du pantalon. Le voyage a commencé à la base de sa joue. Après il a dérivé vers le cou, longuement, soigneusement, d’un côté, de l’autre, laissant partout une trace de salive ; sur sa poitrine, son torse délicat, sa peau encore vierge. Quand j’ai mordu doucement ses tétons, en passant sur ces boutons durs

et avides la pointe de ma langue, j’ai entendu un gémissement, j’ai senti son ventre se contracter nerveusement, ouvrant soudain, entre la peau lisse et le pantalon, un espace d’où s’exhalait un air chaud, une invitation pressante, presque une supplique.

— Allez, vas-y. Vas-y.

Je l’ai ignoré. Ma langue a poursuivi son chemin, lente, rouée et heureuse, sur son ventre, son flanc, sur le délicat sentier de poils noirs menant à la profondeur encore cachée de son sexe. J’ai heurté sans le vouloir le bout humide et salé de sa queue. Fébrile, il a voulu déboutonner son pantalon. J’ai retenu sa main.

— Non, laisse-moi faire.

— Si tu continues comme ça, je vais jouir.

— Mais non. Détends-toi.

Ma bouche s’est collée contre son jean. J’ai mordu doucement sa queue palpitante à travers le pantalon, j’y ai appuyé mon nez, mes yeux, j’ai caressé de tout mon visage cette élévation impétueuse qui essayait de traverser la toile bleue, les testicules qui palpitaient, qui bouillaient chaque fois que ma langue les cherchait et les trouvait sous la rugosité du tissu, l’humidifiant, le mouillant lentement avec ma salive, jusqu’à ce qu’il colle à la peau qui semblait crier dessous. Jose se tordait, couché sur l’herbe, me caresssant maladroitement le bas du dos, sous la chemise. J’ai fait sauter bouton après bouton. Bouton après bouton, son sexe a émergé entre mes mains comme un nourrisson gourmand et fébrile. Je l’ai saisi fermement pour le lécher de haut en bas, en prenant mon temps. Jose a planté ses ongles dans mon dos.

— Dommage pour ton maillot de bain – ai-je haleté.

— Qu’est-ce qu’il a mon maillot de bain ?

— Il me rend dingue – d’un coup, j’ai fait glisser son jean sur ses genoux et j’ai plongé ma langue sous ses couilles, j’ai embrassé et mordu ses cuisses – tu me rends complètement dingue avec ton maillot de bain bleu, idiot.

C’est toi, c’est toi. Ne nie pas. C’est toi qui t’es caché derrière l’ivresse pour feindre que tu étais en train de feindre ce courage : l’audace dont tu as fait preuve pendant ce moment cruel et inoubliable. Toi qui as pris les commandes ou en tout cas l’avantage, surtout au début. C’est toi qui, sentant le nœud de mes lèvres autour de ton sexe, m’as arrêté en disant : « Attends » et qui, sans un mot

de plus, t'es couché tête-bêche près de moi, presque nu ; c'est toi qui as tant voulu mettre ton ventre à la hauteur de mon visage et presser le tien contre ce qui menaçait d'éclater sous mon pantalon. Toi qui, sans que j'aie rien dit, rien demandé ni suggéré, m'as ordonné de continuer à sucer ta queue pendant que tu tripotais fébrilement les lacets de mes chaussures, pendant que tu jetais dans l'obscurité mes chaussettes, que tu arrachais violemment les boutons de mon jean, que tu le froissais autour de mes chevilles et que tu empoignais mon sexe dressé sans savoir comment poursuivre, avec l'inutile détermination de celui qui s'empare d'un marteau avant même de réfléchir à ce sur quoi il va bien pouvoir taper.

— Dis-moi ce que je dois faire – l'alcool avait rendu ta voix gauche.

— Tu ne dois rien faire, Jose.

— Merde. Dis-moi ce que je dois faire maintenant.

— La même chose que moi.

J'ai refermé, avec beaucoup de soin, ma bouche sur toute la longueur de ta queue. J'ai senti autour de la mienne un contact chaud et humide qui avançait, hésitant, vers le bas, vers les poils du pubis. C'était ta bouche. Une violente nausée t'a brisé comme une brindille. Tu es tombé sur le dos et ta tête a frappé l'herbe. Tu as chuchoté, haletant, avalant ta salive :

— Je sais pas si je vais pouvoir, elle est vachement grosse.

— Alors laisse, reste tranquille.

— Non. Putain. Si je te la bouffe pas en entier, t'aimera pas ça ?

— Bien sûr que si.

— Alors c'est bon. Vas-y.

J'ai passé la pointe de ma langue, lentement, plusieurs fois, le long de la partie inférieure de ta bite, depuis le bout du gland jusqu'à l'endroit où commence la peau des testicules. J'ai tremblé quand j'ai senti que tu faisais la même chose, plus nerveusement, plus vite que moi. Ensuite j'ai roulé avec mes lèvres le bout de ta queue et j'ai commencé à bouger de haut en bas, très délicatement, avançant à chaque fois d'un millimètre. Tu m'as imité. J'ai senti une douleur aiguë.

— Jose, attention avec tes dents.

— Ah, c'est vrai. Pfff, mais c'est qu'en entier, j'y arrive pas, hé, hé.

Tu apprenais vite, sans aucun doute ; j'étais bien placé pour le savoir, Bonaparte. À une plus grande intensité de mon côté, à une vitesse croissante de mes lèvres sur ton sexe, tu répondais, d'abord avec maladresse, puis avec une habileté mécanique. Quand j'ai passé ma langue à la base de tes couilles, quand je les ai léchées et me les suis lentement introduites dans la bouche, tes cuisses se sont tendues et tu as gémi comme un gamin apeuré.

— Fais pas ça, fais pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je me sens super mal.

— Mais, tu aimes ou pas ?

— Je sais pas. C'est un peu comme les chatouilles. Je sais pas si j'aime. Enfin, je crois que jusqu 'à maintenant, c'est ce que je préfère.

— Eh ben moi aussi.

J'ai senti ton nez, ton haleine chaude, tes petites lèvres, ta langue indécise, plonger dans la touffe de poils noirs et rugueux qui entourait mes couilles, les léchant d'abord avec imprécision, gamin maladroit qui ne sait pas comment faire ce qu'on est en train de lui faire, et ensuite avec une habileté diabolique, gamin pervers qui découvre peu à peu dans son corps les endroits exacts du plaisir et les cherche, les devine, les excite dans le corps de l'autre. De la pointe de ton sexe a jailli une goutte pressante, épaisse. Je savais que moi non plus, je n'en avais plus pour longtemps. J'ai arraché ton pantalon d'un coup sec ; tu as fait la même chose. J'ai jeté ma chemise en flanelle au loin ; nous étions, enfin, enfin !, complètement nus tous les deux. Et brusquement, sans te laisser le temps de te défendre, je t'ai retourné pour te mettre à quatre pattes dans l'herbe, je me suis allongé sous toi, mon visage enfoncé entre tes cuisses avides, désarmées, nerveuses ; tu ne savais absolument pas comment bouger, tu te balançais, rappelle-toi, tu étais tellement saoul, indécis, ignorant de ce que je rêvais de te faire, j'étais fou, j'avais renoncé, j'étais furieux contre toi ; quand mes mains ont écarté tes fesses et que ma langue s'est enfoncée d'une seule estocade dans ton cul qui ne s'y attendait pas, ce cul petit, adolescent, intact ; ce cul que j'avais si souvent rêvé, qui avait embrasé mes pensées tant et tant de nuits ; tu as crié, tu as hurlé, tu t'es tendu comme une corde de violon, surpris, désarmé ; tu as levé la tête, « Non, Javier, ça non » tu as supplié mais il était trop tard, tu savais qu'il était trop tard, c'est toi qui avais déchaîné tout ça, tu savais à quoi tu t'exposais ; je t'ai demandé « Qu'est-ce qu'il y a », tandis que tu ouvrais en deux ton cul dur sous la violence sans frein de ma langue, je t'ai répété «

Qu'est-ce qu'il y a », mes mains saisissant avec ardeur le marbre doux et lisse de tes cuisses, les muscles pleins de désir de tes fesses, les écartant par et contre ta volonté, ma langue transperçant avec force le trou salé et effrayé de ton cul, je t'ai senti te tendre, essayer de fuir pour t'abandonner ensuite, avoir peur, me craindre et après hésiter, finalement pousser ton cul d'un coup avide vers mon visage, ton cul livré tout entier, vorace, véhément ; tu le remuais, tu le frottais ; oui, Jose, tu l'as fait, bien sûr que tu l'as fait, tu as cherché avec ton cul l'assaut de ma langue, de mon nez, de ma bouche qui, désormais sans retenue, mordait, affamée, tes couilles, mon visage qui mouillait et se laissait mouiller par ton cul petit et véhément ; ton cul rêvé, ce cul que j'avais vu bouger dans la piscine, tenu par le maillot de bain bleu, irrésistible sous le tissu suggestif, il était à présent en train de tremper mon visage de ma propre salive, l'extrémité de ma langue poussait sans plus de peur, impétueuse, s'ouvrant un passage, de toutes ses forces, à travers ton plaisir le plus craintif, mes mains t'empêchant de contracter tes muscles apeurés, « Je veux pas faire ça, Javier, ça me dégoûte » et à cet instant précis un coup de reins, mes cuisses se dressant, mes jambes se croisant avec force sur ton cou, t'étouffant, poussant ta tête, ton visage, ta bouche, ta langue jusqu'à l'antichambre de mon cul, ma main te tirant fermement par les cheveux pour t'obliger à te plonger, à t'enterrer là-dedans ; mais ça n'a pas été que ma force, Jose ; c'était toi, fais appel à ta mémoire, voyons si tu oses nier ; c'était toi, c'est toi qui t'es lancé vers moi comme un naufragé mort de soif, comme un fou étourdi de folie, c'est toi qui as transpercé mon cul avec ta langue comme une bête sauvage qui fuit, comme un animal anxieux et désespéré, me cherchant, te cherchant ; et tu le faisais bien, tu me le faisais comme ça, salaud, tu as inscrusté ton visage dans mon cul et tu as planté ta langue aussi loin que tu as pu, aussi loin qu'elle arrivait – et c'est ça qui te dégoûtait, salopard de merde, c'est ça que tu ne voulais pas me faire, mon amour, mon immense amour, mon petit amour, toi en train de me bouffer le cul comme la pute la plus tendre de la terre, moi en train de te bouffer le cul en sachant qu'il n'y avait rien à faire, que tout était irréparable, que je ne pourrais plus jamais me passer de la saveur exacte et sablonneuse de ton cul, toi immobilisé par mes bras, contraint mais en aucune façon contraint d'enfoncer ta langue, de remuer ta langue, de tordre ta langue au plus profond de mon cul, de ma cécité, de mon absolu tremblement ; ma queue palpitait, souviens-toi, se dressant vers ta gorge, elle se délectait du frottement et de la douceur indécise de ton cou ; la tienne frémissait sur ma poitrine et cognait furieusement, se frottait, s'emmêlait dans les poils noirs qui l'enveloppaient presque, jusqu'à ce que je n'en puisse plus, jusqu'à ce qu'il ne soit plus humainement possible de supporter ça davantage, de t'aimer davantage, te désirer davantage, jusqu'à ce

que je te pousse avec toute la cruauté du monde, que je te dégage sur le côté, que je me redresse et te jette par terre, sur le ventre ; je savais que tu étais saoul, que tu avais mal au cœur, je savais que tu ne pouvais pas te défendre, que tu étais ce que je n'aurais jamais voulu que tu sois, un gamin impuissant et nu, un gosse désarmé qui n'avait même plus la force de se plaindre, ce n'était plus toi, Jose, mon Dieu, pardonne-moi, ce n'était plus toi mais ce que ta tendresse ou le whisky ou un assoupissement soudain avaient fait de toi, de moi, de nous ; muet, à demi endormi ou à demi inconscient, immobile comme tu l'étais, d'une beauté absolue sur l'herbe, nu comme un ange, doux et parfait sous la salive ou la sueur qui, à la lumière moribonde du feu, faisaient briller ton dos, tu ne t'es pas rendu compte que j'ai sorti la Nivea de la poche supérieure de mon sac à dos, tu as à peine réagi quand j'ai commencé à étaler la crème, très soigneusement, dans le plus grand silence, sur le trou enflammé, brûlant de désir de ton cul, deux doigts s'agitant avec malveillance entre tes jambes, portant la matière douce jusqu'à l'entrée chaude et épuisée qui protégeait ton intérieur, deux doigts, ou un seul peut-être, franchissant le seuil et mettant de la crème tout près de la limite que n'avait pas franchi ma langue, toi arquant le dos, frissonnant à peine un moment et retombant; inerte, dans la fatigue de l'alcool et de la faiblesse : tu n'as pas pu voir avec quelle cruauté, avec quelle tendresse, avec quelle peur, avec quelle inexorable férocité j'ai enduit ma queue de crème blanche, recouvrant toute son ardeur, frottant de haut en bas sa fougueuse urgence, te regardant endormi là, mes mains brûlaient, ma queue, ma respiration contenue pour ne pas te réveiller brûlaient comme un volcan.

J'ai écarté délicatement tes cuisses ; tu n'as pas bougé.

J'ai allongé mon corps au-dessus du tien, me tenant en l'air, sans te toucher, juste appuyé sur mes mains et mes genoux plantés dans l'herbe.

J'ai placé le bout de ma queue devant le trou tiède de ton cul.

J'ai poussé, lentement, très lentement.

Tu as immédiatement ouvert les yeux et tu as dit avec un sursaut :

— Non.

Je t'ai murmuré au creux de l'oreille :

— Du calme, détends-toi. Tu auras à peine un peu mal au début, tu vas voir.

— Non – as-tu gémi, effrayé, pressant. Ça non. Vraiment.

Je me suis tout de suite arrêté. Tu t'es échappé de mes bras et tu t'es retourné.

Tu étais sur le dos, moi assis sur ton ventre, tu me regardais avec une tristesse qui arrivait à peine à se dissimuler derrière un sourire effiloché.

— Pourquoi non ? – t'ai-je demandé, haletant. Tu crois que je vais te faire mal ?

Laissant retomber peu à peu tes paupières, tu as répondu :

— Je sais pas, mais je veux pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est non.

J'ai compris. Je l'ai vu sur son visage, dans ses yeux qui me fuyaient de nouveau, dans son sourire qui se réfugiait encore dans les brumes protectrices de l'alcool. Mais il n'avait jamais pu me mentir.

— À cause de Beatriz, c'est ça ?

Il n'a rien dit.

— T'as couché avec cette fille, t'as couché avec Beatriz ?

Je savais, j'avais deviné la réponse mais je voulais l'entendre de sa bouche. De ses lèvres qui venaient de m'embrasser.

— Jose, réponds-moi, tu as baisé avec Beatr…

— Oui.

Quel con tu fais, Javier. Tu savais, mais comme si l'un de nous avait été un enfant attardé, tu gardais encore dans le fond de ton âme le secret, le stupide espoir qu'il te dirait non. Qu'il te ferait la grâce de te mentir pour que tu puisses, toi, faire l'effort de le croire.

J'ai souri.

— C'était comment ?

— Bien.

J'ai senti que les muscles de mon visage se durcissaient.

— T'es fâché ?

Je n'ai pas répondu. Assis sur lui, mes yeux plantés dans ses yeux, je lui souriais avec cruauté. J'ai lancé une main dans mon dos pour attraper sa queue. Elle était presque en condition pour ce que je voulais faire. Il a fermé les yeux en

soupirant.

— Alors comme ça, avec Beatriz c'était bien… Eh ben je m'en réjouis, mon petit vieux. Mais tu vas me dire ce que tu penses de ça.

J'ai enduit ma main de Nivea et j'ai commencé à le masturber en étalant la crème sur toute la longueur de son sexe qui a retrouvé sa vigueur en trois secondes. Ensuite j'ai introduit deux doigts glissants dans mon trou du cul et j'ai commencé à le distendre. Ce serait douloureux et je le savais. Je l'avais juste fait deux ou trois fois dans ma vie, mais je n'avais pas oublié la technique. Bien que dans tout ça, la douleur ne fût pas le pire. Il s'agissait d'une compétition, rien de moins, et je devais en sortir victorieux.

— Tu bouges pas jusqu'à nouvel ordre.

Quand j'ai appuyé le bout de sa queue contre mon trou dilaté, Jose n'a pas bougé. J'ai rempli mes poumons, fermé les yeux et me suis très doucement laissé glisser vers le bas. Je me suis arrêté quand j'ai constaté que le gland de Jose me pénétrait sans difficulté. Je l'ai fait entrer et sortir deux ou trois fois. Jose a gémi comme un petit chien, en soufflant violemment par le nez, en griffant l'herbe avec ses ongles. Il aimait ça. Quelle que soit la personne à qui il était en train de penser, il aimait ça. Soudain, il a tendu les reins et a poussé de toutes ses forces vers le haut. C'était comme s'il m'enfonçait une barre d'acier incandescente. Je me suis mordu les lèvres jusqu'au sang ; à l'ultime dixième de seconde je suis parvenu à contenir mon cri, mais l'obscurité s'est voilée de rouge devant mes yeux.

— Bouge pas, putain. Il faut que tu fasses gaffe.

— Ouais.

Petit macho de merde. J'ai de nouveau inspiré profondément et me suis rappelé « Pousse. Pousse vers le bas, sans te détendre. Pousse avec le ventre, avec les tripes, comme si tu voulais décharger sur lui tout ce que tu as à l'intérieur. Ouvre-toi, pousse. »

Je l'ai fait. J'ai serré les dents, je suis redescendu avec toute la lenteur dont j'étais capable, allant et venant petit à petit. La douleur m'arrachait des larmes qui me brûlaient le visage mais je devinais, je croyais, je savais que ça allait bientôt changer. Je me disais «Allez, encore un peu, tu vas le tuer de plaisir, et il va te tuer de plaisir. Bientôt le fer chauffé à blanc disparaîtra, continue, empale-toi sur lui. »

— Javier, t'as pas besoin de…

— Tais-toi. Ça te plaît ?

— Putain, évidemment. Et toi ?

— Pas encore. Laisse-moi une minute.

Soudain j'ai remarqué que quelque chose en moi se détendait, se rendait, renonçait à résister. La douleur et les sueurs froides se muèrent brusquement en une marée de vent tiède qui est montée de mon cul jusqu'à mes yeux, mes lèvres, mon front trempé. J'étais prêt. Je me suis assis lentement, avec assurance, sur le sexe de Jose. J'ai senti qu'il entrait en moi, impétueux, sûr de lui, qu'il s'ouvrait un passage facilement, qu'il m'enfilait complètement, qu'il m'enflammait, qu'il me faisait frissonner ; la peau de mes bras, de mon dos, s'est hérissée quand ses poils pubiens ont chatouillé mes cuisses. J'avais la queue de Jose enfoncée jusqu'au fond du corps. C'était fait, c'était fait, mon gosse maladroit, mon amour, mon bourreau hésitant. Je me suis dressé et je suis descendu en serrant, en faisant pression avec mon sphincter, de haut en bas, sur toute sa queue. En haut, en bas. En haut, en bas…

— Allez, remue-toi.

— T'as plus mal ?

— Mais remue-toi, bordel !

Jose a tendu tous les muscles de son corps et m'a chargé, depuis le sol, une seule fois. Après il est resté immobile. Il me regardait, avec un mélange de terreur et de concupiscence.

— C'est tout ce que tu sais faire ?

— Je… C'est que je veux pas que tu…

— Allez, salaud, remue-toi le cul. Tout ce whisky, toute cette merde et t'es là, aussi sage que si tu sortais du couvent des oiseaux. Allez !

Il a rougi. Je n'ai jamais, jamais vu tant de colère sur son visage. Son premier assaut, brutal, m'a obligé à lever la tête vers le ciel étoilé ; j'ai cru sentir l'éperon de sa queue dans mon estomac. Quand j'ai deviné le deuxième, j'ai poussé vers le bas en même temps qu'il poussait vers le haut. Pour le suivant, j'ai fait pareil. La bite de Jose en moi, entrant et sortant avec une rage indicible, me faisait brûler, m'enflammait avec quelque chose qui dépassait le plaisir, dépassait la joie, dépassait la vengeance. Et me rendait complètement fou. Je n'arrive plus à me rappeler à quoi j'ai pensé, quelle cruauté, quelle haine a traversé mon esprit à ce moment-là. Je me souviens que j'ai réglé mes mouvements sur ses attaques,

de plus en plus furieuses, que j'ai agrippé ses épaules, que j'ai pris l'une de ses mains pour l'obliger à empoigner ma queue, au bord de l'explosion. Sans cesser de bouger, sans cesser de me planter sur lui, de l'écraser contre le sol, j'ai sifflé :

— Cette fois, pas question de me refaire le coup de ce matin, mon salaud.

Jose n'a pas bougé la main. Il a continué à pousser son sexe au fond de moi, péremptoire, brutal, mais sans me masturber. Il a simplement ouvert les yeux et m'a fixé. Sur son visage congestionné on lisait la trace d'une douleur vive, d'un mépris amer qui ressemblait aux sanglots d'un petit garçon.

— Me dis pas ça — a-t-il haleté.

— Quoi ?

Il a cessé de remuer, en criant d'une voix brisée :

— Ne m'insulte pas ! Moi je t'aime…

Je me suis arrêté net, livide, sans laisser sa queue abandonner mon cul.

— Tu… quoi ?

— Eh ben ça.

J' ai marmonné :

— Tu aimes Beatriz…

— Et toi aussi, putain — il a jeté ses bras autour de mon cou, il a toussé et m'a regardé, désarmé. Toi aussi ! Ça se voit pas ? Qu'est-ce que je dois faire de plus pour que tu sois bien avec moi, Javi ?

Il m'a embrassé, un baiser maladroit de mollusque. Sa bouche sentait terriblement l'alcool et son visage était couvert de larmes.

— Viens – j'ai souri.

Je me suis dégagé pour m'étendre sur lui, je l'ai pris dans mes bras, dans mes jambes, en l'embrassant partout. Il a fait pareil. J'ai pensé « On aurait dû commencer par là, crapule. » Et c'est là qu'est revenu mon vieux rêve de rouler dans l'herbe avec lui, nus, tels deux complices passionnés et incendiaires, enlacés, son sexe rougi heurtant le mien, sa peau douce contre ma sueur, le désir de le savoir collé à moi, accroché à moi avec beaucoup plus que ses bras. Je suis resté étendu par terre, Jose sur moi. On pouvait à peine s'apercevoir : la grande pierre où s'étaient éteintes les bougies s'interposait entre le feu et nous.

— Redis-le moi.

— Quoi ?

— Que tu m’aimes.

— Ben évidemment, Javier, évidemment que je t’aime.

Je l’ai serré, l’ai embrassé dans le cou. Il était couvert de sueur glacée.

— Tu dis ça sérieusement ?

La tête de Jose a dodeliné et cogné mon épaule. Il ne tenait plus debout.

— Oui. Je t’aime.

Il a semblé ressusciter quand je me suis couché dans l’herbe, sur le ventre, que j’ai écarté les jambes et l’ai fait s’étendre sur moi. On s’était rapprochés de la chaleur moribonde du feu. Je n’ai eu aucun mal à avancer sa queue hésitante contre mon trou du cul.

— Vas-y, un bon coup.

Faible, incertain, Jose s’est aidé de la main pour approcher sa bite de là où je le voulais plus que tout. Elle s’était détendue mais une pression de mon cul béant a suffi pour la loger, douce, faible, exactement où je la voulais.

— Allez.

Jose a poussé mollement une ou deux fois. Mon cul s’est soulevé vers lui, s’est fiché sur lui, l’a harcelé, impérieux.

— Allez, allez, baise-moi !

L’effet a été foudroyant. Jose s’est enflammé, sa queue a pris feu, s’est redressée violemment dans mon cul. Son coup de reins a été terrible.

— Qu’est-ce que tu dis ?

— Je dis : baise-moi !

Ses mains ont agrippé mes aisselles, il m’a griffé les épaules, m’a mordu les bras. Il a commencé à remuer en moi comme un fou qui se serait soudain réveillé.

— Tu veux que je te baise, hein ?

— Ouais, mais plus fort. Comme ça, je sens rien.

— Alors demande-le moi, demande-le moi. Demande-moi de te baiser.

— Baise-moi, mon amour ! Allez ! Profond !

Jose m’a transpercé avec rage, il s’est écarté de moi pour sortir ; il n’a laissé qu’un centimètre dans mon cul puis, cruellement, s’est laissé retomber sur moi de toutes ses forces, me perforant jusqu’à deviner qu’avec la puissance de son impulsion, ma poitrine se faisait égratigner, râper contre l’herbe, après quoi il s’est retiré complètement, son sexe humide menaçant a battu l’air une seconde, pour immédiatement me couper en deux, s’incruster en moi comme une épée, un poing féroce qui m’a fait crier d’angoisse, il a grogné « Qu’est-ce qu’il y a, t’as mal maintenant ? », sa bouche dans mon oreille, « Non, Jose, j’ai pas mal », je sanglotais, je riais, « Pousse jusqu’à ce que j’aie mal », je me mordais les lèvres de presque douleur, de presque angoisse, de totale douceur, je gémissais « Baise-moi pour de bon, mon amour, défonce-moi, Bonaparte, baise-moi, baise-moi ! Mon amour, mon précieux moustique », je le suppliais, je lui ordonnais, sa bite déchirant mes entrailles, sa queue parfaite se plantant comme un os terrible au plus profond de moi, « Tu aimes que je te demande ça, hein ? », « Ouais, ça m’excite à mort que tu me le dises », « Alors baise-moi, casse-moi le cul, Jose, Josito, mon amour, mon amour joli, finis-moi, allez, défonce-moi » ; le gémissement de Jose, la pression de Jose sur mes épaules, l’ordre sans paroles de Jose, sa bite me fendant le cul, ses bras me soulevant du sol avec une force insoupçonnée, ses pieds m’obligeant à me mettre à genoux, on trébuchait, j’essayais de me redresser mais il a suffi d’un seul coup de reins, simple et assuré, plantant sa queue jusqu’au milieu de mon âme, pour que mes mains retombent sur la grande pierre, ma main gauche se brûlant sur la flamme, dans la cire liquide d’une bougie pas encore complètement éteinte, une douleur douce, ma main droite griffant la roche, mon corps collé contre la pierre ; ma poitrine, mon ventre, la peau de mes cuisses s’y déchirant, mon sang a commencé à couler au ralenti sur le calcaire poussérieux tandis que Jose, dressé, terrible, impitoyable, me transperçait de toutes ses forces, m’agrippait par les épaules et me clouait au rocher piquant, il plongeait sa bite dans mon cul avec toute la violence du monde en me disant « Tiens, prends ça, c’est ça que tu veux ? », il grondait « C’est pour ça que tu m’as amené ici, hein », il m’écrasait contre les arêtes de pierre avec ses terrifiants coups de reins, de toute la force de son corps « Voilà, maintenant t’as ce que tu voulais… C’est pas ça que tu voulais ? », sa voix maladroite, cruelle, pâteuse, s’abattant sur moi comme un cauchemar qui n’aurait pas été le mien, « Oui », je gémissais « Vas-y », les éclats de la pierre fouillant mes blessures, les filets de sang coulant lentement sur ma poitrine, mon ventre, mon sexe raide, mes muscles tendus, « Baise-moi, baise-moi maintenant, défonce-moi, ouvre-moi en deux, mon amour ! » Ma main lâchant la pierre, laissant tout le poids de mon corps, toute la force des assauts de Jose se déchaîner contre les pointes de la roche qui lacéraient ma peau ; ma main

s’emparant de ma queue et commençant à remuer rapidement, frénétiquement ; et soudain la main de Jose écartant d’un coup sec ma propre main, agrippant mon sexe comme il aurait agrippé le cou d’un oiseau et bougeant brutalement d’arrière en avant, imprimant à ses poussées le rythme incertain de sa main, haletant, soufflant par le nez, « Demande-moi de te baiser, j’adore quand tu me supplies de te baiser », et moi de le supplier, de lui demander, de lui ordonner presque en criant, «Baise-moi, enfonce-la moi, vas-y, plus fort», Jose de plus en plus en colère, ses poumons se gonflant et se vidant à flots, « Tu jouis », « Oui », mon sperme jaillissant comme un torrent, inondant la pierre cruelle, l’herbe, sa main, « Dis-moi que tu jouis, allez », « Je jouis, Jose, je jouis, baise-moi encore, pousse, putain ! »

Le premier râle, le premier gémissement, a de nouveau brutalement déchiré contre la roche mes blessures aux cuisses, au ventre, à la poitrine et aux bras. Au deuxième, Jose a plongé sa queue dans mon cul en prenant de l’élan, vers le haut, presque jusqu’à me soulever. Sa gorge a éructé un grognement animal. Quelque chose de tiède m’a inondé à l’intérieur, s’est frayé un passage vers le bas, glissant vers mes jambes comme un baume. Il y a eu un troisième coup que j’ai à peine senti. Jose est resté quelques secondes debout, accroché à moi, à mes épaules, encore en moi. Je crois qu’il m’a embrassé dans le cou. Ensuite il s’est tordu en arrière et s’est effondré.

Je l’ai soulevé, inerte, et l’ai porté près du feu. J’ai remué les braises, arrangé les bûches à demi-consumées ; à la lumière qui s’est soudain ravivée, j’ai pu voir que Jose était d’une pâleur de cire. Je me suis assis près de lui et l’ai recueilli entre mes bras en essayant de tenir sa tête droite. Il avait d’abondantes sueurs froides. J’ai ramassé ma chemise pour lui en couvrir la poitrine. Je lui ai susurré à l’oreille :

— Du calme, petit, repose-toi, détends-toi.

— Non, je vais bien.

— Je vois ça. Allez, ferme les yeux.

Je l’ai embrassé plusieurs fois, infiniment, mouillant mes lèvres à la sueur glacée de son front. Il a levé la main et l’a posée sur ma cuisse. Il l’a presque immédiatement ôtée et mise devant ses yeux.

— Mais… qu’est-ce que t’as ?

— Rien, qu’est-ce que tu veux que j’aie ? Mais toi, tu t’es mis dans un sale état

— Tu saignes !

— C’est rien, t’inquiète pas.

— Je t’ai fait mal, c’est ça ? – il sanglotait en s’efforçant de me regarder, mais sans trouver mon visage.

— Tu m’as fait voir les étoiles – je lui ai souri. D’abord celles qui font mal et après, les autres… Toutes les autres.

Jose a essayé de se redresser, mais dès qu’il a levé la tête j’ai vu son estomac se contracter et son expression se décomposer. Il a soufflé :

— Je crois que je vais vomir.

Je l’ai relevé en passant son bras sur mon épaule et je l’ai presque traîné jusqu’à la limite du pré. Il tremblait comme une feuille. Je l’ai plié en avant et j’ai tenu son front trempé. Il n’en a pas fallu davantage. Jose s’est vidé, se tordant en violentes nausées. J’ai jeté ma chemise sur son dos. Quand ses genoux ont flanché je l’ai de nouveau pris dans mes bras pour le porter à la tente.

— J’ai tout gâché, hein ?

— Ne dis pas de bêtises.

— Demain tu pourras plus me blairer.

— Demain je t’aimerai cent vingt fois plus qu’aujourd’hui, petit crétin.

Je l’ai étendu sur le sac de couchage et l’ai recouvert avec l’autre duvet.

— J’ai froid.

— Je sais, mon amour. Sois sage. Allez, endors-toi. Je suis là, avec toi.

— Attends, donne-moi un peu d’eau. J’ai la bouche qui me brûle.

J’ai voulu le soutenir, mais il ne m’a pas laissé faire ; il a marché à quatre pattes comme il a pu jusqu’à l’entrée de la tente, s’est rincé la bouche avec la gourde et s’est affalé par terre. J’ai laissé la lampe à gaz allumée, juste une petite flamme. Ensuite j’ai pris l’alcool, un mouchoir propre et je suis allé m’installer près du feu. C’était encore pire que ce que je croyais. Je m’étais déchiré la peau, j’avais dix ou douze blessures qui saignaient toujours, sans compter celles qui étaient déjà sèches. L’alcool m’a atrocement brûlé mais j’ai pu arrêter les hémorragies.

« Au moins, celles de la peau », me disais-je. Les autres, celles qui saignaient dans mon cœur, je n’avais plus aucun moyen de les arrêter, j’en étais certain

maintenant. J’ai pris une cigarette. Un coup de vent m’a hérissé le dos, c’était quelque chose qui rassemblait froid et peur, bonheur et soif, angoisse et bonheur. Désormais, tout était fini. J’étais accroché. Définitivement accroché. Ce garçon extrêmement beau qui dormait sous mon duvet, ivre mort, incarnait plus que mon amour, il était mon maître à jamais. Je n’avais plus rien à dire, je n’avais plus la force de porter, contrôler, conduire, surveiller, aimer autre chose. Je prenais conscience de la terrible folie de l’amour, qui défait, étripe la vie et la rend inutile, douloureuse, agonisante ; la certitude de la déroute absolue de ma volonté la plus déterminée face à l’amour que je venais à peine d’obtenir (enfin !), m’a conduit là, à m’asseoir devant le feu, nu, pour fumer une cigarette et contempler la danse incertaine des dernières flammes. Je me disais « Qu’est-ce que tu vas faire maintenant, tu es prisonnier, tu es perdu. » J’ai essayé de me défendre « Il t’a dit qu’il t’aimait.» C’était vrai. Mais il m’avait menti aussi. Des images ont embrasé ma mémoire : Beatriz se caressant les cheveux devant lui, à la piscine ; Beatriz l’embrassant sur les lèvres, légèrement, avec complicité, au milieu de la rue, devant moi. J’ai repoussé avec rage l’intuition, la vision de Beatriz faisant avec lui les gestes de l’amour que je venais, que nous venions de vivre. « Il n’aime pas les garçons, il a fait ça parce que… » Ma volonté a écarté d’elle le brouillard de la peur : « Parce qu’il t’aime. Il a fait ça parce qu’il t’aime. Il te l’a dit. » Je me suis remis à douter « Il était saoul. » Mais l’idée qui devait me sauver, l’idée obstinée qui devait me permettre de dormir cette nuit-là, s’ouvrit un passage en force : « Il te l’a dit, il t’a dit qu’il t’aimait. » Les doutes se sont éloignés, ont cédé, se sont enfuis devant ma terrible décision de me cramponner à ses paroles : il m’avait dit qu’il m’aimait. Que pouvais-je demander de plus ? Que me fallait-il d’autre pour être heureux ? Je devais être heureux. Et cependant, devant mes yeux, esquissée sur le rêve imaginaire du ciel étoilé, je croyais voir, en train de danser, la constellation de la Mort.

Je ne sais combien de temps a duré cette agonie. Je sais juste que l'aube n'était pas loin quand j'ai entendu du bruit dans la tente. J'ai jeté un coup d'œil. Jose, les cheveux en bataille, nu, vacillant, avançait vers moi.

— Mais… qu'est-ce que tu fous ?

— Rien, je fume. J'attends que le feu s'éteigne.

— Viens.

Il m'a pris par la main et m'a conduit, en trébuchant, vers la tente. Il m'a fait m'allonger, étendre un bras sur le duvet et il s'est couché en me tournant le dos, serré contre moi, sa tête sur mon torse, mes lèvres, mes baisers infimes, l'humidité blessée qui jaillissait de mes yeux pour se lover dans ses cheveux noirs emmêlés, contre sa nuque. À tâtons dans l'obscurité, il a trouvé mon autre bras et s'en est enveloppé, posant ma main sur sa poitrine froide. J'ai encastré son cul tremblant dans mon ventre. Ses pieds froids ont cherché la chaleur des miens.

— Comment vont tes blessures ?

— Bien, mon amour. Mais… pourquoi tu fais ça, pourquoi tu m'attrapes comme ça ?

— Parce que moi aussi, je dors mieux quand on me prend dans les bras…

Il était déjà presque endormi.

TROISIÈME PARTIE

Tu as les jambes lourdes ?

Il a souri :

— Un peu.

La Cuesta del Tombo, que deux jours plus tôt nous avions descendue les mains dans les poches en donnant des coups de pieds amusés dans les cailloux, représentait en sens inverse un supplice épouvantable. Le chemin asphalté en piteux état montait cruellement devant nos yeux, devant nos jambes, devant nos chaussures poussiérieuses, mètre après mètre, virage après virage, sans trêve ni repos.

Ce matin-là, Jose s'était éveillé avant moi. On était nus tous les deux, accrochés l'un à l'autre, enlacés, son visage incrusté dans ma joue, ses mains protégeant mon dos, mes bras sous ses aisselles, nos jambes mêlées. Je me suis légèrement inquiété quand il a rompu notre étreinte pour, sans rien dire, descendre se laver à la rivière. Tranquille et heureux, je suis immédiatement retombé dans le sommeil. Mais il est vite revenu et m'a complètement réveillé en me secouant. Je l'ai regardé, encore à demi endormi. On avait des cernes et on était fatigués, très fatigués. Je me suis préparé en dix minutes et, après un café au bar de Caín (le vieux Pedro nous a fait ses adieux, ému, massif, égal à lui-même, il a souhaité qu'on revienne vite), nous avons pris la route. Jose était grave. Le pauvre, une bonne gueule de bois. Moi en revanche, je n'arrivais pas à me débarrasser du sourire que j'avais, accroché sous le nez.

— Eh, Javier, où est-ce qu'on va aujourd'hui ?

— Pour manger ? On va aller jusqu'à Cordiñanes. Là, on monte la tente et on passe l'après-midi à se reposer, parce qu'on est crevés, tu trouves pas ?

— Et pourquoi on ferait pas un… un effort pour pousser jusqu'à Santa Marina ?

— Jusqu'à Santa Marina ? Jusqu'au bout ? Ça va pas la tête ? Pour quoi faire ?

— Je sais pas. Pour gagner du temps.

— Mais, Jose, ça fait une sacrée trotte. On est chargés comme des mulets. En plus, si on y arrive aujourd'hui, ça fera quatre jours de balade au lieu de cinq. Et c'est pas ce que…

— Allez, on va jusqu'à Santa Marina ? Moi, je crois que je peux tenir le coup. Pas toi ?

Je me suis arrêté.

— Alors tu veux qu’on rentre demain ?

— Je sais pas. Oui. Il me semble qu’on a vu tout ce qu’il y avait à voir, non ?

Un jour de moins. Un jour de moins avec lui, *avec lui*. Mais il avait raison. Nous avions tout vu. On a continué à marcher. J’avais à peine dormi trois heures. Quant à Jose, il portait sa gueule de bois sur la figure : il était épuisé. Cependant, il grimpait. Les deux derniers kilomètres de la côte de El Tombo ont été un véritable calvaire, mais Jose serrait les dents et marchait comme s’il avait le feu aux trousses. Je n’y comprenais rien. Parvenus à Cordiñanes passé midi, nous nous sommes arrêtés pour manger un sandwich dans le bar où on s’était reposés en descendant. Je suis allé sur la terrasse avec ma bière. Devant nous se déployait l’impressionnante grandeur du massif Occidental des Pics, gris et bleu, avec ces cimes inaccessibles. Jose est sorti du bar et s’est placé près de moi, contemplant les rochers, muet.

— Qu’est-ce que t’en penses ?

— C’est joli. Vraiment.

Scintillant sous le soleil, effilochés, lointains, les premiers nuages de l’après-midi ont commencé à s’enrouler autour des sommets. Je suis resté silencieux un moment. Mais il était là, avec moi.

— Tu sais quoi ?

— Non ?

— Je n’oublierai jamais ces quatre jours. Jamais, de toute ma vie. Plus tard j’écrirai quelque chose sur ce qu’on a vécu ici. Et toi, tu liras et tu surveilleras par-dessus mon épaule ce que je serai en train d’écrire, pour t’assurer que je dis la vérité.

Jose regardait vers les sommets, immobile.

— Tu me le feras lire, hein ?

La griffure m’a blessé au visage. Non, c’était impossible. Il était fatigué, très fatigué. Il avait tellement bu la nuit dernière, pendant notre nuit. J’ai cherché à toute vitesse un endroit de la mémoire où nous pourrions nous retrouver.

— Tu te souviens de ce qu’on a étudié il y a quelques jours en littérature du XVIe siècle ? *Si je ne vous avais pas regardé…*

— Euh… non. Ça disait quoi ?

Je me suis tourné vers lui en souriant :

— *Si je ne vous avais pas regardé, je n'aurais point de peine ; mais cependant je ne vous aurais pas regardé. Vous voir fut un grand mal ; ne pas vous voir eût été bien pire. Je ne serais pas si perdu… mais je perdrais bien plus.*

Jose a pris un air perplexe.

— Non, je me souviens pas.

— Eh ben si c'était tombé à l'examen… – ai-je murmuré, sans pouvoir détourner mes yeux des siens, perdus dans le vide.

Il m'a souri avec satisfaction :

— Mais c'est pas tombé. Ça y est, t'as fini ta bière ? On continue ?

Nous avons hissé nos sacs et commencé à marcher. Il allait devant.

— Eh, Jose…

— Quoi ?

Pourquoi fuyait-il mon regard… Pourquoi fuyait-il mon regard ! Mais bien sûr, il était épuisé, il était si fatigué. Comment attendre que…

— Rien, avance.

— Qu'est-ce que t'as ? Tu veux que je porte la tente ? J'ai marmonné :

— Non, bien sûr que non, continue, c'est moi qui la porte. Le pire est encore à venir.

Des moules, du thon, du fromage, des coques, un peu de saucisson, des tomates achetées à Caín, des œufs durs que j'avais préparés avec du sel, de l'huile, du paprika et de l'origan. Un festin. La nourriture prévue pour deux jours en un seul dîner. Nous partions, il ne nous restait que quelques heures, à peine une nuit. On avait monté la tente dans une cuvette, à cent mètres de l'endroit où l'autobus arriverait bientôt, à l'aube, pour nous ramener à la maison. Le soleil finissait de se coucher derrière les hêtraies de Panderrueda, les innombrables arbres scintillaient dans la dernière lueur de l'après-midi. Un morceau de pain à la main, Jose admirait, fasciné, la lumière qui mourait dans le crépuscule. J'ai pensé : « La dernière lumière du dernier jour… »

— Ton fromage va refroidir – lui a-je dit à voix basse. Combien, combien je l'ai aimé en cet instant précis, quand il m'a regardé longuement en souriant avec cette douceur, cette simplicité, m'accordant enfin l'aliment indispensable de son petit sourire, de la tendresse de son visage, de ses yeux qui enfin se posaient sur les miens après une journée infinie où il m'avait à peine regardé, sans me voir en lui, sans me savoir en lui, sans me sentir vivant de la seule manière possible désormais, c'est-à-dire en lui, en lui tout entier, rien que pour lui ; une interminable journée sans parvenir à cracher du fond de mes poumons le miasme écœurant de la peur, du bruit croissant et murmurant qui avait commencé à s'enrouler dans mon âme comme un serpent depuis le début de la matinée, « Il ne t'aime pas, c'était un mensonge, il ne t'aime pas. » Mais si, il m'aimait, bien sûr qu'il m'aimait, non ? Vrai ou faux ? C'était écrit dans ses yeux, dans l'éclat de ses yeux qui me regardaient enfin, qu'il me laissait regarder après la torture atroce de toute une journée sans pouvoir me plonger en eux, me réfugier, me baigner dans la chaleur suave de ses yeux quand il me regardait ainsi, comme j'aimais, comme j'en avais besoin, ne fût-ce que pour pouvoir continuer à respirer.

À la fin j'ai souri, je me suis senti revivre ; j'ai allumé une cigarette, je me suis mis à contempler les montagnes au loin, j'ai cherché sa main.

— T'as une cigarette pour moi ?

— Bien sûr, prends la mienne.

— J'ai fini mon paquet.

— Ah.

— Si on descendait au village pour en acheter ? Il t'en reste que deux. On y va ?

— Ce sera probablement déjà fermé. On ferait mieux de se coucher…

— Mais il est dix heures. Je suis sûr que c’est ouvert. Allez, reste pas là.

Il s’est levé et s’est mis en route. Je l’ai suivi avec une douloureuse sensation de soif dans la gorge. La cafétéria du village était ouverte, pleine de monde, de fumée, d’une odeur de bois. Jose a demandé des cigarettes pour nous deux.

— Eh, mais ce sont les jeunots de l’autre matin, hé ?

Nous avons ri. C’était la même vieille que le jour de notre arrivée, à présent si lointain.

— Alors, vous vous êtes fait mouiller ou pas ?

— Eh bien un peu, oui – a-t-il répondu en riant.

— Vous voyez ? Je vous l’avais bien dit, hé… Bon, bon. Et qu’est-ce que vous prendrez ?

— Rien, nous partons, merci beaucoup.

J’ai dit :

— Un whisky avec de la glace.

— Mais on n’a pas de glaçons.

— Alors sans, ça n’a pas d’importance.

Jose a eu une expression bizarre.

— Tu vas boire un coup ?

— Bien sûr, pas toi ? Maintenant qu’on est là et comme on part demain…

— Mettez-moi un gin-tonic, s’il vous plaît.

Il a pris un air grave, subitement. La femme a préparé les verres. J’ai vidé le mien d’un trait. Elle m’a regardé avec une expression complice et amusée.

— Sacrée soif, hé…

— Vous pouvez pas savoir.

— Mais si, mes petits gars. Il est très mauvais, ce sentier. Un autre ?

— Naturellement.

Une heure plus tard, je tanguais sur le chemin menant à la tente. Jose marchait devant. Aucun de nous deux ne parlait. Nous sommes descendus sur le terre-

plein de la dépression. Jose a ouvert la petite porte de la tente orange, allumé la lampe à gaz, enlevé ses godillots et déroulé les deux sacs de couchage, les installant soigneusement côte à côte. Je finissais de défaire mes lacets qu'il était déjà dans son duvet, la fermeture-éclair remontée jusqu'au menton, emmailloté comme une momie. J'ai mis mon survêtement gris, qui sentait encore son odeur et je me suis allongé sur mon sac de couchage, torse nu, tourné vers lui. J'ai dit :

— Tu vas avoir froid comme ça, si on se couvrait tous les deux avec le mien ?

— Non, vaut mieux pas. Il fait assez chaud, c'est pas utile.

Il était de dos. Je l'ai pris par l'épaule.

— Jose…

— Quoi ?

— Allez, regarde-moi.

Il s'est tourné à demi. Je lui ai tendu mes lèvres. Il s'est retourné brusquement et son épaule a heurté ma mâchoire.

— Non, ça suffit.

— Mais… Qu'est-ce que tu as ?

— Ça suffit – il a sangloté, presque rugi, s'est tortillé et remis de dos. Je l'ai déjà fait deux fois ! Ça suffit, non ?

Je suis resté pétrifié. Impossible. Ça ne pouvait pas être vrai. Puis, désemparé, je me suis jeté sur lui de tout mon poids, je l'ai enlacé violemment par-dessus le sac de couchage pour l'embrasser avidement dans le cou.

— Lâche-moi ! Lâche-moi – il tremblait de peur, la voix chargée de colère. Je veux plus le refaire, t'as entendu ?

Je l'ai lâché. Je frissonnais.

— J'ai entendu, oui, j'ai entendu. Mais pourquoi ?

— Parce que c'est non, parce que j'aime pas ça.

— T'aimes pas ça ?

— Exactement, j'en ai assez et j'aime pas ça.

— Et pour hier soir ?

— Ce qui s'est passé hier soir ne compte pas, je te l'avais dit sur le chemin,

quand on rentrait. Ça signifie rien, ça veut pas dire que je sois… comme ça. Je l'ai fait parce que toi tu voulais, c'est tout.

— Non, tu l'as fait parce que tu le voulais. Tu le sais parfaitement. Et oui, ça signifie quelque chose. Tu m'as dit "je t'aime" une centaine de fois.

Quelque chose s'était noué dans mon estomac, j'éprouvais une douleur amère.

— Je l'ai fait parce que tu me l'as demandé, c'est tout. Et j'étais bourré.

— Tu t'es saoulé pour dépasser la peur, Jose, pour oser. C'est toi qui as insisté, pas moi. Maintenant tu peux pas dire…

— O.K, t'as qu'à penser ce que tu veux.

— Ce que je veux penser, ce à quoi je ne peux pas m'arrêter de penser, c'est que tu as dit que tu m'aimais. Tu me l'as dit, Jose, tu me l'as répété, tu te le rappelles parfaitement.

— Je sais pas. J'avais beaucoup bu, je me souviens pas. Si je te l'ai dit, ce que j'entendais par là c'est que je te considérais comme un ami.

— Menson… C'est faux ! C'est pas dans ce sens-là que tu l'as dit.

— Très bien, pense ce que tu veux.

Mais pourquoi me faisait-il cela ? J'en suis arrivé à penser à une plaisanterie de mauvais goût qui se terminerait d'un moment à l'autre, nous nous prendrions dans les bras sous un nouveau déluge de baisers. Je ne pouvais presque plus contenir mes larmes. C'est alors que, cherchant à toute vitesse un refuge intérieur, j'ai brusquement su, terrorisé, qu'il n'y avait plus aucun endroit où revenir, où me protéger, où me sentir en sécurité. Le passé avait cessé d'exister, il ne restait plus le moindre pont vers la période des cours particuliers, de la piscine, des examens. La Bérézina n'avait jamais existé et nous, nous étions deux autres personnes.

— Écoute Jose… – ai-je murmuré. Regarde-moi, au moins.

Il s'est retourné. Il y avait une telle haine dans son regard qu'il m'a fait baisser les yeux.

— Pas comme ça…

— Je te regarde comme je l'ai toujours fait.

Mon Dieu. Quand y avait-il eu ce « toujours » ? Traqué par la rancœur et le mépris de cet inconnu qui n'attendait, avec impatience, que la fin de notre

conversation pour pouvoir dormir, je me suis efforcé de lui faire se remémorer ce qui s’était passé la nuit précédente. Je m’en tenais à cela.

— Jose, je ne sais pas si tu t’en souviens, mais hier tu as été complètement heureux avec moi.

— Alors tu comprends pas que quand je te touchais, je devais penser à une nana pour m’exciter ?

C’était un mensonge, mais quelle importance cela avait-il… Tout était perdu. Mes larmes ont commencé à couler, doucement et sans effort. Jose se serait précipité vers moi pour les sécher avec la plus profonde tendresse. Mais le type qui se trouvait à présent dans la tente n’a même pas cillé.

— À une en particulier, ou à n’importe laquelle ?

— Ça te regarde pas.

Je n’ai même pas eu mal. Quand on vous marche sur une main, la douleur vient de la fracture du premier doigt. Ensuite, il est indifférent qu’il y en ait un ou cinq de cassés. Javier serait sorti sans perdre une seconde de la tente pour dormir à la belle étoile. Mais le peu qui restait de lui, moi en l’occurrence, était à peine capable de distinguer ce qui était ses pensées de ce qui ne l’était pas ; tout ce qu’il savait, c’était que l’étranger près de lui, dans ce sac de couchage, avait le visage aimé de Jose. J’ai dit à voix basse :

— Eh bien moi, je n’avais besoin de penser à personne d’autre, parce que je t’aime. Oh oui, Jose, je t’aime et je n’oublie pas ce qui s’est passé hier soir. Parce qu’il n’y a personne au monde de plus…

Il m’a interrompu en haussant le ton :

— Et Ana ?

Il m’a désarmé.

— Je sais pas. Je suppose que ce sont des manières différentes d’aimer les gens. Mais j’en suis pas sûr.

— Ce qui est clair – a-t-il dit, ou plutôt jeté, comme s’il y avait longtemps qu’il attendait de le cracher – c’est que tu avais tout manigancé, hein ? Toutes ces conneries de révisions, c’était très bien vu. La seule chose que tu voulais, en fait, c’était m’amener ici pour ça.

— Pour… *quoi*, Jose ?

Habitué à l’éclat de son sourire, sa grimace atroce, saturée de mépris, m’a fait

peur.

— Tu le sais mieux que moi, non ?

Je l'ai regardé profondément en murmurant :

— Jose, Jose, tu crois vraiment que la seule chose que je voulais, c'était coucher avec toi ?

Je crois que ce n'est qu'à ce moment-là, malgré l'obscurité, que je suis parvenu à distinguer les larmes qui coulaient de son menton. Il est resté un moment silencieux, les yeux baissés.

— Ben, je sais pas.

— Si, tu le sais, je suis certain que tu le sais. Je comprends pas ce qui t'arrive aujourd'hui, je comprends pas pourquoi tu me fais ça, ni pourquoi tu t'entêtes à ne pas vouloir te souvenir de ce qui s'est passé hier soir…

— C'est pas ça…

— … mais je te connais, tu es mon ami, t'es pas assez minable pour avoir oublié toutes les choses qu'on a faites ensemble depuis qu'on se connaît, Jose. Déteste-moi si tu préfères, fais de moi ce que tu veux, mais n'essaye pas de changer ce que toi et moi, on a toujours ressenti.

— Moi j'éprouvais une chose tandis que toi, tu en magouillais une autre.

— Ça, c'est un putain de mensonge.

— Non, c'est la vérité !

— C'est un putain de mensonge ! – ai-je crié. J'étais ton meilleur ami, c'est toi qui l'as dit. *Tu* ne supportais pas que je sois fâché contre toi, *tu* avais de la chance de m'avoir rencontré… La fameuse nuit dans la piscine, *tu* m'as pris dans tes bras comme personne ne l'avait jamais fait. L'autre jour, *tu* étais infiniment heureux en sortant de ton épreuve de latin. Hier, tu m'aimais, Jose, *tu* m'as dit que tu m'aimais ! Tu m'as obligé à t'apprendre à embrasser ! Ce que tu dis, toi, c'est un sacré putain de mensonge !

Il est resté un long moment silencieux, les yeux baissés.

— Allez, arrête de pleurer maintenant.

— Je peux pas.

J'ai cru remarquer qu'il était ému, au moins qu'il se calmait. Il m'a semblé de nouveau le reconnaître.

— Qu’est-ce qui va se passer maintenant, Jose ?

— Maintenant, quand ?

— À partir de tout de suite, à notre retour.

— Je sais pas, comment veux-tu que je le sache – il mentait. Mais je crois que je vais avoir du mal à te pardonner ça.

— Je ne t’ai pas demandé pardon – j’ai soupiré violemment. Et je ne le ferai pas. Tu n’as rien à me pardonner.

— Et à ma sœur non plus, c’est ça ? Tu la trompes et t’as pas de remords non plus, hein ?

— Je n’ai jamais trompé ta sœur. Ni toi. Ça, vous le savez très bien tous les deux. De mon côté en revanche, oui, je vais te pardonner ce que tu es en train de faire. Je t’aime trop, j’ai pas le choix.

— Bon, comme tu voudras – il s’est tourné fermement, a éteint la lumière, s’est mis sur le côté. Allez, laisse-moi dormir.

— Jose, s’il te plaît…

J’ai posé mon bras sur la partie du duvet qui protégeait, qui abritait son épaule.

— Il faut se lever tôt, dors, bordel.

— Jose, Jose, pour l’amour de Dieu. S’il te plaît, Jose…

Il s’est retourné comme une bête sauvage :

— Mais tu comprends pas que je peux rien faire d’autre ? Que je veux rien faire d’autre ? Fous-moi la paix !

Je ne sais pas combien de temps je suis resté assis dans mon sac de couchage, immobile, désorienté, n’entendant que les cloches funèbres dans mon cœur, sans même la force de pleurer, à essayer de voir un peu de lumière dans les épaisses ténèbres qui envahissaient lentement ma tête, qui m’encerclaient. Après, j’ai été gagné par une sensation d’épuisement absolu et je me suis allongé. Il ne dormait pas.

— Jose – ai-je dit tout bas.

— Quoi ?

— À demain.

Il a tardé à répondre.

— Adieu.

Un petit baiser, posé sur ma main, a voyagé dans le noir jusqu'au duvet dans lequel il était enroulé.

— Je t'aime.

Il n'y a pas eu de réponse. La nuit a fini de tomber sur moi.

Nous ne nous sommes pas assis l'un près de l'autre et nous n'avons pas échangé un mot de tout le voyage. L'autobus était complètement vide. Au bout d'une heure de cahotements, Jose est allé se coucher sur la banquette du fond. Comme la dernière fois. Mais en quatre jours, un siècle s'était écoulé. À l'aller, il avait dormi la tête sur mes cuisses. À présent, je m'efforçais de regarder le paysage à travers l'acide brûlant des larmes que je n'avais plus la force de contenir : la seule idée de bouger me faisait trembler de peur.

À notre arrivée, la gare routière était presque déserte. On a récupéré les sacs à dos. J'ai dit :

— Tu m'attends une minute, je vais passer un coup de fil.

— D'accord, je vais dehors.

Il a fait demi-tour et s'est dirigé vers la porte du hall. C'est la dernière fois que je l'ai vu avant bien des années.

Je me suis rendu à la cabine téléphonique. C'est Ana qui a répondu. Elle a immédiatament remarqué qu'il y avait quelque chose d'étrange dans ma voix.

— Mais… ça ne va pas ?

— Non. Tu restes chez toi ?

— Bien sûr.

— On arrive.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu vas bien ?

— Non, je ne vais pas bien. Il y a qui, chez toi ?

— Personne d'autre que moi, ma mère travaille jusqu'à demain et les autres sont sortis. Tu vas me dire ce qui s'est passé, oui ?

— Je vais le faire, on arrive.

J'ai raccroché. Quand je suis retourné dans le hall, je n'ai vu Jose nulle part. Il était parti. J'ai pris mon sac et je suis allé chez Ana à pied. Je me sentais complètement épuisé, le sac me cassait le dos. Les quatre étages m'ont paru interminables, comme si j'avais vieilli de trente ans en quatre jours. C'est elle qui a ouvert.

— Mais Javier… Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il est là ?

— En entrant il s’est immédiatement enfermé dans sa chambre. Il ne m’a même pas dit bonjour. Attends, je vais le prévenir que tu es là.

— Non ! – je l’ai retenue par le bras. Laisse-le, ne l’appelle surtout pas.

— Mais… Veux-tu bien m’expliquer ce qui s’est passé ? Viens dans ma chambre. Et pose ce truc que tu as sur le dos.

La première chose que j’ai pensé a été : « On dirait un mausolée. » La chambre d’Ana était pleine de roses rouges. Sur la table de nuit, sur le bureau, par terre…

— Les dernières ont été livrées il y a une demi-heure. Il n’y a presque plus de vases dans la maison – elle a souri et m’a embrassé sur la joue.

— Demain, il y en aura encore. J’en avais commandé pour cinq jours.

J’ai commencé à avoir mal au cœur.

— Assieds-toi. Tu es tout pâle, tu te sens bien ?

Je n’ai pas bougé. Debout, j’ai regardé les fleurs, une par une, jusqu’à ce que mes yeux se posent sur Ana. Je me suis efforcé de sourire.

— Merci, elle sont très belles, Javi, mais tu es un peu fou. Il ne fallait pas. Il y a des choses que je comprends sans qu’on ait besoin de transformer ma chambre en loge de Montserrat Caballé. Allez, raconte-moi tout. On a déjà parlé de ça, tu sais que je t’aime beaucoup, quoi qu’il ait pu se passer. Viens t’asseoir à côté de moi. Tu n’aurais pas… Javier, qu’est-ce que tu as ? Tu pleures ? Mais tu vas finir par me dire une fois pour toutes ce qui s’est… ? Javi ! Javier !

La première nausée m’a plié en deux au moment où j’essayais d’ouvrir la porte de la chambre pour courir vers la salle de bains. La deuxième, je ne m’en souviens pas.

Les mois suivants on été très longs. Je suis sorti de l’hôpital en moins de quinze jours, mais la crise aiguë d’hypoglycémie a tardé à se résorber à cause de complications liées à l’anémie et, surtout, à la dépression. Mes parents et mes frères n’ont pas quitté mon chevet. Ana a passé à mes côtés tout le temps qu’elle a pu, en particulier au début ; ensuite, avec la rentrée scolaire, peu à peu, elle a cessé de venir. Je ne me rappelle pas grand-chose de tout ça. Les crises de nerfs, qui me prenaient surtout la nuit, éclataient en orages de cris durant lesquels, d’après ce que m’a dit mon père longtemps plus tard, je ne faisais qu’appeler « un certain Jose » et frapper avec rage toute personne s’approchant de moi. Les crises se calmaient avec les tranquillisants qui me maintenaient, la plupart du temps, dans un état semi léthargique : je ne distinguais pas clairement les heures de la journée, les visages, les mots que je prononçais ou qu’on me disait. La nourriture me donnait immédiatement des vomissements ; quand on m’a laissé sortir de la chambre blanche et bleue, dans un fauteuil roulant, tous mes vêtements m’étaient devenus beaucoup trop grands.

Ensuite, à la maison, je suis resté des semaines assis dans un fauteuil, à regarder par la fenêtre, à lire ou à somnoler. J’ai vu peu à peu tomber les feuilles des peupliers dans le parc ; j’ai vu que les gens, dans la rue, commençaient à se couvrir davantage ; j’ai vu les premières pluies de l’automne, extrêmement tristes. Il m’est encore douloureux aujourd’hui de me rappeler la pâleur de mon père la nuit où, inquiet de m’avoir entendu déambuler dans le couloir de bonne heure, il a fini par défoncer la porte de la salle de bains et m’a trouvé, les veines du poignet gauche perdant des jets de sang, avec sur le visage un recueillement qu’il a mis des mois à comprendre, bien qu’il eût tout pardonné immédiatement. Retour à la clinique, aux médicaments, à l’insomnie qui ne me quittait jamais et à l’insupportable sensation de solitude qui obligeait ma famille et mes amis à m’accompagner avec une patience stoïque presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Pourtant, semaine après semaine, très lentement, les cauchemars se sont éloignés, ainsi que les terreurs nocturnes et surtout le vertige, qui m’empêchait de m’approcher de la plus innocente fenêtre, de même que la peur atroce, insoutenable, d’être seul. L’avalanche de médicaments a fini par porter ses fruits, très progressivement, comme tout le reste pendant cette période. Un jour, le médecin a décidé que, même si je n’en avais pas envie, il était temps que je sorte dans la rue. Au départ, accompagné par mes parents ou un ami : juste des promenades courtes, toujours appuyé sur le bras de quelqu’un, jusqu’à la cathédrale pour écouter de l’orgue, ou vers les arènes, et retour à la maison ; ensuite, avec le temps, deux heures de marche, de sporadiques sorties à la

campagne, des visites rendues à des amis, à ma professeur de musique, un saut à la fac. Ana s'était chargée de m'inscrire quand elle avait demandé le transfert de son propre dossier à Salamanque. Je ne saurais dire à quel moment nous avons cessé de sortir ensemble ou si nous avons jamais réussi à parler de tout ça. Je me souviens que nous avons commencé à nous voir seulement le week-end, puis de temps en temps : elle ne rentrait pas de Salamanque tous les vendredis. Un jour, alors qu'il faisait déjà froid dans la rue, quelqu'un m'a dit qu'il l'avait vue dans le coin, au bras d'un garçon. Je ne me rappelle pas ce que j'ai pensé ou ce que j'ai répondu. Je n'en garde pas non plus de souvenir douloureux.

Noël approchait quand on m'a enfin laissé sortir seul. En vérité, je ne savais pas très bien où aller quand il ne s'agissait pas de me rendre à la consultation de mon psychologue, un jour sur deux, ou chez ma prof de musique, toujours après le déjeuner. Le jour des Rois, ma mère m'a offert un étrange et lourd paquet, elle a dit en riant :

— Comme tu as gardé un air de langueur et qu'on dirait un écrivain de l'époque Romantique, je t'ai fait faire ça.

Je suis resté pétrifié. C'était une cape noire. Mais pas la cape traditionnelle espagnole, avec pélerine et doublure rouge ou verte, non : une authentique cape de curé, longue presque jusqu'aux chevilles, doublée de soie noire, qui s'attachait au cou grâce à une boucle en argent.

— Maman, tu te moques de moi ?

— Pas du tout – elle continuait à me regarder, hilare. Le jour où tu auras le courage de sortir avec ça, je saurais que tu es complètement remis.

Elle m'a donné un baiser et ébouriffé les cheveux, comme quand j'étais petit. Mon père, appuyé dans un coin du couloir, souriait, satisfait. Je me suis aussitôt jeté cette tonne d'étoffe sur le dos, en ai rabattu une partie sur mon épaule gauche et ai sorti comiquement mon bras droit de sous l'océan noir. Ma mère a fait une révérence :

— Dis-donc, tu es même beau. Maintenant, il ne te manque que le pantalon droit et les chaussures noires pointues que ton père a porté ici même, quand il m'a épousée.

Je suis allé prendre un verre avec Paco et Eduardo, les frères d'Ana et Jose, le sourire aux lèvres. J'ai presque eu mal au visage. C'était la première fois depuis très longtemps que je souriais.

On devait être fin janvier, la dernière semaine. Cinq heures de l'après-midi. Le ciel était gris. Le vent froid et doux annonçait la neige. J'allais jouer du piano (le véritable cadeau de Noël de mes parents… La cape, c'était pour rire) dans l'ancienne maison de ma grand-mère, où l'on m'avait installé une table de travail, ma bibliothèque, mon ordinateur, tout ce dont j'avais besoin. En quittant l'entrée, je l'ai vu, sur le trottoir d'en face. Emmitouflé dans un blouson en jean avec un col en mouton, son visage m'a paru vaguement familier. Quand il a levé la main pour me saluer, j'ai regardé plus attentivement. Oui, je l'avais déjà vu : ses cheveux blonds tombant sur l'œil gauche, ses yeux clairs… Il était assis sur la balustrade en pierre. J'ai traversé la rue.

— On se connaît ? – j'ai souri.

— Tu ne te souviens pas ?

— Hum…

— Tu m'as donné ça en face, dans le parc, l'été dernier. Je voulais te le rendre.

Il m'a glissé dans la main trois billets de mille pesetas. Je l'ai regardé dans les yeux. Le garçon a essayé de sourire, mais il était très nerveux. Je me le rappelais, bien entendu. Le prostitué du parc, la fameuse nuit. Je me suis senti troublé.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu es venu, après tout ce temps ?

— Pour ça.

— Et comment tu sais où j'habite ?

— Eh bien, je t'ai vu le soir où on s'est connus – il parlait sans me regarder. Je venais voir comment tu allais. On m'a raconté que tu avais été malade.

— Un peu. Mais maintenant ça va. Merci, vraiment.

— Tu as beaucoup maigri…

— Il n'y a pas de quoi fouetter un chat… En fait, tu es la dernière personne que…

— Ouais, j'imagine. En réalité… – il est resté silencieux quelques secondes, de plus en plus nerveux. En réalité c'est pas la première fois que je viens, tu sais ? Mais comme tu passes ton temps enfermé chez toi…

Je me suis assis près de lui.

— Toi, tu as quelque chose à me dire et tu ne sais pas comment faire.

Il n'a pas pipé mot, regardant passer les voitures. Puis il a proposé :

— Si on allait faire un tour avant qu’il se mette à neiger ?

— Comme tu veux.

Nous sommes descendus vers le parc, solitaire et désolé en hiver. Le vent froid soulevait les feuilles séchées sur le sol. Nous avons commencé à nous promener, lentement, les mains dans les poches.

— Alors… Il y a quelqu’un qui veut te demander pardon et qui t’envoie ses amitiés. En fait, il t’envoie un baiser.

— Qui ?

— Il m’a donné ça pour toi.

Il a sorti de la poche de son blouson un petit paquet enveloppé dans du papier gris. Quand je l’ai ouvert, mon sang s’est figé dans mes veines. Je suis devenu pâle. C’était, soigneusement plié, le maillot de bain bleu de Jose.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? – ai-je murmuré, plantant mes yeux dans les siens.

— Du calme, Javi, du calme. Ne te mets pas dans cet état, ne pleure pas. Tout ça c’est du passé, non ? Calme-toi. Allons nous asseoir sur ce banc. Putain, je le savais.

— Tu vas me dire ce que c’est que ça ? – ai-je dit, debout, sans bouger.

— Rien, c’est juste quelque chose d’affectueux, vraiment. Il ne peut pas te voir… Enfin, il ne veut pas te voir, il pense que les choses sont bien comme elles sont, mais…

— Qui ? Qui ne veut pas me voir ?

— Tu sais bien. Jose Antonio, Jose. Il a passé un sale moment quand tu as été si malade et il veut que tu lui pardonnes.

— Et pourquoi est-ce qu’il ne vient pas me le dire lui-même, si ç’a été tellement dur ?

— Je sais pas. Je suppose qu’il a peur de te voir. Mais enfin, ne prends pas ça tellement au tragique.

Nous nous sommes remis à marcher. Je me suis de nouveau senti faible, respirer m’était difficile. Le garçon m’a pris par le bras et pendant un moment nous avons avancé en silence. Je remarquais, cependant, que l’haleine fétide des souvenirs était en train de se dissiper, que sa force n’était plus la même, qu’une

sève à laquelle je n’étais pas prêt à renoncer amenait de la couleur sur mon visage, caressé par le vent neigeux. J’ai nerveusement allumé une cigarette.

— Tu m’en files une ?

Au ton de sa voix, je me suis souvenu. La nuit où j’avais connu ce mec blond, quand j’étais rentré chez moi, au lever du jour, il m’avait lancé un paquet de cigarettes qui n’était pas à moi : j’avais retrouvé le mien quelques minutes plus tard, dans ma chambre. J’ai souri en lui allumant sa cigarette :

— Garde le paquet. En fait, il est à toi. Cette nuit-là, quand tu me l’as lancé, j’avais déjà…

— Non – il m’a interrompu. Il est à toi.

— Non, je suis en train de te dire que j’en avais un autre, tu as dû te tromper en…

— Celui que je t’ai lancé avant de m’en aller, tu l’avais oublié sur le plongeoir de la piscine.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Je vous ai vus. Jose et toi. Je travaille à la piscine l’été. Je suis son ami, comme tu as dû le comprendre. Le soir en question, j’étais en train de finir de nettoyer la cuisine de la cafétéria quand vous êtes arrivés. Je vous ai vus rester assis à fumer sur le plongeoir. Ensuite vous vous êtes baignés et vous êtes partis. Mais tu as oublié ton paquet de cigarettes.

J’ai continué à marcher en silence, à petits pas, agrippé à son bras. Plus que sur un souvenir, ces mots tombaient sur une cicatrice ; fragile encore, molle, mais cicatrice tout de même. Pas blessure. J’ai soupiré.

— Je vous ai suivis. Plus exactement, je t’ai suivi…

— Pourquoi tu m’as suivi ?

— Je sais pas…

Je l’ai regardé avec gratitude. Bien sûr qu’il le savait. Nous le savions tous les deux.

— Tu l’as raccompagné chez lui et tu es descendu au parc. Pour ce qui est du reste, tu dois t’en souvenir.

— Oui. Je m’en souviens. Et je me souviens également que tu ne m’as pas dit ton prénom.

— Je m’appelle Miguel.

— C’est bien ce que je pensais.

— Pourquoi ?

— Jose m’a parlé d’un de ses amis qui travaillait à la piscine et qui s’appelait comme ça.

Il m’a regardé, de nouveau nerveux, et a tiré longuement sur sa cigarette.

— Et… qu’est-ce qu’il t’a dit d’autre ?

Je lui ai souri avec douceur.

— Que tu étais un mec génial.

— C’est tout ?

— C’est tout ce que je me rappelle pour le moment – ai-je menti.

— Ah.

Nous avons fait halte devant le parapet en pierre, près de la rivière. Je ne sais pas si c’est lui qui l’a cherché ou si ce sont mes pieds, malins, qui nous ont conduits jusque-là : c’ était l’endroit exact où, des mois plus tôt, nous nous étions connus.

— Donc, tu n’es pas un prostitué.

— Bien sûr que non.

— Et ça rimait à quoi de me dire « mec » toutes les cinq secondes… ?

— C’était pour t’exciter – il est devenu rouge comme une pivoine. Et pour que tu ne me découvres pas.

— Pour que je ne découvre pas… quoi ?

— Rien, j’ai dit ça comme ça.

Je riais en mon for intérieur, attendri de voir à quel point il était nerveux.

— Et ta petite amie, ta « gonzesse » ?

— Ça aussi c’était un mensonge – il a souri, rougissant de plus belle, détournant les yeux, cachant son visage.

Nous sommes restés silencieux un moment. Je me suis tourné à demi pour contempler les eaux grises, fatiguées, de la rivière.

— Pourquoi es-tu venu, Miguel ?

— Pour te donner ce que m'a donné Jose.

— Juste pour ça ?

— Euh… et aussi pour savoir comment tu allais. Je sais que tu as été hospitalisé deux fois, que ç'a été très dur pour toi, que tu es toujours suivi par des médecins… Mais je vois que tu vas bien, tu es beaucoup mieux. Sauf qu'il faudrait que tu manges un peu, hein ? On te voit les os sous la peau – il a éclaté de rire.

— C' est tout?

Il a répondu à voix basse :

— Pour quelle autre raison voudrais-tu que je sois venu ?

— Eh bien je ne sais pas – j'ai pris sa main en continuant à regarder la rivière. Pour me dire que cette nuit-là, tu as eu envie de m'étrangler plus d'une centaine de fois, par exemple.

— Cent, c'est peu dire – il a souri, honteux. Me faire ce que tu m'as fait en pensant à un autre…

— Pardonne-moi.

— J'ai rien à te pardonner, je le savais déjà. Il n'y avait qu'à voir la manière dont tu le regardais pour comprendre que tu étais fou de lui. Mais ce soir-là je me suis retrouvé à pleurer chez moi, tout seul, après avoir été avec toi…

— Le dernier baiser, je ne sais pas si tu te souviens, celui de là-bas, près des arbres… Je ne pensais pas à lui. C'était pour toi.

— Bien sûr que je me souviens. Et ça aussi je le savais. C'est pour ça que j'espérais te revoir. En fait, c'est presque uniquement pour ça que je suis venu aujourd'hui.

— Uniquement pour ça ?

— Non, uniquement pour ça non… Pour… J'aimerais savoir si tu aurais du temps pour qu'on se revoie, un de ces quatre, quand tu pourras, maintenant que tu vas mieux… Quand tu auras envie. Parce que pour l'instant, il faut que tu te ménages et je ne veux pas…

— Demain, ça te dit ? – je l'ai regardé brusquement.

Dans ses yeux bleus brillait la plus pure tendresse que j'avais vue depuis bien

longtemps.

— Bien sûr – son visage s’est illuminé.

— Alors, demain. Où est-ce qu’on se retrouve ?

— Chez ta grand-mère, là où il y a le piano, si tu veux.

— Mais… Comment est-ce que tu sais ça, toi ?

— Je sais beaucoup plus de choses sur toi que tu l’imagines – a-t-il murmuré en me serrant doucement la main.

Il a jeté un coup d’œil à droite et à gauche, nerveusement. Il n’y avait personne. Alors, comme ça, d’un geste furtif et rapide, il a déposé un petit baiser sur mes lèvres, les yeux fermés.

— Et c’est aussi pour ça que je suis venu…

Je lui ai souri en lui redressant sa mèche blonde rebelle sur le front et l’ai pris par le bras pour l’entraîner vers la place. Nous nous sommes dit au revoir jusqu’au lendemain. Tandis qu’il s’éloignait, j’ai appelé :

— Eh, Miguel !

Il s’est retourné.

— Tu peux garder le paquet !

Il l’a ramassé en riant, a agité la main avant de disparaître au pas de course.

Les premiers flocons de neige ont commencé à tomber, tranquilles, minuscules, quand j’ai tourné le coin de l’avenue vers la place. Exactement à l’endroit où Jose avait embrassé Beatriz devant moi, la veille de notre départ pour les Pics. J’ai levé les yeux, vers le ciel, vers le lieu d’où provenait la douceur de la neige ; ensuite je les ai promenés sur les toits et les terrasses des maisons. J’ai regardé la fumée des cheminées, les baies vitrées, les balcons sans charme, les arbres sans feuilles, la marche rapide des gens qui ouvraient leurs parapluies, les feux, les voitures, la neige se posant sans bruit et disparaissant sur le damier sale des trottoirs. Mon cœur s’est empli de la beauté infinie, ancienne et renouvelée de tout cela. J’ai soupçonné que je la retrouvais pour la première fois depuis de très nombreuses années. J’ai cru, j’ai su que, d’une manière difficile à comprendre, ce monde – mon monde – avait attendu avec la plus grande patience le moment où je le regarderais de nouveau avec ces yeux, avec mes yeux de toujours ; que tout ce qui m’entourait avait consacré un temps extrêmement long, une attente infinie, à disposer son aspect, son apparence la

plus pure et apaisante, à préparer sa plus simple beauté pour le moment précis où moi, moi seul, je reviendrais de l'endroit très lointain où je m'étais perdu, où j'ouvrirais de nouveau les fenêtres rouillées de mon cœur et m'y penchererais pour tout contempler de nouveau, plus vivant que jamais, moi, à nouveau vivant, l'âme purifiée par l'air glacé et doux qui revenait, après tant de temps, me caresser.

En tournant le coin de la cathédrale, près de chez ma grand-mère, une mélodie que je n'avais jamais entendue s'est frayé un chemin dans mon esprit, d'abord comme un balbutiement indécis, puis en toute clarté. Une mélodie rapide, aiguë, quelque chose comme l'allégresse des oiseaux dans les hauteurs, qui descendait ensuite, joueuse, bouillonnante, puis qui s'élevait de nouveau, pour se répéter, briller comme l'éclat du cristal, comme le rire à peine né d'un enfant. J'ai pressé le pas et jeté dans une poubelle le paquet avec le maillot de bain bleu, tandis que j'essayais de retenir, de ne pas laisser s'échapper de ma mémoire ces notes douces, souriantes, porteuses d'espoir. Comme elles sonneraient bien quand je serais assis au piano.

Hors Piste

CARLOTA ECHALECU TRANCHANT

Les Yeux de Beatriz

Mue par l'espoir d'un changement profond, Laura abandonne la monotonie de sa vie madrilène pour venir s'installer avec son mari et ses deux jeunes enfants dans un petit village d'Extrémadure. Pourtant, le véritable bouleversement dans sa vie viendra de Beatriz, dont les yeux au regard profond sauront la réveiller d'une longue léthargie, en même temps que ses lèvres et la douceur de ses bras lui rendront des sensations déjà presque oubliées. Laura pourra-t-elle remettre en question tous ses schémas intérieurs, aller à l'encontre de ses craintes de mère et de ses doutes d'amoureuse pour s'engager sur un chemin inconnu ?

Je ne revois qu'un rideau de fumée m'empêchant de distinguer les visages, déchiré en un point par les yeux de Beatriz. Des yeux sombres semblables à des puits, écarquillés comme ceux d'un cerf effrayé. Bien qu'en réalité, elle fût loin d'être effrayée. Elle parlait peu mais avec force gestes, qui révélaient assurance, fermeté, harmonie, toutes qualités que j'enviais férocement. Elle regardait en face, droit dans les yeux, provocante et ingénue, distillant par le regard une force hypnotique – en tout cas pour moi – et ce n'était évidemment pas à cause du vin. Elle m'a toujours fait l'effet d'un magnifique reptile immobilisant sa proie insignifiante.

Carlota E. Tranchant est née à Madrid en 1959. Licenciée en lettres modernes, elle est professeur de français dans un lycée madrilène. *Les Yeux de Beatriz*, récompensé par le Prix Carolina Coronado en 1998, est son premier roman publié.

Carlota Echalecu Tranchant, *Les Yeux de Beatriz*, Odin Éditions, collection Hors

Piste, 2002.

ISBN 2-913167-27-6 - 12,50 €

LOLA VAN GUARDIA
L'Inavouable secret de Karina

L'Inavouable secret de Karina se présente sous la forme d'un roman-feuilleton (genre aussi célèbre et désuet que codifié), soumis à un traitement humoristique dévastateur.

Lola Van Guardia nous conte les aventures d'une poignée de protagonistes : autour d'Adelaida Duarte, la *grande diva des lettres lesbiennes* , aux prises avec un désir de bonheur amoureux qu'elle avait toujours cru hors de portée, gravitent sa meilleure amie, Tea de Santos, véritable tigresse du journalisme et mangeuse d'hommes, Remei, une toute jeune fille venue à Barcelone pour enfin vivre sa vie comme elle la rêve et, bien entendu, Karina, gardant jalousement le lourd secret qui lui fait pleurer toutes les larmes de son corps, chaque jeudi au téléphone... Toutes (*les organisées, les indépendantes, les radicales, les historiques, les nouvelles, les inconnues, les folles, les séparatistes, Azucena* - *la fille du club de gym* - *et Paca* - *la coiffeuse* -) se retrouvent au Gay Night, le nouveau bar branché, qui verra se succéder les quatre saisons des amours et des combats de ses habituées.

Sous le pseudonyme de Lola Van Guardia se cache une écrivaine célèbre qui raconte avec autant d'ironie que de tendresse l'histoire de créatures qu'on pourrait croire sorties d'un film de Woody Allen, même si elles gardent toujours un pied chez Almodovar. El País

Lola Van Guardia, *L'Inavouable secret de Karina*, Odin éditions, collection Hors Piste, 2001.

ISBN 2-913167-20-9 - 17,50 €

LOLA VAN GUARDIA
Piétinez pas le gazon !

Dans cette parodie de roman policier, deuxième volet de sa trilogie barcelonaise – qui n'en demeure pas moins un roman autonome – , Lola Van Guardia et son tourbillon d'héroïnes sont de retour. Elles étaient différentes, gentilles, drôles, amoureuses, enthousiastes et inoffensives. Mais quand on essaie de piétiner le gazon, on prend des risques : elles se rebiffent. Elles sont en colère. Très en colère. Et armées. Plus de folie, plus de rire, plus de sexe, plus de flingues…

La mort brutale de la députée Laura Mayo jette un froid sur le mois d'août caniculaire qui a vidé Barcelone de ses habitantes. Interrompant leurs vacances, les journalistes Matilde Miranda et Tea de Santos rentrent précipitamment en ville et retrouvent leur amie écrivaine Adelaida Duarte. Ensemble, elles vont mener une enquête parallèle à celle de la police et découvrir bientôt que ce qu'on tente de faire passer pour un suicide est en réalité le meurtre de la principale opposante au réactionnaire "Projet de Loi sur les Familles Exemplaires".

Lola Van Guardia, *Piétinez pas le gazon !*, Odin éditions, collection Hors Piste, 2002.

ISBN 2-913167-22-5 - 17,50 €

Si vous souhaitez être informé(e) des prochaines parutions aux éditions Odin, vous pouvez nous retourner les indications présentées ci-dessous, à l'adresse suivante :

Par courriel : odin.ed@club-internet.fr

NOM : ....
PRÉNOM: ....
ADRESSE : ....
e-MAIL : ....@ ....

Merci de me signaler vos parutions dans le(s) domaine(s) :

◇ Policier
◇ Littérature générale
◇ Hors Piste
◇ Essai
◇ Jeunesse
◇ Tout le catalogue

Odin Éditions respecte la loi Informatique et Libertés et s'engage à ne jamais communiquer vos coordonnées.

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau N° d'Imprimeur : 60772 - Dépôt légal : juin 2009 - *Imprimé en France*

1 Pics d’Europe : ensemble de trois massifs (Occidental, Central et Oriental) de la Cordillère Cantabrique.

2 En Espagne, les enfants reçoivent leurs cadeaux de Noël apportés par les Rois Mages le 6 janvier.